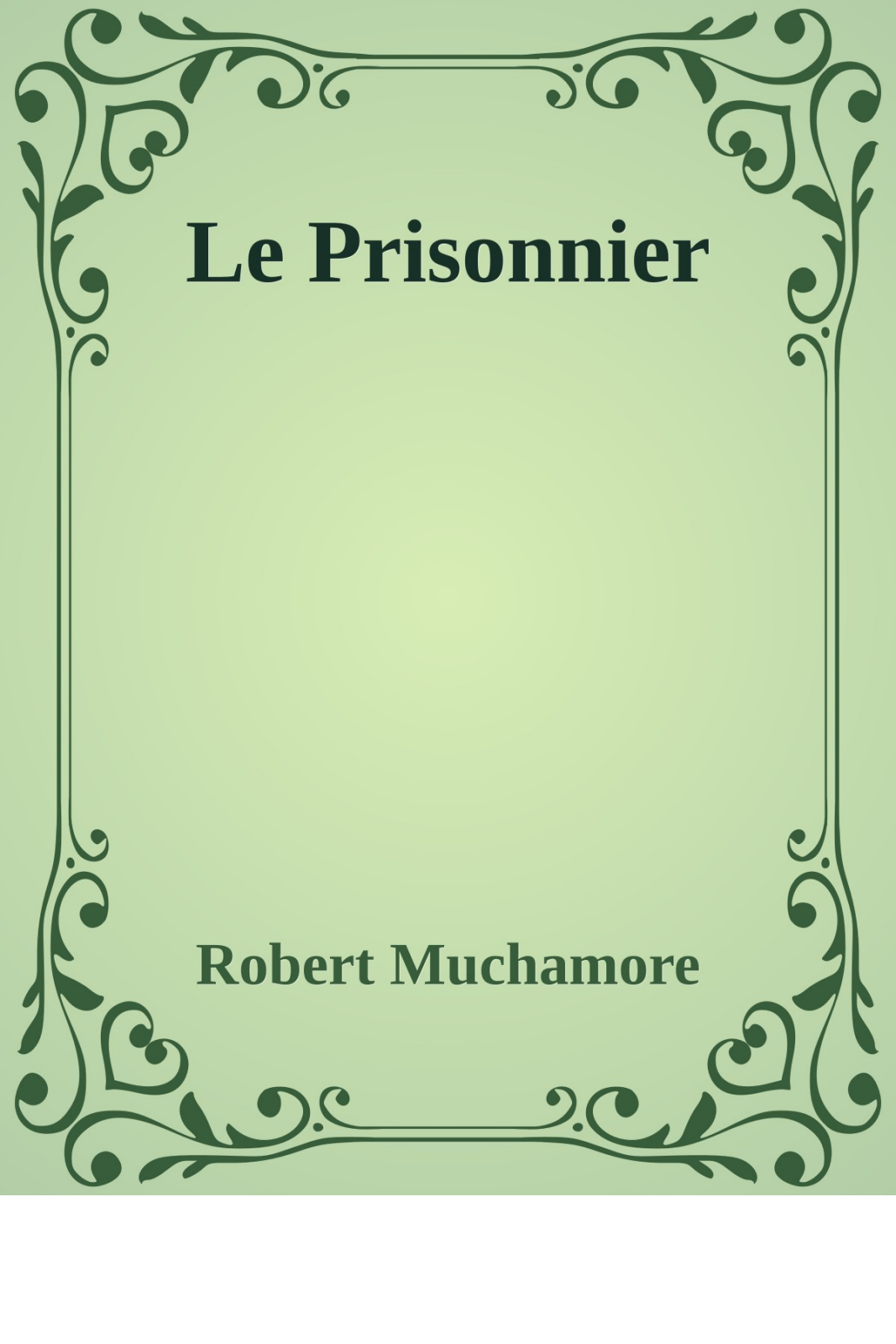


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Le Prisonnier

Robert Muchamore

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert Muchamore



LE PRISONNIER

Par l'auteur du best-seller CHERUB

Robert Muchamore

LE PRISONNIER

Traduit de l'anglais
par Antoine Pinchot

The logo for the publisher Casterman, featuring the word "casterman" in a lowercase, sans-serif font. The text is white and is set against a dark, rectangular background that has a subtle, horizontal gradient.

Robert Muchamore

Le prisonnier

Henderson's Boys Tome 5

Casterman

Collection : Romans jeunesse

Maison d'édition : Casterman Jeunesse

ISBN numérique : 978-2-203-07756-0

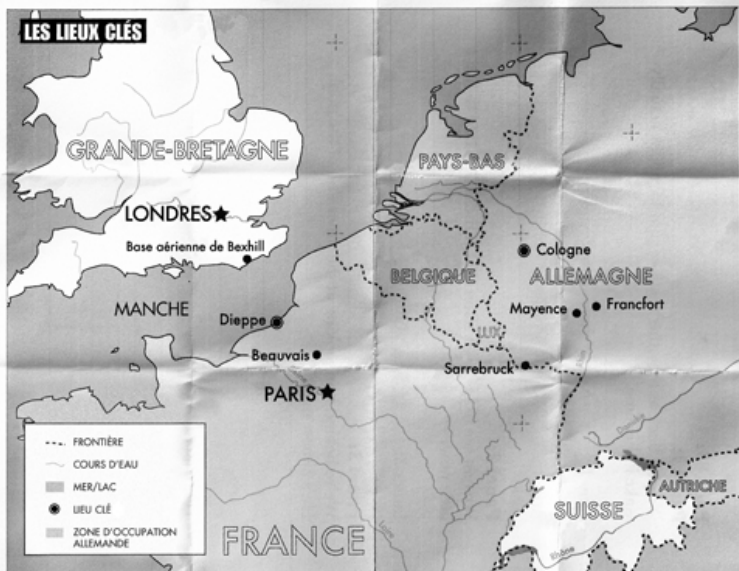
ISBN du pdf web : 978-2-203-07757-7

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-203-04847-8

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

LES LIEUX CLÉS



PREMIÈRE PARTIE

Mai-juin 1942

**« Cette guerre sera terminée avant que
l'Amérique ne soit prête au combat. »**

ADOLF HITLER, 1942

1941. Le Royaume-Uni se trouve seul face à un empire nazi s'étendant à la quasi-totalité de l'Europe. Le 22 juin, Hitler envahit l'Union soviétique, brisant ainsi le pacte de non-agression conclu avec son allié Staline. Le 7 décembre, le Japon lance une attaque surprise contre la flotte américaine basée à Pearl Harbor. Les États-Unis sont la dernière grande puissance à s'engager dans le conflit.

1942. La Seconde Guerre mondiale est désormais un affrontement global. Les forces alliées regroupées autour du Royaume-Uni, de l'Union soviétique et des États-Unis affrontent celles de l'Axe, dominées par l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

En théorie, les Alliés disposent de ressources humaines et de capacités de production bien supérieures, mais les États-Unis ne sont pas préparés à entrer en guerre. L'Allemagne, dotée d'un arsenal considérable, occupe une grande partie du territoire russe.

Pour l'emporter, Hitler doit vaincre l'Union soviétique avant que l'armée américaine ne se trouve en ordre de bataille. Tandis que toutes ses troupes militaires sont engagées à l'Est, plus de dix millions de prisonniers chargés de produire vivres, matériel et carburant participent contre leur gré à l'effort de guerre allemand.

Cette armée d'esclaves est composée de soldats capturés sur le champ de bataille, de repris de justice, d'opposants politiques et de juifs, mais aussi de travailleurs forcés venus de pays occupés, dont la France et la Pologne. Du vieillard à l'adolescent, mal nourris, ils vivent dans des conditions d'hygiène et de sécurité déplorables sous la menace permanente des brutalités infligées par leurs geôliers.

CHAPITRE PREMIER

FRANCFORT, ALLEMAGNE, MAI 1942

Sous un ciel couleur d'ardoise, Marc Kilgour s'engagea sur la passerelle de bois humide menant au pont de l'*Oper*. Pendant trois décennies, le vieux bateau à vapeur avait conduit des passagers d'une rive à l'autre du Main, avant qu'un incendie ne le contraigne à demeurer au port. Après des années passées à rouiller, la guerre lui avait offert une seconde destination : les autorités allemandes l'avaient reconverti en prison flottante.

L'*Oper* était amarré à un ponton isolé, à l'est du centre-ville de Francfort. Un lit de vase s'était formé autour de sa coque. Les fenêtres situées sous le pont avaient été obstruées par des planches, les sièges destinés aux touristes démontés afin de laisser place à des rangs d'étroites couchettes.

Marc vivait en ces lieux depuis huit mois. Désormais insensible à l'entêtante odeur de sueur et de tabac froid, il franchit l'étroite galerie qui traversait un dortoir aménagé au niveau du pont. La plupart de ses occupants ayant quitté l'*Oper* pour rejoindre leur poste, on pouvait distinguer, sous les matelas crasseux garnis de paille, d'innombrables inscriptions gravées sur les lattes de bois.

Un homme attira son attention par un grognement. Seuls les malades les plus gravement atteints étaient dispensés de travail. Marc ne le connaissait pas, mais il avait entendu parler de ce Polonais qui s'était blessé à la main en tentant d'arrimer deux wagons, puis avait contracté une infection qui s'était étendue jusqu'à l'épaule.

Abrutí par la fièvre et la douleur, l'inconnu délirait dans sa langue maternelle. Sans doute suppliait-il qu'on lui procure de l'eau ou une cigarette, mais Marc, qui redoutait de s'attirer des ennuis, préféra hâter le pas.

L'escalier menant à l'entrepont conservait les stigmates de l'incendie. Les marches de bois noires de suie crissaient sous la semelle. Marc laissa sa main glisser sur la rampe tordue. En raison de l'absence d'aération, une vive puanteur régnait dans les cales de l'*Oper*.

Les trois ampoules censées éclairer la coursive avaient rendu l'âme. Plongé dans l'obscurité la plus totale, Marc compta huit pas, sut qu'il se trouvait à la hauteur des toilettes lorsque des effluves fétides lui sautèrent aux

narines, puis franchit une petite porte. Une souris détalait lorsqu'il pénétra dans une pièce de forme triangulaire. Il se félicita de ne pas avoir affaire aux rats gras comme des lapins qui hantaient la coque du bateau.

Il ne possédait pas de montre, mais il estimait qu'il disposait d'une heure avant que ses cinq compagnons de chambrée ne regagnent le dortoir après douze harassantes heures de travail forcé sur les docks. Il tâtonna dans la pénombre et trouva la baguette en forme de Y qui permettait de maintenir entrouvert le hublot ovale du réduit. La cabine disposait de six couchettes réparties sur deux parois opposées. Placés dans la minuscule travée qui les séparait, un coffre et des caisses retournées faisaient office de mobilier.

L'un des prédécesseurs de Marc avait bricolé une petite étagère, mais tous les détenus conservaient leur quart, leurs gamelles et leurs maigres possessions sous leur matelas. Les larcins étaient monnaie courante, mais les voleurs savaient ce qu'il en coûtait d'être surpris en train de fouiller une couchette.

Marc sortit de la poche de son pantalon deux petites pommes ridées qu'il posa sur la table. Il les avait chipées un peu plus tôt dans les bureaux du commissariat pour l'emploi de la main-d'œuvre. Il les aurait volontiers dévorées sur-le-champ, mais les six occupants du dortoir se faisaient un devoir de partager les vivres.

Ils formaient un petit groupe uni et solidaire. Dès qu'il en avait l'occasion, Marc faisait main basse sur les fruits, les quignons de pain et les restes de pâtisserie abandonnés par les bureaucrates allemands à l'issue de leurs réunions. Ses compagnons, eux, se servaient dans les caisses de nourriture qui transitaient par les docks et le dépôt ferroviaire.

La souris jaillit de sa cachette, détalait le long d'une plinthe puis quitta la cabine. Marc se hissa sur sa paillasse. L'espace dont il disposait était si étroit qu'il était impossible de s'asseoir.

Après avoir chassé quelques blattes de sa couverture, il délaça ses bottes de cuir craquelé. Elles étaient trop grandes, et son unique paire de chaussettes était souillée de taches brunes. Ses orteils et ses talons étaient à vif, mais la souffrance que lui causaient ces ampoules mal soignées n'était rien en comparaison des démangeaisons engendrées par la vermine, la crasse et l'humidité.

Il déboutonna sa chemise et considéra ses côtes saillantes. Il avait beaucoup souffert du rationnement imposé par les Allemands, des privations qui avaient culminé de décembre à février. Il frotta les piqûres de puce dont sa peau était constellée, leva un bras et passa les ongles dans les poils de ses aisselles.

Une colonie de poux y avait élu domicile. Les yeux plissés, il étudia la demi-douzaine d'insectes de la taille d'une graine de sésame qu'il venait d'arracher à leur refuge. Il les écrasa contre la paroi.

Restait à se débarrasser des lentes. Compte tenu de la promiscuité qui régnait sur l'*Oper*, la plupart des prisonniers ne disposant ni de vêtements de

rechange, ni de douche, les parasites pullulaient.

Ces séances d'épouillage pesaient lourdement sur le moral de Marc. Il souffrait de l'absence de ses amis, de la faim et du travail forcé, mais plus encore de la crasse et de la vermine qui grouillait impunément dans ses parties les plus intimes.

Lorsqu'il se fut débarrassé de la plupart des insectes, il demeura étendu sur le dos, les yeux rivés sur les lattes vermoulues de la couchette supérieure située à moins de cinquante centimètres de son visage. Assommé par la faim, il sentit aussitôt ses paupières se fermer. Il glissa une main sous le matelas puis, esquissant un sourire, palpa du bout des doigts la carte verte qu'il y avait dissimulée.

Son simple contact l'effrayait. Depuis son arrivée à Francfort, il échafaudait un plan d'évasion. Il avait pris des risques considérables en dérobant ce document dans les bureaux de l'administration. Si tout se déroulait comme prévu, cette carte serait son passeport pour la liberté. S'il se faisait prendre, elle constituerait son arrêt de mort.



Marc n'était pas un prisonnier ordinaire. Aux yeux de l'administration du Reich, il était Marc Hortier, un Lorientais de quinze ans condamné au travail forcé en raison de sa participation à des opérations de marché noir.

Son véritable nom était Marc Kilgour. Orphelin de père et de mère, il avait quatorze ans et venait de Beauvais. Deux ans plus tôt, il avait fui l'invasion allemande pour trouver refuge en Angleterre, où il avait été enrôlé dans une unité de jeunes agents de renseignement, une organisation baptisée CHERUB.

Jeté en prison par la Gestapo lors d'une mission de sabotage en France occupée, il avait été contraint de supprimer un codétenu afin d'échapper à ses assiduités. Désireux de le soustraire au peloton d'exécution, le directeur de l'institution avait accepté de lui laisser la vie sauve, pourvu qu'il accepte de travailler pendant cinq années en Allemagne. Marc étant légalement trop jeune pour rejoindre les rangs des esclaves du Reich, son protecteur avait falsifié son dossier puis avait ordonné qu'on lui trouve une place dans le premier train à destination de Francfort.



— Eh, tu dors ? demanda Laurent, un codétenu âgé de seize ans, en posant une main sur son torse. Espèce de feignant.

Marc souleva les paupières puis se redressa brutalement, si bien que son crâne frôla la couchette supérieure. Près de deux cents prisonniers, leur labeur

achevé, avaient regagné l'*Oper*. Il pouvait entendre leurs exclamations et le martèlement de leurs bottes sur le sol métallique des coursives. La puanteur était plus forte que jamais.

— Je me reposais les yeux, dit Marc avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire. C'est épuisant de lire des documents à longueur de journée.

Laurent leva les yeux au ciel.

— Le pauvre petit, s'esclaffa un détenu prénommé Martial en déboutonnant sa chemise incrustée de poussière grise. Moi, j'ai passé douze heures à trimbaler des sacs de ciment.

Laurent était maigre, lui aussi, mais il avait conservé la carrure et les poings d'un jeune homme à qui il valait mieux ne pas chercher des noises.

— Tu n'es qu'un misérable gratte-papier, ajouta-t-il avant de se laisser tomber sur la couchette inférieure puis d'inspecter sa peau égratignée par les lourdes charges.

Ses mots étaient durs, mais le ton de sa voix restait amical. Les compagnons de chambrée de Marc enviaient sa connaissance de l'allemand et le poste privilégié qu'il occupait au commissariat général pour l'emploi, mais nul ne lui reprochait cette bonne fortune.

Tandis que ces derniers ôtaient leurs vêtements de travail, Marc roula sur le flanc et tâcha de ne pas inhaler la poussière en suspension dans la cabine.

— J'ai posé deux pommes sur la table, dit-il.

— Gaffe à l'indigestion, les gars, ironisa Martial.

Âgé de quinze ans, ce dernier avait été arrêté dans une salle de cinéma de Rouen. Sa seule faute consistait à avoir exprimé publiquement son enthousiasme lors de la projection d'un film d'actualités consacré au bombardement de Cologne par l'aviation britannique. L'officier de la Gestapo assis à deux rangs de là n'avait pas apprécié la plaisanterie. Dès le lendemain, privé de deux incisives, Martial avait pris la direction de Francfort.

— À la soupe, lança Richard en pénétrant dans le dortoir chargé d'un plateau tout cabossé où étaient posés deux miches de pain noir et un pot de soupe jaunâtre.

De nationalité belge, Richard, malgré son jeune âge, avait la maigreur, les yeux caves et le pas hésitant d'un vieillard. Dès qu'il eut déposé le plateau sur une caisse, ses camarades s'emparèrent de la cuiller et de la gamelle en fer-blanc rangée sous leur paillasse puis se rassemblèrent autour de la table de fortune.

— Je vais m'occuper du service, annonça Richard en se précipitant vers les miches de pain.

Ce qui se trouvait sur le plateau constituait le dîner et le petit déjeuner de six adolescents affamés, et chacun d'eux était déterminé à ne pas en laisser une miette. Marc était chanceux : ses compagnons avaient toujours eu le sens du partage, même au cœur de l'hiver. Certains dortoirs de l'*Oper* étaient mis en coupe réglée par des tyrans qui n'hésitaient pas à faire main basse sur la nourriture et les effets des plus faibles.

— Martial, si tu touches à ce pain, je te colle la tête à travers le hublot, annonça fermement Laurent. Richard est toujours équitable, lui. Laisse-le faire.

— Obéis, Martial, ajouta un dénommé Vincent. Enlève tes sales pattes de ces miches. Si tu crois que je ne t'ai pas vu te gratter les morbaques toute la journée...

Les six garçons éclatèrent d'un rire sans joie. Cette plaisanterie était un rappel douloureux de la misère dans laquelle ils étaient plongés. Les détenus n'étant pas autorisés à posséder un couteau, Richard rompit le pain en six parts aussi égales que possible, puis versa la soupe dans les gobelets de tailles et de formes variées. Cinq paires d'yeux scrutaient le lent ballet de sa louche.

— Mets-m'en plus ! protesta Vincent. Celui de Marc est plus profond !

— Le sien est rond, le tien est carré, expliqua Richard. Tu en auras quatre louches, comme tout le monde.

Vincent croisa les bras et afficha une moue boudeuse.

— Je me fais toujours avoir.

Laurent le fusilla du regard.

Vincent était le seul codétenu à l'égard duquel Marc n'éprouvait aucune affection. Ce n'était pas un mauvais garçon, mais il passait son temps à se plaindre, et ce comportement commençait sérieusement à taper sur les nerfs de ses cinq compagnons de chambrée.

— Prends mon gobelet, si tu penses que Richard m'a avantage.

À cet instant, un choc sourd retentit sur le pont supérieur.

— Bagarre, dit Martial, les yeux fixés sur le plafond.

Des exclamations se firent entendre.

Les six garçons attrapèrent leurs quarts puis s'assirent sur les caisses et les couchettes inférieures. Marc considéra les morceaux de rutabaga qui flottaient à la surface de sa soupe.

Ils achevèrent leur repas en moins de deux minutes puis léchèrent consciencieusement gobelet et cuiller. Le pain noir était rassis. Marc en fourra un morceau dans sa bouche et le mâcha lentement, étendu sur sa paillasse.

— Je vais couper chaque pomme en six quartiers, dit Richard en exhibant sa plaque d'identification.

Ces médailles ovales étaient frappées du numéro d'écrou de leur propriétaire. Les prisonniers avaient pris l'habitude d'en aiguiser un bord sur une pierre afin de se confectionner un couteau de fortune.

— Cinq quartiers, rectifia Marc. J'ai déjà mangé ma part, avant votre retour.

— Sans parler du reste, grinça Vincent. Je parie que tu as avalé tout ce qui t'est tombé sous la main, au bureau.

— En six, ça aurait tout de même été plus simple, protesta Richard, avant d'entailler la première pomme.

— La prochaine fois, je boulotterai tout dans mon coin, répliqua Marc.

Les fruits étaient acides. Les garçons firent la grimace mais ne firent

aucune protestation. Ils savaient gré à leur camarade pour les risques encourus en connaissance de cause, alors qu'il aurait pu engloutir son butin en toute impunité.

Tandis qu'ils mastiquaient en silence, un cri se fit entendre en haut de l'escalier menant au pont supérieur.

— *Raus !*

C'était sans conteste le mot le plus fréquemment employé par les gardes allemands. Il signifiait « dehors », mais avait acquis au fil des mois un sens plus général : « sortez du lit, bougez-vous, habillez-vous ». Lorsqu'ils se sentaient d'humeur joueuse, les soldats l'accompagnaient d'un crachat ou d'un solide coup de pied au derrière.

Les six occupants de la cabine lâchèrent une bordée de jurons lorsqu'ils entendirent deux paires de bottes dévaler lourdement l'escalier. Les prisonniers pouvaient être convoqués sur le pont pour toutes sortes de raisons : appel, fouille, désinfection.

Un garde se planta dans l'encadrement de la porte.

— Mettez vos chaussures ! brailla-t-il dans un mauvais français.

De nationalité danoise, Sivertsen, un individu trapu aux cheveux blonds, s'était engagé de son plein gré dans l'armée allemande. Un éclat d'obus logé dans son dos imprimait à son bras droit de violents tremblements. Les détenus le considéraient avec le plus extrême mépris.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Laurent.

— Obéissez, gronda Sivertsen. Pas de questions.

Depuis la cabine voisine, un second garde, qui maîtrisait mieux la langue française, expliqua qu'un train venait de dérailler. Les prisonniers étaient chargés d'en extraire le chargement.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le dortoir, Sivertsen remarqua que Marc n'avait pas quitté sa couchette.

— Eh, toi, tu es sourd ? rugit-il.

Marc lui répondit en allemand.

— Je travaille au commissariat pour l'emploi, pas au dépôt de marchandises.

Les détenus mettaient en œuvre toutes sortes de ruses pour échapper aux travaux éreintants imposés par leurs geôliers. Soupçonneux, Sivertsen posa la main sur la matraque suspendue à sa ceinture.

— C'est une urgence. Si je te dis de te lever, tu te lèves et tu me suis.

— Désolé, mais il me faut l'autorisation du commandant Vogel, insista Marc en lui adressant un sourire espiègle. Il ne sera pas de retour avant demain matin.

À cet instant, Martial se glissa derrière Sivertsen, approcha la bouche de son oreille et poussa une exclamation semblable au cancanement d'un canard.

Le Danois brandit sa matraque et pivota sur les talons. L'arme frôla le coude de Martial, qui trouva refuge sur sa couchette et se servit de sa paillasse comme d'un bouclier. Ses camarades éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? brailla Fischer, le supérieur de Sivertsen, depuis le couloir. Pourquoi ça prend tout ce temps ?

Sivertsen, en dépit de ses aboiements, était un objet de moquerie, mais Fischer, lui, inspirait la crainte. C'était un vétéran de la Grande Guerre. À soixante-cinq ans, après une vie civile passée sur les docks, ce colosse bardé de muscles était encore vaillant lorsqu'il s'agissait de châtier les prisonniers qui refusaient d'obtempérer.

Il considéra son collègue d'un œil méprisant.

— Ces voyous te donnent du fil à retordre ?

— Non, répondit Sivertsen, soucieux de ne pas passer pour un faible aux yeux de son supérieur. Mais ce garçon-là dit qu'il travaille pour le commandant.

Marc s'apprêtait à expliquer une nouvelle fois sa situation lorsque Fischer, d'une main ferme, le plaqua contre une paroi de la cabine.

— Si tu n'as pas sauté dans tes bottes dans trois secondes, je ferai en sorte que tu chies du sang pendant un mois. Me suis-je bien fait comprendre, détenu ?

— C'est parfaitement clair, monsieur, répondit Marc d'une voix étranglée.

CHAPITRE DEUX

Marc faisait partie d'une colonne de soixante travailleurs qui progressait sur le ballast, entre les deux rails de la voie de chemin de fer. Placés en tête et en queue du convoi, huit gardes les encourageaient à hâter le pas.

— Te voilà au charbon, pour une fois, dit Alain en lui adressant une bourrade entre les omoplates.

Si les compagnons de cellule de Marc ne lui reprochaient pas sa position privilégiée, il n'en était pas de même des autres prisonniers. Alain était une petite frappe âgée de dix-neuf ans. Il occupait un dortoir abritant treize détenus, à proximité de la cabine des six adolescents.

Marc s'efforçait en toutes circonstances d'éviter cette faune aux manières brutales. Lorsqu'il était contraint de se trouver en leur présence, il se plaçait sous la protection de Laurent. Mais pour l'heure, ses bottes trop grandes blessaient ses talons. Il avait trébuché dans l'obscurité à cause d'elles et perdu de vue son ange gardien.

— Tu cherches ton petit copain ? ricana Alain en le bousculant une nouvelle fois.

— Fous-moi la paix, cracha Marc.

Un nouveau coup, plus appuyé, le déséquilibra. Il fit volte-face et fusilla son tourmenteur du regard.

— Tu es en pétard ? gloussa Alain. Eh bien, vas-y. Colle-m'en une, pour voir.

Marc s'estimait en mesure de dominer son adversaire, mais il redoutait d'être passé à tabac par ses séides. En outre, s'il parvenait à se défaire de cette meute, il serait à coup sûr rossé par les gardes.

Les prisonniers reçurent l'ordre de faire halte. Un officier à cheval vint à leur rencontre, s'entretint avec les gardes puis lança :

— Assez traîné ! En avant, au pas de gymnastique !

Les détenus se remirent en route, trottinant péniblement de traverse en traverse. Ce contingent était composé d'hommes jeunes, mais le travail harassant et le régime alimentaire qui leur était imposé les avaient considérablement affaiblis. Les jambes lourdes, ils éprouvaient les pires difficultés à presser le pas sur les pierres instables.

Tandis que cette triste troupe défilait devant lui, le cavalier jouait de la

cravache. Un traînard reçut un coup en plein visage, à titre d'avertissement.

— Bons à rien de Français ! rugit-il en se lançant au petit trot derrière la colonne, se tenant prêt à corriger ceux qui auraient le malheur de perdre l'équilibre. Si vous jouez les tire-au-flanc, vous serez fouettés !

Marc enjamba l'un de ses codétenus qui, n'ayant pu suivre le rythme, s'était affalé lourdement sur le ballast. Au fond, il ne se débrouillait pas trop mal. À l'évidence, grâce à ses conditions de travail relativement favorables, il était plus vif et plus agile que les autres prisonniers. Il accéléra le pas de façon à distancer Alain puis, s'étant porté en tête du groupe, suivit les rails dans la pénombre sur près de trois kilomètres.

À la sortie d'une courbe, la colonne atteignit les lieux de l'accident, un échangeur ferroviaire situé à proximité de la gare centrale de Francfort.

Une batterie de projecteurs antiaériens illuminait des dizaines de rails parallèles enjambés par un petit viaduc. C'est au franchissement de cette structure qu'un train de marchandises avait déraillé. Plusieurs wagons s'étaient mis en accordéon, se délestant de leur chargement composé de bois de construction et de balles de lin sur la voie principale située en contrebas.

Les incidents s'étaient multipliés au cours des derniers mois, et il ne s'écoulait plus une semaine sans qu'un convoi ne connaisse semblable mésaventure. Pouvait-il s'agir d'actes de sabotage ?

L'idée que la Résistance était toujours en activité réchauffait le cœur de Marc, mais les détenus qui l'entouraient avaient des préoccupations plus concrètes : la récupération du chargement répandu exigerait des heures de travail exténuant.

— On ne dormira pas, cette nuit, grogna Laurent en secouant la tête.

Marc lui adressa un sourire compatissant. Il était soulagé de le savoir dans les parages. À quelques mètres de leur position, trois Allemands à cheval lançaient des ordres aux gardes chargés de la surveillance de la main-d'œuvre.

Fischer jaillit de la pénombre. Il tirait par le col un prisonnier décharné, au front sanglant et à la lèvre fendue. C'était le garçon que Marc avait failli fouler au pied. À la vue de ce spectacle écœurant, énième démonstration des injustices dont étaient victimes les détenus sans défense, il sentit une colère froide le gagner.

— Par équipes de dix, ordonna Fischer en se débarrassant de sa victime d'un solide coup de pied aux fesses. Dégagez le bois de la voie puis entassez-le en haut de ce remblai. Plus vite vous en aurez terminé, plus tôt vous serez couchés.

Plusieurs trains de voyageurs étaient immobilisés derrière le convoi accidenté. Les passagers d'un express pour Berlin, penchés aux fenêtres, manifestaient bruyamment leur impatience.

L'essentiel du chargement éparpillé sur le ballast était constitué de troncs fraîchement coupés destinés à la scierie. Sans cordes ni chaînes, les garçons avaient toutes les peines du monde à les écarter de la voie principale.

Peu à peu, une foule composée de fonctionnaires des chemins de fer, de

policiers et de soldats se forma aux abords des lieux du sinistre, sans qu'aucun d'eux ne lève le petit doigt pour prêter assistance aux prisonniers.

Il y avait plus de cinquante troncs à déplacer. Dès le troisième aller-retour, Marc sentit ses épaules se raidir. Ses bras étaient égratignés du coude au poignet, ses mains constellées d'échardes.

Une fois débarrassées des charges isolées, les équipes se trouvèrent confrontées à des piles de bois extrêmement instables. Comme c'était à craindre, l'une d'elles s'effondra sur un jeune Hollandais. Ses camarades s'empressèrent de le libérer, mais il éprouvait de vives difficultés à respirer.

Un soldat ivre exprima sans retenue son hilarité.

Épuisé, Marc profita de ce contretemps pour s'asseoir sur un rail et reprendre son souffle. Laurent vint à sa rencontre.

— Tu n'es pas taillé pour le travail manuel, dit-il en exhibant ses larges mains calleuses.

— Salauds de Boches, gronda Marc, tandis que deux prisonniers portaient le Hollandais à l'écart. Pourquoi ne se servent-ils pas de leurs chevaux pour tirer ces troncs ?

— À quoi bon épuiser ces braves bêtes alors que nous pouvons nous tuer à la tâche ? ricana Laurent.

— Ça ne me fait pas rire. Nous risquons tous de finir comme ce pauvre gars, écrasé par une tonne de bois.

— Ce ne serait peut-être pas plus mal. Si les Allemands gagnent la guerre, crois-tu vraiment que notre sort ait une chance de s'améliorer ?

— Ils ne gagneront pas, répliqua Marc, se remémorant un exposé du capitaine Henderson¹. Les États-Unis sont de notre côté désormais, et ils sont en mesure de produire davantage d'avions et de bombes que toutes les autres nations réunies.

Laurent leva les yeux vers le ciel d'encre.

— C'est possible, mais nous les attendons toujours, ces foutus bombardiers.

Marc jeta un coup d'œil circulaire à la zone de triage de façon à s'assurer que nul ne pouvait l'entendre.

— Et si on s'évadait ? chuchota-t-il.

— Tu rêves. Des soldats sont postés sur le viaduc. Ils nous tireraient comme des lapins.

Marc caressa la carte verte glissée dans sa poche. Il brûlait de la montrer à Laurent, mais il était trop risqué de l'exhiber en ces lieux. En outre, ses mains étaient dans un tel état qu'il redoutait de la souiller de sang.

— Pas maintenant, dit-il. Je te rappelle que je travaille au commissariat pour l'emploi. Tous les jours, des prisonniers sont transférés. J'ai étudié la procédure, et je pense que...

Avant que Marc n'ait pu achever sa phrase, Laurent le saisit par le col de sa chemise et le força à se relever.

— Fais gaffe. Quelqu'un approche.

Les sabots d'un cheval gris pommelé martelaient la pierraille. Le cavalier qui trottait dans leur direction portait le grand uniforme de la police des transports. Marc et Laurent étaient convaincus qu'ils allaient recevoir une pluie de coups de cravache, mais l'homme leur parla sur un ton étonnamment bienveillant.

— Vous avez l'air fatigué, dit-il dans un français guind , mais auriez-vous l'amabilité de déplacer ces balles de lin ?

— Sans doute, monsieur, répondit prudemment Laurent.

— Merci beaucoup, ajouta Marc.

Les garçons se précipitèrent vers le convoi accident .

— Ne les remercie jamais, espèce de l che-bottes, gronda Laurent.

— Je ne lui l che pas les bottes. Mais je préfère survivre en portant des balles de lin que de crever d'épuisement en tirant des troncs.

— Il se sent juste coupable pour ce qui est arrivé au Hollandais. Donne-lui une heure, et je te parie qu'il se remettra à distribuer les coups de trique.

Contrairement aux troncs qui encombraient la voie située en contrebas, les balles de lin, éjectées du wagon de queue, avaient roulé à l'arrière du convoi.

Marc se réjouissait d'avoir été affecté au transport de ces énormes rouleaux constitués de tiges semblables à de la paille, bien plus légers que le bois de construction. Revers de la médaille, ils exhalaient une odeur de moisissure et abritaient des colonies de puces. La zone dégagée où ils avaient reçu l'ordre de les déposer était boueuse et infestée d'orties.

Constatant qu'on ne les surveillait pas étroitement, Marc et Laurent pi tin rent énergiquement la végétation avant de se mettre au travail. Redoutant d'être à nouveau assignés au transport des troncs, ils n'étaient pas pressés d'achever l'opération.

Alors qu'ils bouclaient leur cinquième aller-retour, dévorés par les puces et les semelles incrustées de terre meuble, des chevaux de trait prirent enfin le relais des détenus occupés à charrier le bois. Trois garçons les rejoignirent.

—  a alors, quelle surprise ! ricana Alain lorsqu'il reconnut son souffredouleur chargé d'une énorme balle de lin. Les Boches t'ont encore fait une fleur, à ce que je vois. C'est une habitude, ma parole. Tu ne serais pas une petite balance, par hasard ?

Marc se tourna dans sa direction, ce qui n'était pas chose facile compte tenu de la charge qui l'encombrait et de l'instabilité du terrain.

— Tiens, c'est marrant, nous étions justement en train de parler de toi, Laurent et moi. On se demandait si ta mère gagnait toujours sa vie en vendant ses miches dans les dortoirs de la Gestapo.

Les deux garçons qui accompagnaient Alain eurent toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— Je t'interdis de parler de ma mère, cracha ce dernier en se précipitant vers Marc. Je vais te crever, Hortier.

— Si tu touches à un cheveu de mon pote, je te le ferai payer, avertit

Laurent.

Marc se sentait en sécurité aux côtés de son camarade. Lorsque Alain se trouva à quelques mètres, il lança sa balle de lin. Déséquilibré par le poids du projectile, son adversaire bascula en arrière et roula au bas du remblai. Alors qu'il tentait vainement de se redresser, il reçut un formidable coup de talon à l'arête du nez.

— Tu en veux encore ? rugit Marc en écartant les tiges de lin éparpillées sur le sol.

Il atterrit de tout son poids sur le torse d'Alain et lui porta un coup de poing en plein visage.

Posté en haut du talus, Laurent vit Fischer et l'un de ses subordonnés courir dans leur direction.

— Lâche-le ! cria-t-il.

Mais avant que Marc n'ait pu enchaîner trois pas, Fischer tenait déjà son fusil braqué sur sa poitrine.

— Reste où tu es, ordonna-t-il. Tourne-toi lentement vers moi.

Marc s'exécuta.

— À genoux, poursuivit l'Allemand. Mains sur la tête.

Dès que Marc eut obéi, Fischer lui porta un coup de crosse. Une telle attaque aurait pu lui briser le crâne, mais par chance, son agresseur avait mal estimé la distance, si bien que l'arme l'atteignit à l'arcade sourcilière.

Le visage ensanglanté, Marc s'effondra dans la boue.

— Tu oses me causer des problèmes au beau milieu de la nuit ? cracha Fischer. Tu es désormais sur ma liste noire, Hortier. Et tu peux me croire, je n'aimerais pas être à ta place.

1. Capitaine Charles Henderson, membre des services de renseignements britanniques et fondateur de CHERUB.

CHAPITRE TROIS

Marc regagna sa couchette aux alentours de deux heures du matin. À six heures précises, les gardes annoncèrent l'heure du réveil à grand renfort de hurlements et de coups de bottes dans les portes.

Du bout des doigts, il palpa son front enflé et maculé de sang séché. Ne disposant pas de miroir, il ignorait à quoi sa blessure pouvait bien ressembler.

— De quoi ça a l'air ? demanda-t-il.

Sans cesser de mastiquer un morceau de pain de la veille, Laurent jeta un œil depuis la couchette supérieure.

— Tu aurais besoin d'un ou deux points de suture, mais il ne faut pas trop rêver. Au moins, ton travail de bureau te permettra de garder la plaie propre.

Marc souffrait d'une migraine épouvantable. Ses muscles, mis à rude épreuve au cours de la nuit, étaient tétanisés. Sa vessie était tendue à craquer, mais il était hors de question de participer à la bousculade matinale dans les latrines d'une saleté repoussante mises à la disposition des détenus. Bravant la foule qui déambulait dans les galeries envahies par la fumée de cigarette, il fut l'un des premiers travailleurs à quitter le bateau.

En ce petit matin, une pluie fine tombait sur Francfort. Marc n'en avait cure. Cette fraîcheur était une bénédiction, après la courte nuit passée dans l'atmosphère étouffante de l'*Oper*.

— Bonjour, *Herr* Osterhagen, lança Marc en allemand à la jeune sentinelle postée dans une guérite, au pied de la passerelle.

Osterhagen n'était pas un méchant bougre. Il procédait rarement à des fouilles et ne jouait les durs que lorsqu'il se trouvait en présence de Fischer. Chose étrange, il ne semblait souffrir d'aucun handicap. En théorie, tous les hommes aptes au combat se trouvaient au front, la garde des prisonniers étant confiée aux soldats âgés ou souffrants.

Marc soupçonnait Osterhagen d'avoir bénéficié de la protection d'amis haut placés.

— On dirait que tu en as bavé, la nuit dernière, dit ce dernier en lui tendant une veste crasseuse au dos frappé de grandes lettres rouges formant l'inscription KG¹.

— Cadeau de *Herr* Fischer, expliqua Marc en passant le vêtement.

— Quel sauvage, celui-là, soupira Osterhagen en ouvrant le portail. Tu ferais mieux de rester en dehors de son chemin.

Chose étonnante, certains prisonniers étaient autorisés à rejoindre sans escorte leur lieu de travail, sans autre mesure d'identification que ce vêtement comportant deux initiales. De temps à autre, un détenu tentait sa chance, mais on n'avait jamais entendu parler d'une tentative d'évasion couronnée de succès.

Francfort était situé à deux cents kilomètres de la frontière française et il était impossible de se déplacer librement sans papiers d'identité dans un territoire fourmillant de postes de contrôle. Peu de travailleurs forcés parlaient correctement la langue du pays, si bien qu'ils étaient condamnés à voler pour se nourrir.

Les fuyards étaient soit fusillés soit déportés vers les mines de Silésie.

Dès qu'il se trouva à distance du portail, Marc s'engouffra dans une ruelle et se soulagea contre un mur de briques. Enfin, il suivit la berge du Main en direction des bureaux du commissariat général du Reich pour l'emploi de la main-d'œuvre.

En dépit de l'heure matinale, quatre garçons âgés de quinze à seize ans, tous membres des Jeunesses hitlériennes, avaient établi un barrage afin de contrôler l'accès à la *Großmarkthalle*. Marc trouvait leur uniforme aussi grotesque que déplaisant : chaussettes hautes, short court et chemise brune ornée d'un brassard à croix gammée.

— Où vas-tu comme ça ? demanda le plus grand d'entre eux.

L'un de ses complices se posta derrière Marc et fit tourner un long bâton de bois.

— Au commissariat pour l'emploi de la main-d'œuvre, comme toutes les fois où tu m'as posé la question.

— On dirait que le petit Français s'est levé du mauvais pied, dit le garçon, provoquant l'hilarité de ses camarades. Montre-moi ta plaque d'identification.

Marc défit un bouton de sa chemise et exhiba sa médaille de prisonnier. L'une des sentinelles en culotte courte nota son matricule dans un carnet.

— Qu'est-ce que tu sens mauvais, dit-il. Vous ne vous lavez donc jamais, vous autres, les Français ?

— Tu peux passer, dit le chef du groupe en faisant un pas de côté. Tu gâches le décor. On te punira pour ça, un jour ou l'autre.

Ce n'était pas une menace en l'air. Si les membres des Jeunesses hitlériennes s'habillaient comme des boy-scouts, ils étaient imprégnés de la doctrine raciste prônée par le Troisième Reich. Les autorités fermaient les yeux chaque fois qu'ils démontraient leur ferveur nazie en intimidant ou en tabassant les rares étrangers qui leur tombaient sous la main.

Marc marcha droit devant lui. Dans son dos, il entendit les quatre garçons éclater de rire.

— Il tremblait comme une feuille, s'exclama l'un d'eux sur un ton

triomphal. Tous les Français sont des lâches.

Marc brûlait de lui faire ravalier ses railleries, mais il préféra se bercer de la certitude que ces crétins arrogants, dès leur dix-septième anniversaire, seraient envoyés sur le front de l'Est, et qu'un char soviétique se chargerait de leur remettre les idées en place.

La *Großmarkthalle* était une halle commerciale bâtie au bord du fleuve. Sa superficie équivalait à celle de trois terrains de football. Destinée à l'origine au stockage des marchandises en gros, son emplacement, à proximité des docks et de la gare de triage, avait conduit les autorités à la reconvertir en plate-forme où transitaient troupes, prisonniers de guerre, produits chimiques et biens de consommation fabriqués dans les usines de Francfort.

Comme tous les matins, la sentinelle autorisa Marc à pénétrer dans la *Großmarkthalle*, où des travailleurs à bout de forces faisaient rouler des pneus et des barils vers le quai réservé aux trains de marchandises. C'était un espace immense dont le toit, soutenu par des arches de béton, culminait à trente mètres de hauteur. Il dut le traverser d'un bout à l'autre pour rejoindre les bureaux du commissariat général pour l'emploi, établis dans une structure comportant six étages.

Non loin de là, sous la surveillance de trois soldats de la SS et de leurs bergers allemands, une centaine de prisonniers se tenaient accroupis dans un enclos. Marc remarqua les étoiles jaunes cousues sur leurs vêtements. Il s'agissait de résidents de Francfort. À la différence des juifs étrangers, ils étaient rasés de frais et ne semblaient pas souffrir de la faim.

Le commissariat général occupait les cinquième et sixième étages. L'ascenseur étant réservé aux seuls Allemands, Marc dut gravir péniblement dix volées de marches métalliques. Le personnel était majoritairement composé de dactylographes et d'archivistes entassées dans un espace ouvert dont la moitié des fenêtres donnaient sur le fleuve et l'autre sur l'intérieur de la *Großmarkthalle*.

Avant huit heures, Marc n'avait d'ordinaire pour toute compagnie qu'un homme à tout faire allemand et deux femmes de ménage ukrainiennes. Aussi fut-il surpris d'entendre le commandant Vogel hurler au téléphone dans son bureau privé.

Redoutant de faire les frais de cette colère, Marc s'empara d'une pile de dossiers entreposés dans une corbeille portant l'étiquette À CLASSER et se dirigea vers les toilettes. Il avait l'intention de se rafraîchir avant de se retrancher dans la salle des archives située à l'étage supérieur.

À peine eut-il aligné deux pas que Vogel se planta dans l'encadrement de la porte, le combiné vissé à l'oreille, le câble téléphonique tendu d'un bout à l'autre de son bureau.

— Pose cette paperasse et viens ici immédiatement, gronda-t-il.

L'une des femmes de ménage lui adressa un sourire compatissant. Marc remplaça les dossiers où il les avait trouvés puis attendit que le commandant achève sa conversation. Il comprit rapidement que ce dernier avait maille à

partir avec un directeur d'usine des environs.

— Foutue Gestapo ! hurla Vogel en raccrochant brutalement le combiné.
Tu as vu ces juifs, en bas ?

— Oui monsieur.

— La Gestapo a l'intention de les transférer immédiatement en Pologne. J'ai déjà eu assez d'ennuis comme ça, quand ils ont décidé de rafler tous les ouvriers juifs. Mais ceux-là sont des travailleurs qualifiés : des scientifiques, des médecins, des ingénieurs. Les directeurs d'usine sont vent debout contre ces mesures. Cette politique les prive d'une main-d'œuvre irremplaçable !

Vogel frappa du poing sur son bureau puis poursuivit sa diatribe.

— En tant que responsable de ce commissariat, je suis censé disposer des pleins pouvoirs sur l'organisation du travail dans l'ensemble de la région, mais la Gestapo passe son temps à me mettre des bâtons dans les roues. Comment pourrions-nous gagner cette guerre, si l'élite du pays est condamnée à travailler dans des fermes en Pologne ?

Marc n'avait aucune envie de voir le Reich sortir vainqueur du conflit, mais il garda pour lui ces considérations.

— Je ne sais pas, monsieur, bredouilla-t-il.

— Pour couronner le tout, je n'arrive pas à joindre le quartier général de Berlin. Je veux que tu coures à la poste centrale afin d'envoyer ce télégramme.

Marc s'empara de la note manuscrite que lui tendait son supérieur.

— Ce sera fait dès l'ouverture des guichets, assura-t-il.

— Quoi ? s'étonna Vogel avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Oh, toutes mes excuses. Je n'avais pas conscience qu'il était si tôt. J'ai passé la moitié de la nuit à écouter les jérémiades des patrons. J'ai un peu perdu le fil du temps. Et j'avoue que j'ai une faim de loup.

— Voulez-vous que je descende vous chercher quelque chose à la cantine, monsieur ?

— Volontiers, sourit Vogel. Je vais te confier ma carte de rationnement.

En ouvrant le tiroir de son bureau, il renversa accidentellement un monceau de documents administratifs. Lorsque Marc se pencha pour les ramasser sur le parquet, il ressentit une douleur fulgurante au niveau des reins.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Vogel.

— Disons que je suis un peu raide, expliqua Marc en remplaçant les papiers sur le bureau. Nous avons passé la moitié de la nuit à dégager des troncs éparpillés sur une voie de chemin de fer.

Le commandant se raidit.

— Tu es *mon* employé, dit-il. J'ai besoin que tu sois en pleine forme. Pourquoi ne leur as-tu pas dit que tu travaillais pour le commissariat général ?

— Dans ces moments-là, tout le monde cherche une excuse pour se défilier, expliqua Marc. J'ai essayé de me faire entendre, mais les gardes ne m'ont pas cru.

— Tu aurais dû exiger de parler à leur supérieur hiérarchique.

— De parler à Fischer ?

— Ah, cette brute, cracha Vogel sur un ton méprisant en étudiant l'arcade sourcilière tuméfiée de son protégé. Je parie que c'est lui qui t'a fait ça.

Conscient qu'il risquait d'essuyer des représailles, Marc hésitait à dénoncer son persécuteur, mais nul ne pouvait impunément mentir à Vogel sans encourir une sévère punition. Confronté à ce dilemme, il regrettait amèrement d'avoir lâché le nom de Fischer.

— C'est exact, monsieur, lâcha-t-il.

— Fort bien, tonna le commandant avant de décrocher le téléphone. Va te débarbouiller. Je veux que tu envoies ce télégramme dès l'ouverture de la poste. Ensuite, tu passeras à la cantine. Je me contenterai d'un café et d'un pain beurré. Profites-en pour t'offrir un petit déjeuner digne de ce nom.

À cette perspective, Marc, qui souffrait de la faim depuis son transfert en Allemagne, se mit à saliver. Avec un peu de chance, il allait pouvoir se régaler de charcuterie, d'œufs et de pain frais.

Vogel tendit le bras en direction de la petite porte donnant accès à sa salle de bains privée.

— Il y a du savon et de l'eau chaude, dit-il. Mais ne touche pas à ma serviette. Je ne tiens pas à attraper tes puces.

Marc se remémora l'injonction de Laurent : « Ne les remercie jamais. » Mais il fallait admettre que Vogel le traitait avec beaucoup d'égards.

— Merci monsieur, dit-il.

Le commandant porta le combiné à son oreille.

— Osterhagen ? lança-t-il. *Herr* Fischer est-il toujours à son poste ?... Excellent. Qu'il se présente à mon bureau dès la fin de son service.

1. KG : acronyme du mot allemand *Kriegsgefangener*, qui signifie « prisonnier de guerre ».

CHAPITRE QUATRE

Le visage propre et le ventre plein, Marc n'avait plus d'autre sujet de préoccupation que les parasites qui le harcelaient et la taille démesurée de ses vieilles bottes.

De retour de la poste centrale, il fit office d'interprète lors d'une entrevue entre Vogel et un travailleur volontaire français qui, ayant appris la mort de son épouse, réclamait l'autorisation de rentrer prématurément au pays afin de prendre soin de ses enfants.

À l'issue de cette rencontre, Marc rejoignit la grande salle où bavardait une armée de secrétaires. Il collecta les fiches destinées à être archivées puis emprunta l'escalier menant au sixième étage.

L'espace était occupé par un dédale de hautes étagères qui bloquaient la lumière du jour. La chaleur était telle que Marc poussa une porte anti-incendie menant à un balcon qui dominait le Main et la maintint entrebâillée à l'aide d'une corbeille à papier. Il faisait un temps superbe. De cette position élevée, la ville semblait sereine. Des barges glissaient lentement au fil de l'eau. Le sommet des hauts immeubles du centre-ville se perdait dans la fumée crachée par les cheminées d'usines des faubourgs.

Marc ne s'attarda pas. Il craignait de subir les foudres des deux vieilles sœurs qui régnaient sur les archives. À l'inverse des secrétaires du cinquième, ces vieilles toupies ne manifestaient aucune pitié pour les travailleurs forcés.

Tous les étrangers placés sous la tutelle du commissariat général étaient recensés par ce service. Plus de trois cent mille hommes et femmes employés dans le district de Francfort faisaient ainsi l'objet d'une fiche : verte pour les Français, rose pour les Polonais, bleue pour les juifs sans égard pour leur nationalité, jaune pour les Russes et les Ukrainiens. Sur ce document figuraient l'identité du travailleur, son numéro de matricule, sa photographie, ses empreintes digitales, sa fonction et son lieu d'affectation.

Marc était chargé de remettre à leur place les fiches auxquelles les secrétaires avaient apporté des modifications : transferts, hospitalisations, fautes disciplinaires...

Il commença par classer les documents concernant soixante prisonniers de guerre russes placés en quarantaine en raison d'une épidémie de typhus. Les suivants ne concernaient que des personnes décédées. Lorsqu'un détenu

originaire d'Europe de l'Ouest perdait la vie, sa fiche était marquée d'une croix puis envoyée à Berlin où un service spécifique se chargeait d'avertir ses proches.

La procédure était différente lorsqu'il s'agissait d'un travailleur venu des pays de l'Est ou de l'Union soviétique : Marc notait son nom et son matricule dans un registre puis plaçait la fiche dans une pile destinée à l'incinération.

L'administration se refusant à fournir du papier toilette aux prisonniers, il avait pris l'habitude de déchirer ces documents en quatre avant de les dissimuler derrière une étagère. Dès qu'il disposait d'un petit stock, il les emportait clandestinement puis les distribuait à ses compagnons de chambrée. Avant de se rendre aux toilettes, Laurent lançait invariablement la même plaisanterie macabre : « Bon, je vais me torcher avec un macchabée. » Parfois, il proposait ces précieux articles aux dockers du pont supérieur en échange de carottes ou de pommes de terre.

Tandis que Marc poursuivait son classement, une jeune secrétaire prénommée Ursula le rejoignit dans la salle des archives afin de récupérer les fiches des juifs parqués dans la *Großmarkthalle*. Elle n'était pas vraiment jolie, mais la regarder se pencher pour explorer les rayonnages les plus bas lui permettait, l'espace d'un instant, d'oublier le caractère assommant de son travail et les bestioles qui faisaient la foire dans ses sous-vêtements.

Vogel déboula à son tour. Marc, surpris en train de bayer aux corneilles, craignit d'être sévèrement tancé. Mais le commandant étudia à son tour les courbes d'Ursula avec un hochement de tête qui signifiait clairement : « Pas mal du tout. »

— *Herr Fischer* sort à l'instant de mon bureau, dit-il. Tu seras désormais exempté de tout travail manuel. Je l'ai également persuadé de te trouver des vêtements propres et des bottes neuves. Je sais que tu n'y es pour rien, mais les filles d'en bas se plaignent de ton odeur.

— Je fais de mon mieux, monsieur, mais on ne nous distribue pas de savon. Je n'ai pas de vêtements de rechange et nulle part où faire la lessive.

Marc se réjouissait de bénéficier de la bienveillance de Vogel, mais il savait que ce soutien n'avait pas que des avantages : la plupart des occupants de l'*Oper* étaient plus âgés et plus robustes que lui, et son emploi privilégié suscitait leur jalousie. S'il se présentait vêtu d'habits propres et chaussé de bottes à sa taille, il risquait d'attiser la convoitise d'Alain et de ses complices.

Soudain, les traits du commandant se durcirent.

— Qui vous a donné la permission de retirer ces fiches ? lança-t-il à la secrétaire.

— Le *Standartenführer* de la Gestapo, monsieur, expliqua Ursula. Il a appelé depuis le bureau du rez-de-chaussée. Il souhaite que tous ces documents lui soient transmis. Plusieurs épouses sèment le désordre, en bas. Elles exigent de voir leur mari. Il a fait ajouter des wagons à bestiaux au prochain convoi à destination de l'Est afin d'emmener tout ce petit monde avant que cette histoire ne tourne au scandale.

— Saleté de Gestapo, gronda Vogel.

— Souhaitez-vous que je remette les fiches à leur place, monsieur ? demanda la jeune femme.

— Hélas, je crains que ce ne soit impossible, répondit le commandant en tapant du pied en signe de frustration.

Ursula demeura raide comme un i. Elle s'éclaircit la gorge puis s'exprima d'une voix chevrotante.

— *Herr* commandant, si je puis me permettre... Je sais que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour préserver la production industrielle, mais je crois que vous exprimez votre opinion concernant la Gestapo et le *Standartenführer* un peu trop ouvertement. C'est un homme puissant, vous savez. Je ne suis pas la seule à m'inquiéter pour votre sort, monsieur.

Un large sourire éclaira le visage de Vogel.

— C'est très gentil à vous, mademoiselle.

— Vous êtes un chef attentionné, ajouta-t-elle, un peu embarrassée. Toutes les filles sont heureuses de travailler sous vos ordres.

Marc était intrigué. Cette conversation confirmait ce qu'il avait découvert au contact de l'appareil d'État nazi : ses théories racistes et son fonctionnement hyperbureaucratique se retournaient systématiquement contre lui. Ainsi, les industriels allemands recherchaient désespérément des électriciens et des mécaniciens, mais Marc avait vu des travailleurs qualifiés être transférés dans des districts miniers au seul motif qu'ils étaient russes. Des médecins juifs recevaient l'interdiction d'exercer ou étaient évacués vers la Pologne alors qu'au front, les soldats allemands blessés tombaient comme des mouches, faute de soins. Cette politique était totalement incohérente.

— Vous remettrez les fiches à Marc, mademoiselle, dit Vogel. Il se chargera de les remettre au *Standartenführer*, avec mes compliments.



— Bonsoir, Votre Altesse, ironisa Fischer en ôtant sa casquette lorsque Marc franchit le portail donnant accès au quai. J'ai déposé un présent sur votre couchette. J'espère qu'il sera à votre convenance.

— D'accord, bredouilla Marc avant de s'engager sur la passerelle de bois menant au pont de l'*Oper*.

— Oh, encore une chose, ajouta l'Allemand. Si, par malheur, vous veniez à perdre la protection du commandant, sachez que je n'oublierai pas que vous lui avez livré mon nom.

Marc blêmit, mais en raison de la pénombre environnante, Fischer n'eut pas le plaisir de constater son trouble.

Une entrevue tardive entre Vogel et le contremaître d'une centrale électrique avait contraint Marc à demeurer au bureau jusqu'à vingt et une heures. Tous les détenus avaient alors achevé leur service et rejoint le bateau-

prison. Pour atteindre son dortoir, il dut interrompre une partie de cartes disputée au beau milieu de la galerie qui desservait les cellules aménagées sur le pont. Sourd aux insultes que lui lançaient les joueurs, il s'engagea dans l'escalier et sentit aussitôt son sang se figer dans ses veines : accompagné de ses nervis, Alain jouait aux dés au pied des marches. Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son nez cassé et ses lèvres enflées. La petite bande regarda passer Marc sans prononcer un mot.

Il nourrissait des projets d'évasion depuis son arrivée à Francfort. En un jour, il s'était fait deux ennemis mortels, et cette nouvelle situation le contraignait à hâter la mise en œuvre de son projet.

— Salut les gars, lança-t-il en entrant dans le dortoir.

La plupart de ses compagnons de chambrée rêvassaient sur leur couchette. Richard et Louis – un garçon roux de quinze ans accusé d'avoir distribué des écrits communistes – feuilletaient un journal vieux de deux semaines chipé dans la cabine d'une péniche française.

Le dîner de Marc refroidissait sur la table de fortune. Comme prévu, un paquet de papier brun lacé de ficelle était posé sur sa couchette. Il avait, bien entendu, suscité la curiosité de tous les occupants du dortoir.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce colis, espèce de combinard ? demanda Laurent.

En dépit de l'amitié sincère qui l'unissait à Marc, sa voix avait des accents sarcastiques. C'était là une preuve supplémentaire que les traitements de faveur ne faisaient qu'attiser le ressentiment.

Dans le paquet, Marc trouva un costume marron foncé et une paire de chaussures de cuir récemment ressemelées. Lorsqu'il déplia la veste, Marc eut la surprise de découvrir une étoile jaune cousue sous la poche de poitrine. Aussitôt, une image se forma dans son esprit : celle d'un petit homme en complet brun assis sur sa valise aperçu le matin même en se rendant à son travail dans l'enclos réservé aux juifs.

Martial éclata de rire.

— On dirait que Fischer t'a fait un cadeau empoisonné. Tu ferais mieux de te débarrasser de cette étoile avant que les Jeunesses hitlériennes ne te tombent sur le râble.

D'autres images se bousculèrent dans l'esprit de Marc : le propriétaire du costume, en sous-vêtements, filant vers la Pologne à bord d'un wagon à bestiaux ; Fischer se précipitant au bureau de la Gestapo afin de récupérer ce costume et rapporter le comportement de Vogel au *Standartenführer*.

— Tu vas ressembler à un homme d'affaires juif, dans ce complet, gloussa Martial. Il ne te manquera plus que le chapeau et les lunettes.

— Tu vas te prendre des coups de pied aux fesses, attifé de la sorte, ajouta Vincent, l'éternel optimiste.

— Je ne porterai ce costume que pour travailler, expliqua Marc. Je pourrai même le laisser au bureau, histoire d'éviter de ramasser des puces.

Il sortit sa gamelle, se mit à table et fit mine de dévorer son repas. En

réalité, il n'avait pas grand appétit. Soumis à des mois de privations, son estomac semblait avoir rétréci, et le petit déjeuner qu'il s'était offert à la cantine de la *Großmarkthalle* couvrait amplement ses besoins alimentaires. Seulement, il n'était pas question d'évoquer ce festin devant ses camarades.

— Je dois vous parler de quelque chose, dit Marc en grattant le fond de sa gamelle à l'aide de sa cuiller. Approchez. Les murs ont des oreilles.

Martial, qui tournait toujours tout à la blague, s'amusait beaucoup du ton conspirateur de son compagnon.

— Tu as fait des galipettes avec une secrétaire, c'est ça ?

Marc tira la carte verte de la poche arrière de son pantalon.

— C'est une fiche du commissariat général pour l'emploi de la main-d'œuvre, dit-il. Chaque travailleur étranger sur le territoire du Reich fait l'objet d'un tel document. Les nôtres se trouvent au service des archives, au-dessus du bureau où je travaille.

— Et alors ? demanda Vincent.

— J'ai bien étudié le fonctionnement du service, expliqua Marc. Je connais les pièces nécessaires à l'obtention d'un transfert, d'une hospitalisation ou d'un rapatriement. Je sais quels tampons sont exigés. J'essaye de vous faire comprendre que je crois être en mesure de nous procurer les papiers qui nous permettront de rentrer en France.

— Tu envisages sérieusement de t'évader ? s'étonna Richard, que ce projet effrayait au plus haut point.

Marc secoua la tête.

— Pas exactement. Il n'est pas question de fausser compagnie aux gardes et de se retrouver traqués par la Gestapo. J'ai appris que les prisonniers français, ainsi que les travailleurs volontaires, pouvaient être rapatriés pour raison familiale. On leur fournit des papiers d'identité et un laissez-passer.

— Je vois, dit Laurent en sautant de sa couchette pour examiner la fiche. Mais comment comptes-tu obtenir tous ces documents ?

— Ça fait des mois que je m'entraîne à imiter la signature du commandant Vogel. Les secrétaires ne devraient y voir que du feu. Des formulaires vierges traînent un peu partout, et comme je suis toujours le premier arrivé, exception faite des femmes de ménage, j'ai accès aux tampons et aux machines à écrire.

— Tu as dit que tu *croyais* pouvoir nous fournir des papiers, fit observer Vincent. Que se passera-t-il si tu te trompes ?

— En fait, j'en ai presque terminé, annonça Marc. J'ai déjà deux séries de documents pour chacun de nous. Il ne me reste plus qu'à y faire figurer vos noms. Je les ai dissimulés derrière une étagère, aux archives du commissariat général.

— Deux séries de documents ? s'étonna Laurent.

— Les procédures de rapatriement sont très rares. Si nous tentons de quitter cette prison en exhibant des papiers nous autorisant à rentrer en France, les gardes risquent d'avoir des soupçons. C'est pourquoi nous leur

présenterons des ordres de transfert dans le district de Cologne. Mais nous descendrons du train à Bonn, nous nous débarrasserons de ces documents et embarquerons dans un convoi pour Paris grâce aux papiers d'identité et aux laissez-passer.

— J'ai déjà été transféré deux fois depuis que je suis en Allemagne, dit Louis. Ne t'imagines pas qu'on pourra descendre du train comme des voyageurs ordinaires. Nous serons placés sous la surveillance de gardes armés.

— J'ai pris ce détail en compte. Nous quitterons la prison en tant que prisonniers, mais les documents que nous présenterons à la gare de Francfort feront de nous des travailleurs volontaires, ce qui nous permettra d'emprunter un train régulier.

— Et si quelqu'un flaire la combine ? s'inquiéta Laurent. Et si l'on nous reconnaît ?

— Aucun plan n'est infallible, répondit Marc, contrarié par le manque d'enthousiasme de ses camarades. Nous devons prendre des risques, je l'admets. Mais vous croyez-vous en sécurité dans cette cellule ? Nous pourrions attraper la tuberculose ou le typhus. Nous pourrions être transférés dans une mine de charbon ou dans une usine de produits chimiques. Les Allemands ont davantage de respect pour leurs chevaux que pour leurs prisonniers.

— À ce propos, le Hollandais qui s'est fait écraser par les troncs est mort, annonça Martial.

— Ça aurait pu être l'un de nous, ajouta Marc.

— Ne le prends pas mal, dit Laurent. Nous sommes tous impressionnés par ton plan, mais il est logique que nous voulions en connaître les détails avant de mettre nos vies en jeu.

— Très bien. Allez-y. Je vous écoute.

— Que se passera-t-il quand les Allemands découvriront que nous ne sommes jamais arrivés à Cologne ? demanda Martial.

— Conformément à la procédure, le bureau de Francfort devra adresser un mémo par courrier à celui de Cologne pour les avertir de notre transfert. Mais dans notre cas, il n'arrivera jamais à destination vu que je l'aurai détruit avant qu'il ne soit posté.

— Tu veux dire qu'on pourra vivre librement en France ? insista Laurent. Que nous aurons des papiers en règle et que nous ne serons même pas recherchés ?

Marc hocha la tête.

— Il nous suffira de présenter ces documents à la préfecture pour obtenir des cartes d'identité française et une carte de rationnement. Vous pourrez même choisir le nom et le prénom qui vous plaira. Je le ferai figurer sur vos laissez-passer.

— Ça paraît trop beau pour être vrai, fit observer Vincent. Si ton plan est aussi parfait que tu le prétends, comment se fait-il que personne n'y ait songé

avant toi ?

— Qui te dit que je suis le premier ? Comment pourrions-nous le savoir ? Si quelqu'un réussissait à regagner la France de cette façon, crois-tu qu'il serait assez stupide pour s'en vanter, et prendre ainsi le risque d'être démasqué ?

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, dit Richard, je vous signale que je ne suis pas français.

— Je sais, répondit Marc. Malheureusement, les prisonniers belges sont soumis à une procédure différente. Alors il faudra te résoudre à devenir français ou à rester en Allemagne.

— Ne comptez pas sur moi, lâcha Vincent. Ce genre de plan finit toujours par mal tourner.

Marc haussa les épaules.

— Je ne force personne, mais je dois savoir qui m'accompagnera avant mon départ pour le bureau, demain matin.

— Je ne connais personne en France, lâcha Richard. Et puis, ce n'est pas si terrible de travailler sur les docks. Si on se fait attraper, on terminera tous au fond d'une mine en Pologne.

Un peu anxieux, Marc se tourna vers Laurent.

— Il faut peser le pour et le contre, dit ce dernier. Personnellement, je pense qu'il vaut mieux tenter notre chance que de moisir dans ce bateau.

— Je suis d'accord, lança Martial. Vous pouvez compter sur moi.

Louis hochait lentement la tête.

— En janvier dernier, j'ai eu tellement faim que j'ai bien cru que j'allais en crever. Je préfère encore jouer ma vie sur un coup de dés que d'affronter un nouvel hiver dans ces conditions.

— Bien, dit Marc. Nous serons donc quatre.

Au fond, il n'était pas vraiment mécontent. À ses yeux, Vincent n'avait rien dans le ventre. Son refus était prévisible. En revanche, il était un peu déçu par la réaction de Richard.

— Et c'est pour quand ? demanda Martial. J'aimerais avoir le temps de dire adieu à mes nombreuses maîtresses.

Laurent éclata de rire.

— Tu veux parler de tes petites amies imaginaires ? Celles-là, tu pourras les emporter avec toi. Il te suffira de leur trouver une place dans ton esprit malade.

Rompant aux techniques d'espionnage, Marc savait qu'un plan dévoilé à des tiers devait être appliqué dans les plus brefs délais, sous peine d'être ébruité.

— Il ne me reste plus qu'à faire figurer les noms, les dates et le tampon du commissariat général correspondant à la semaine en cours. Je rédigerai aussi la demande d'escorte. Après-demain, si tout se passe comme prévu, un camion nous conduira à la gare et nous emprunterons le Francfort-Cologne de sept heures dix-huit.

— Tu veux dire qu'on va passer le week-end à Paris ? s'exclama Laurent. Bon sang, je suis plus partant que jamais !

CHAPITRE CINQ

Marc méditait ce plan d'évasion depuis deux mois, mais en informant ses codétenus, il s'était condamné à le mettre en œuvre.

Au matin, comme prévu, il fit figurer dates et noms sur les cartes et les laissez-passer avant l'arrivée des secrétaires. Il en vérifia maintes fois la conformité : avait-il utilisé les bons tampons aux bons endroits ? N'avait-il pas commis quelque faute d'orthographe en inscrivant certaines mentions en allemand ? Avait-il bien suivi la procédure de transmission des pièces au service des transports, situé au troisième étage ?

C'était un jour comme les autres au bureau du commissariat général. Le commandant Vogel reçut une réponse au télégramme adressé à Berlin et se montra inhabituellement silencieux. En règle générale, Marc se réjouissait de ne pas se voir attribuer de tâches trop harassantes, mais en cette occasion, il aurait préféré se jeter à corps perdu dans le travail afin d'évacuer les pensées négatives qui le tourmentaient.

Vogel l'autorisa à quitter son poste aux alentours de dix-huit heures.

— Ce nouveau costume te va à ravir, dit le commandant. À demain, mon garçon.

— Bonne soirée, monsieur, dit Marc, débordant de gratitude.

Pourtant, si son plan fonctionnait comme prévu, c'était la dernière fois qu'il s'adressait à son protecteur.

Après avoir revêtu sa veste de prisonnier, il monta à la salle des archives. Il y trouva deux secrétaires occupées à classer les fiches modifiées au cours de la journée. Il glissa discrètement la main derrière une étagère, s'empara de l'enveloppe contenant les documents, quitta la *Großmarkthalle* et prit la direction du dock auquel l'*Oper* était amarré.

Redoutant d'être soumis à une fouille, il espérait trouver Osterhagen en poste dans la guérite. Hélas ! se tenant à quelque distance, il constata que Sivertsen le Danois était de service.

Sivertsen avait la désagréable habitude de contrôler les détenus qui se présentaient seuls devant le portail. Dissimulé sous le porche de l'un des bâtiments alignés le long du quai, Marc patienta pendant vingt minutes avant qu'un camion ne dépose une quarantaine de prisonniers qui avaient passé la journée à creuser des fondations dans un chantier des faubourgs.

Il se mêla à la foule, puis, tandis que Sivertsen inspectait les poches d'un détenu belge, il put monter sans encombre sur le bateau en demeurant à couvert derrière un travailleur de haute stature.

Une foule d'impondérables – comptage, procédure de désinfection, fouille générale – pouvait encore ruiner ses projets.

Marc se glissa dans les toilettes pestilentielles, de simples planches posées au-dessus d'une découpe pratiquée dans la coque de l'*Oper*. Deux énormes rats l'observèrent tandis qu'il remplissait sa gamelle à l'unique robinet disponible.

De retour dans le dortoir, il s'étendit sur sa couchette, déchira sa fiche de prisonnier et celle de ses trois compagnons d'évasion en petits morceaux qu'il fit tremper dans le récipient jusqu'à ce qu'ils se dissolvent et forment une pâte verdâtre.

La soirée fut semblable à toutes les autres. C'est à peine si les six garçons se montrèrent plus bavards qu'à l'ordinaire.

— Tu pourras prendre mon matelas, quand je ne serai plus là, lança Laurent à l'adresse de Richard.

C'était en effet le seul à être garni de coton, quand les autres ne contenaient que de la paille.

À tour de rôle, les garçons impliqués dans le projet d'évasion estimèrent leurs chances de succès : Louis les évaluait à soixante-cinq pour cent, Laurent à quatre-vingts, Martial à cinquante.

Marc, refusant de se prononcer, présenta les faux documents, suscitant l'enthousiasme général. À la vue de ces papiers rédigés en allemand, frappés des tampons officiels et revêtus de la signature du commandant Vogel, Richard resta sidéré.

— Je regrette un peu de ne pas avoir accepté, soupira-t-il en étudiant le laissez-passer Bonn-Paris de Laurent. Vous me manquerez, les gars.

Marc réunit ses maigres possessions et confectionna un balluchon à l'aide d'un morceau de chiffon et de la ficelle récupérée sur le paquet que lui avait remis Fischer. Lorsque tout le monde se fut couché, il le tint serré contre son ventre. Incapable de trouver le sommeil, il passa en revue les erreurs qu'il avait pu commettre. Une lourde responsabilité pesait sur ses épaules. La vie de ses compagnons dépendait entièrement du travail qu'il avait accompli. Tout bien pesé, en cet instant crucial, il regrettait de les avoir embarqués dans cette périlleuse aventure.



Aux alentours de cinq heures du matin, Osterhagen se planta dans le couloir et réveilla la moitié des occupants du bateau en hurlant quatre matricules.

— Transfert ! *Raus ! Raus !*

Les prisonniers n'étaient pas avertis à l'avance de leur changement d'affectation. Les autorités craignaient qu'ils ne se cachent, ne prennent la fuite ou n'échangent leurs identités.

Lorsque le garde entra dans le dortoir, ses occupants feignirent la surprise.

— Pourquoi nous quatre ? demanda Laurent.

— On va rester dans la région ? ajouta Marc.

— Je n'en sais pas plus que vous, répondit Osterhagen. Allez, remuez-vous.

Mac enfila ses nouvelles chaussures, épaula son balluchon puis étreignit brièvement Richard et Vincent. Enfin, les quatre garçons quittèrent la cabine.

Ils descendirent sur le quai aux premières lueurs du jour, sous un ciel brumeux et orangé. Un attelage conduit par une jeune femme était stationné sur le quai. Elle bavardait avec le soldat en armes chargé de conduire les prisonniers à la gare.

Osterhagen avait quelques formalités à remplir avant de laisser ces derniers franchir le portail. Il examina leur plaque d'identification, vérifia que leur matricule correspondait à celui de l'ordre de transfert puis raya leurs noms sur le registre d'appel de l'*Oper*.

Osterhagen, qui n'avait pas vu le visage des garçons dans la pénombre de la cale, fit la grimace en reconnaissant Marc.

— Fischer nous a donné des instructions très strictes, dit-il. Toute procédure te concernant doit être soumise à son autorisation, ou à celle du commandant Vogel.

Marc et Laurent échangèrent un regard anxieux. Le soldat chargé de la surveillance du convoi approcha de la grille.

— Où devez-vous les emmener ? demanda Osterhagen.

— La nuit dernière, nous avons reçu l'ordre de les conduire à la gare centrale. C'est assez bizarre, à vrai dire. En général, les demandes de transfert nous arrivent plusieurs jours à l'avance.

Marc avala sa salive avec difficulté. Était-ce là la seule bourde qu'il avait commise ?

— Désolé de vous retenir, mais je dois contacter mon supérieur, déclara Osterhagen en désignant Marc. Ce garçon travaille pour le commandant Vogel. Il ne doit en aucun cas être assigné à des travaux manuels. Il est possible que cette disposition s'applique également aux procédures de transfert.

Sur ces mots, il ouvrit un boîtier fixé à la base d'un pylône et décrocha un combiné téléphonique. Le cœur de Marc s'emballa. Son sort était en suspens. Il tâcha de reconstituer la conversation en saisissant au vol les mots prononcés par Osterhagen et ne tarda pas à comprendre que Fischer n'était pas en service. Son interlocuteur, quel qu'il fût, remettait la décision entre les mains du jeune gardien.

— Je ne peux pas attendre plus longtemps, dit le soldat chargé du

transport. Je dois aller chercher des prisonniers dans plusieurs lieux de détention, et conduire de nouveaux arrivants à Florstadt.

Osterhagen se tordit nerveusement les mains. À l'évidence, il n'était pas habitué à faire preuve d'initiative.

— Prenez les trois autres, dit-il enfin. Je me ferai sans doute remonter les bretelles si le transfert de ce garçon est retardé, mais ce n'est rien en comparaison de ce qui me tombera dessus si j'autorise son transfert contre la volonté du commandant.

Après avoir salué leur camarade, Laurent, Martial et Louis franchirent le portail et grimpèrent dans la charrette. Marc ne s'inquiétait pas vraiment pour leur sort. Chacun d'eux connaissait le plan et était en possession de ses faux papiers. Cependant, leurs visages trahissaient un profond désarroi.

— Et maintenant ? demanda Marc, en croisant les doigts pour empêcher ses mains de trembler.

— On va tâcher de prévenir Fischer, répondit Osterhagen. S'il est introuvable, il faudra attendre que le commandant Vogel se présente à son bureau.

La gorge serrée, Marc jeta un œil vers le bateau-prison. Il envisagea de se débarrasser d'Osterhagen puis de courir jusqu'à la gare. Mais en admettant qu'il parvienne à monter à bord du train à destination de Cologne, son signalement serait diffusé dans toute l'Allemagne avant qu'il n'atteigne Bonn. En outre, il prenait ainsi le risque d'attirer l'attention des autorités sur ses compagnons d'évasion.

— Tu devrais t'asseoir dans la guérite, suggéra Osterhagen. Il y a du café, n'hésite pas à te servir. Et ne t'inquiète pas pour cette histoire de transfert. Je suis certain que Vogel fera tout pour te garder auprès de lui.

CHAPITRE SIX

Comme on pouvait s'y attendre, Vogel annula la procédure, et Marc reçut l'ordre de rejoindre les bureaux du commissariat général. L'incident n'éveilla aucun soupçon, car les fonctionnaires chargés de répartir la main-d'œuvre sur l'ensemble du territoire du Reich sélectionnaient les détenus au hasard. Le commandant était ravi d'avoir épargné à son protégé des années de travaux forcés dans un chantier de Cologne.

— Quand nous aurons retrouvé ta fiche, j'y ferai porter la mention « Pas de transfert », dit-il en lui tendant une liasse de télégrammes.

— Merci monsieur, répondit Marc en esquissant un sourire factice.

Il savait que sa fiche, dissoute dans sa gamelle avec celle de ses camarades, ne réapparaîtrait jamais. Ce ne serait pas une première. Chaque semaine, des documents étaient égarés ou mal classés.

Vogel se leva puis il arpenta le bureau en silence, à la manière d'un agent de la Gestapo s'apprêtant à interroger un suspect.

— Cheveux blonds, yeux bleus, belle carrure, tête haute et dos droit, dit-il sur un ton mystérieux avant de poser une main sur l'épaule de Marc. Voilà ce que le *Reichsführer* Himmler¹ qualifierait de « caractéristiques raciales favorables ». Il existe même un programme de germanisation pour les garçons comme toi.

Alors que Marc restait frappé de stupeur, Vogel éclata de rire.

— La germanisation fait partie de notre politique raciale. Les juifs sont chassés vers l'Est. Les jeunes gens étrangers qui correspondent à l'image que nous nous faisons de l'Aryen blond et vigoureux sont naturalisés puis adoptés par des familles ou intégrés aux académies d'entraînement des Jeunesses hitlériennes.

Du point de vue de Marc, l'idée que des enfants puissent devenir allemands en raison de leur seul aspect physique était purement et simplement délirante.

— Je pourrais me renseigner, si tu le souhaites, conclut le commandant. Je te garantis que tu n'auras plus à redouter ni la faim ni les poux.

« Voilà peut-être une nouvelle occasion de s'évader », pensa Marc. Mais l'aventure n'était pas sans risque, à une époque où des milliers de jeunes Allemands à peine plus âgés que lui étaient envoyés sur le front russe.

— Eh bien ? insista Vogel. Tu as perdu ta langue ?

— Je... je ne m'attendais pas à une telle proposition, monsieur. Je croyais que vous teniez à me garder à vos côtés.

— Ne t'inquiète pas pour moi, mon garçon. Je n'aurai aucun mal à te remplacer. Promets-moi simplement d'étudier cette proposition.

— Entendu, monsieur. Je... je vous remercie.

Profondément troublé, Marc enfila sa veste de prisonnier puis prit le chemin de la poste centrale. Ce concept de germanisation était insensé, mais la perspective d'échapper à son existence pitoyable ne le laissait pas indifférent. Était-il pour autant prêt à porter l'uniforme des Jeunesses hitlériennes et le brassard à croix gammée ?

Il dut affronter l'interminable file d'attente qui s'était formée devant le guichet de l'employé chargé des télégrammes. Il considéra pensivement la pendule. Si tout s'était passé comme prévu, Laurent, Martial et Louis avaient rejoint Bonn. Il ne leur restait plus qu'à embarquer à bord du train pour Paris.

Mais si son plan avait échoué, ses camarades croupissaient déjà en cellule. Ils seraient livrés aux tortionnaires de la Gestapo et ne tarderaient pas à livrer son identité.



Ce soir-là, Marc travailla tard. Assisté d'une secrétaire, il traduisit la notice de montage d'une pièce d'artillerie destinée aux ouvriers français d'une chaîne de montage. Lorsqu'il regagna le dortoir de l'*Oper*, aux alentours de vingt heures, Vincent et Richard ne cachèrent pas leur surprise.

— Je comprends maintenant pourquoi on m'a servi trois portions à la cantine, dit ce dernier.

— Il reste du pain, mais on s'est partagé la soupe, ajouta Vincent.

— Où t'ont-ils attrapé ? demanda Richard.

— Devant le portail, répondit Marc en considérant la soupière vide.

— Et les autres ?

— Je n'ai pas de nouvelles, mais si tout s'est déroulé comme prévu, ils doivent être en France, à l'heure qu'il est.

Marc avala un morceau de pain noir puis, se tournant vers sa couchette, remarqua qu'elle avait été remplacée par une paille déchirée et tachée d'urine.

— Qui a récupéré mon matelas ? s'étrangla-t-il. Comment avez-vous pu laisser faire une chose pareille ?

— Alain a appris que vous aviez été transférés, répondit Richard. Il a envoyé ses copains le récupérer.

— Ils étaient trop nombreux, précisa Vincent. Nous n'avons rien pu faire pour les en empêcher. D'ailleurs, tu ferais bien de surveiller tes affaires, maintenant que Laurent n'est plus là pour te protéger.

— Je sais, je ne suis pas complètement idiot, grommela Marc avant de se figer d'effroi.

En soulevant sa paillasse, il venait de découvrir le cadavre putréfié d'une souris.

— Bon sang, gémit-il, épouvanté par le spectacle des innombrables vers qui grouillaient dans le corps du rongeur.

— Il paraît qu'Alain a l'intention de parler à Fischer, dit Vincent. Comme leur cabine est bondée, il voudrait que des garçons de sa bande soient transférés dans ce dortoir.

— Quand nous étions tous les six, la situation était supportable, expliqua Richard. Laurent veillait sur notre sécurité, mais maintenant...

Vincent jeta à Marc un regard accusateur.

— Mais maintenant, ça va être l'enfer, conclut-il. À cause de *toi*.

Dans l'esprit de Marc, la colère l'emportait sur le sentiment de culpabilité. À cet instant précis, il aurait volontiers troqué ses hardes pouilleuses contre le ridicule short noir et la chemise brune des Jeunesses hitlériennes.

Alors qu'il se demandait s'il valait mieux s'étendre sur le sol ou tenter de nettoyer le matelas, deux garçons firent irruption dans la pièce, les bras chargés de leurs effets.

— Fischer nous a autorisés à nous installer ici, annonça le plus grand d'entre eux en déposant sa paillasse sur l'ancienne couchette de Laurent. J'espère que ça vous convient. Et si ce n'est pas le cas, ce sera exactement la même chose.

— Eh, on croyait que tu avais été transféré ! s'exclama le second détenu dès qu'il reconnut Marc.

Avant même que ce dernier n'ait pu s'expliquer, il se retrouva plaqué contre un mur.

— Eh ! cria l'un des nouveaux venus. Venez voir sur qui on est tombés !

Marc porta à son adversaire un solide coup de poing au visage, se précipita vers la porte mais entra en collision avec Alain.

— Salut mon petit pote ! lança ce dernier sur un ton faussement enthousiaste avant de le saisir par le col de la chemise et de lui cogner la tête contre le montant d'un lit. Quand je pense qu'on n'avait pas eu le temps de se dire au revoir...

Marc se déroba à son emprise et le frappa de toutes ses forces au niveau des reins, mais moins d'un mètre séparait les deux rangs de couchettes. Incapable de se dégager, il fut pris en tenaille par les complices d'Alain. L'un d'eux lui tordit le bras derrière le dos, un autre le plia en deux d'un crochet à l'estomac.

— Tu te rappelles la branlée que tu m'as mise, la dernière fois qu'on s'est croisés ? gronda Alain, forçant Marc à s'agenouiller.

Ce dernier lâcha un gémissement. Ses agresseurs le saisirent par les bras et les jambes puis le jetèrent à plusieurs reprises contre les caisses placées

dans l'étroit passage qui séparait les lits superposés. D'autres détenus déboulèrent dans le dortoir.

— Massacrez-le ! lança l'un d'eux, enchanté par le spectacle.

Sans trop savoir comment, Marc atterrit au pied des marches menant au pont supérieur. Il avait un goût de sang dans la bouche. Poings et bottes le martelaient sans relâche.

— Arrêtez ! hurla Richard. Vous allez le tuer !

Il récolta à son tour un direct dans les gencives qui le réduisit au silence.

Soudain, la grêle de coups s'interrompit. Alain posa un genou sur la poitrine de sa victime tremblante et brandit un coup de poing américain de fortune. Convaincu que sa dernière heure était arrivée, Marc ferma les yeux à l'instant où l'arme entra en contact avec sa mâchoire.

Des cris sauvages retentirent dans la galerie. Les garçons se rassemblèrent autour de leur souffre-douleur. Alain arma un ultime direct.

— Achève cette lavette ! beugla l'un des tortionnaires.

Marc s'étouffait dans son propre sang.

Le coup l'atteignit à l'arcade sourcilière, à l'endroit précis où Fischer avait frappé, deux nuits plus tôt. Un flot de sang jaillit de la blessure. Marc crut pousser un cri, mais n'émit aucun son. Comme le reste de son corps, ses cordes vocales étaient paralysées.

Enfin, il sombra dans l'inconscience.

¹. Chef de la SS et de la Gestapo, Heinrich Himmler était considéré comme le personnage le plus puissant de l'entourage d'Adolf Hitler.

CHAPITRE SEPT

Des heures durant, Marc flotta dans un état de semi-conscience.

Étendu sur le quai, il sentit les doigts d'Osterhagen glisser au fond de sa gorge et dégager ses voies aériennes obstruées par sa propre langue. Mais ce fut là le seul souvenir qu'il garda de ces instants dramatiques. Au cours d'un bref moment de lucidité, il constata qu'on l'avait conduit dans une pièce inconnue au sol tapissé de matelas. Tout autour de lui, des malades toussaient et crachaient dans des seaux rouillés.

Un bandage enserrait sa cage thoracique. Réalisant qu'il ne voyait que d'un œil, il porta une main à son visage. Là où il s'attendait à trouver une paupière, il sentit une masse suintante aussi grosse qu'une balle de tennis. Chaque fois qu'il tentait de se redresser, il perdait connaissance, foudroyé par la douleur.

Lors de l'un de ses rares instants de lucidité, une infirmière l'informa que le commandant Vogel lui avait rendu visite. Lorsqu'il ouvrit son œil valide, il crut être monté au paradis. Il se trouvait dans une salle lumineuse, aux murs immaculés. Autour de lui, de jeunes Allemands reposaient sur des lits garnis de draps propres. La femme l'aïda à avaler une assiette de compote puis il se rendormit.

Il crut entendre des gens se disputer à son sujet, tandis qu'il rêvait d'incendies, de noyades, de bombardements et de passages à tabac.

Lorsqu'il reprit connaissance, il découvrit un dortoir bondé, au carrelage jonché de mégots. Autour de lui, des hommes s'exprimaient en russe. Il supplia qu'on change sa paillasse et sa chemise de nuit trempées d'urine.

Un individu prénommé Styopa, ancien soldat de l'armée Rouge, l'aïda à se redresser et à se soulager dans un bassin. Marc, qui ne parlait pas sa langue, crut qu'il s'agissait d'un infirmier jusqu'à ce qu'il le voie s'accroupir sur le matelas voisin et se moucher bruyamment dans un morceau de tissu crasseux.

Styopa disparut avant qu'il n'ait eu le temps de le remercier. Au bout de quelques jours, il put boitiller dans le dortoir. Il était de nouveau capable de mesurer l'écoulement du temps et d'estimer l'heure des repas. L'administration distribuait aux malades et aux blessés des rations alimentaires plus riches que celles dont devaient se contenter les travailleurs forcés. En une semaine, les stigmates de l'agression s'estompèrent et il put

respirer librement.

Il avait été tondu et désinfecté aux premiers jours de son hospitalisation, mais il souffrait d'urticaire, conséquence du contact prolongé entre sa peau et sa propre urine. Seul son œil droit, dont l'aspect n'avait guère évolué, lui causait quelque inquiétude. La blessure déformait son visage, tirait sa bouche dans un sourire oblique.

Tous les matins, une infirmière perçait sa paupière à l'aide d'une aiguille afin d'en extraire le pus, mais cette opération ne faisait qu'atténuer la pression sur la peau tendue à craquer. Constatant que la blessure ne guérissait pas, l'administrateur allemand de l'hôpital décida de procéder à une intervention chirurgicale.

Marc fut transféré au bloc. Il s'imaginait un bâtiment clair et aseptisé, mais on le conduisit dans une pièce mal éclairée située au sous-sol. On le fit asseoir sur une chaise puis on le força à pencher la tête en arrière.

Ce n'est que lorsque deux prisonniers russes entravèrent ses poignets et ses chevilles à l'aide de lanières de cuir qu'il comprit qu'il ne recevrait pas d'anesthésie. Au moment où le scalpel du chirurgien s'enfonça dans sa paupière, il poussa un hurlement à glacer le sang. À son grand étonnement, il ne perdit pas connaissance et retrouva aussitôt l'usage de son œil. L'espace d'un instant, la joie de découvrir qu'il n'avait pas perdu la vue l'emporta sur la douleur.

Le chirurgien vida et nettoya la plaie puis ordonna aux Russes de libérer son patient. On le fit asseoir dans une antique chaise roulante puis on le reconduisit jusqu'à sa couchette. Le médecin polonais écarta l'infirmière et se chargea de confectionner lui-même le pansement.

— Vider une blessure infectée peut favoriser le processus de guérison, expliqua-t-il dans un français académique, mais dans un environnement non stérilisé, les risques de surinfection sont importants. Il faudra garder la plaie sèche jusqu'à ce qu'une croûte se forme. Tu devras t'abstenir d'y toucher, quelles que soient les démangeaisons que tu ressens.



Trois jours plus tard, Marc reçut l'ordre de rassembler ses affaires. On lui remit un pot de lotion antiseptique et quelques mètres de bande Velpeau, puis on lui ordonna de rejoindre une salle d'attente. Cinq heures durant, il attendit le soldat chargé de le reconduire en cellule. Son œil blessé restait douloureux, mais sa vue était parfaite et il ne souffrait plus des autres coups portés par Alain et ses complices.

En feuilletant un journal abandonné sur une chaise, il comprit que plus de trente jours s'étaient écoulés depuis son passage à tabac. Redoutant de regagner l'*Oper*, il se réjouit d'apprendre qu'il serait préalablement conduit à la *Großmarkthalle*.

Marc n'avait pas oublié la politique de germanisation évoquée par Vogel. Surpris que son protecteur ne lui ait rendu qu'une seule visite, il espérait que sa proposition tenait toujours. Quoi qu'il en soit, il comptait bien le persuader qu'il serait criminel de le renvoyer sur le bateau-prison.

N'était-il pas en effet insensé de reconduire un prisonnier à l'endroit même où il avait subi l'agression qui lui avait coûté un mois d'hospitalisation ? Mais après tout, au regard de l'administration nazie, il n'était qu'une fiche classée dans une étagère du commissariat général pour l'emploi de la main-d'œuvre. Ayant vu défiler entre ses mains un nombre considérable de documents portant la mention DÉCÉDÉ, il savait parfaitement à quoi s'en tenir.

Assis à l'arrière de la charrette, Marc se sentait presque euphorique. Respirant à pleins poumons, il contemplait les files d'attente qui s'étiraient devant les magasins d'alimentation. Assis sur le parapet d'un pont, des enfants aux pieds nus surveillaient des lignes jetées dans les eaux du fleuve.

Ce n'est qu'en gravissant les dernières marches de l'escalier menant aux bureaux du commissariat général qu'il remarqua que ses jambes, affaiblies par un mois d'inactivité, le portaient à peine. Lorsque le soldat qui l'accompagnait tourna les talons, il alla à la rencontre d'Ursula.

— Ça te change, les cheveux ras, dit-elle en lui adressant un sourire embarrassé.

Sur ces mots, elle le tira précipitamment vers un renforcement masqué par un portemanteau.

— Cette coupe de cheveux fait fureur à l'hôpital, ironisa-t-il.

Mais Ursula n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Le nouveau commandant n'a pas arrêté de nous questionner à ton sujet.

Marc eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine.

— Le nouveau commandant ? répéta-t-il.

— Le commandant Eifel a pris son poste il y a deux semaines. Tu n'étais pas au courant ?

— Et moi qui me demandais pourquoi Vogel ne venait plus me voir à l'hôpital...

— Il a remué ciel et terre pour te trouver une place dans un hôpital civil.

Marc haussa les sourcils.

— C'est pour ça qu'il a été limogé ?

Ursula secoua la tête.

— Il a adressé un rapport à Berlin pour se plaindre du sort réservé aux travailleurs juifs qualifiés. Dès lors, il n'avait plus que des ennemis parmi les responsables de la Gestapo. Il a été muté en Pologne. Ça a été un déchirement pour lui de quitter Francfort, la ville où il a passé son enfance.

— Hortier, tu es attendu chez le commandant, aboya l'une des sœurs qui supervisait le travail des secrétaires.

D'un geste autoritaire, elle enjoignit Ursula de rejoindre son poste de

travail.

— J'espère que tout ira bien pour toi, chuchota cette dernière avant de s'exécuter.

Marc patienta longuement devant le bureau du commandant. Cela ne laissait rien présager de bon.

Il gardait les yeux rivés sur la porte de verre dépoli. Le nom de Vogel en avait disparu, mais son remplaçant n'y avait pas encore fait figurer le sien. Saisi de stupeur, Marc vit se dessiner la silhouette élancée d'une femme.

— Entrez, Hortier, dit l'apparition.

Eifel était une créature austère, aux yeux félins, qui tirait continuellement sur un porte-cigarette d'ivoire. Elle portait un tailleur civil de couleur sombre assorti d'un brassard à croix gammée. Derrière son bureau, un portrait d'Adolf Hitler avait remplacé celui du maire de Francfort.

— Asseyez-vous, dit-elle dans un français remarquable. Mon prédécesseur m'a dit le plus grand bien de vous. Il m'a même remis une lettre dans laquelle il insiste pour que je vous garde à mon service.

— Je saurai me rendre utile, madame.

Eifel inspira une bouffée de tabac puis haussa un sourcil.

— Répondez-moi franchement : *Herr* Vogel avait-il raison de vous accorder sa confiance ?

Marc eut toutes les peines du monde à dissimuler son inconfort.

— Que voulez-vous dire ?

— Conformément au règlement, tous les bureaux du commissariat général pour l'emploi de la main-d'œuvre adressent une copie de leurs avis de transfert à Berlin. Ainsi, tous les mouvements de prisonniers sont enregistrés. C'est un système bien huilé, je vous l'assure. Mais peu après ma prise de fonction, j'ai reçu l'ordre d'enquêter sur une anomalie concernant trois prisonniers qui se sont volatilisés entre Francfort et Cologne.

Marc se contenta d'avaler sa salive. Eifel sourit.

— Je n'ai pu obtenir aucune information au sujet de ces détenus, car leurs fiches ont disparu de nos archives. Un service auquel, soit dit en passant, vous aviez libre accès. Cependant, l'officier de la police des transports prétend que l'ordre de transfert lui a été transmis de façon inhabituelle, et Osterhagen affirme que vous deviez accompagner ces trois prisonniers. Il semblerait que vous ayez été retenu au poste de contrôle, mais vos camarades nous ont bel et bien filé entre les pattes.

Marc tenta vainement d'élaborer une explication crédible, mais c'était peine perdue. Eifel avait mené une enquête approfondie. Il redoutait d'être soumis à la torture et contraint de révéler la nouvelle identité de ses complices.

— Ma famille me manque, gémit-il, espérant susciter la pitié de son interlocutrice. Je voulais juste rentrer chez moi.

Eifel haussa les épaules.

— Je suis sûr que ces messieurs de la Gestapo se montreraient sensibles

à ces arguments. Heureusement pour vous, je n'ai nulle envie de les voir fourrer leur nez dans mes affaires. L'incident est clos. Vous serez prochainement assigné à de nouvelles fonctions et je m'assurerai que vous n'aurez plus accès au fichier des prisonniers.

Marc lâcha un discret soupir de soulagement.

— Merci madame, dit-il. Et quel travail devrai-je accomplir ?

— L'un des officiers de l'*Oper* ne parle pas très bien le français. Il aurait grand besoin d'un interprète pour l'épauler.

Marc sentit son sang se glacer.

— De qui parlez-vous, madame ?

Alors, il entendit le commandant Eifel prononcer le mot qu'il redoutait d'entendre.

— De *Herr* Fischer, monsieur Hortier. Il vous attend dans son bureau. Il tient absolument à s'entretenir avec vous avant votre prise de fonction.

CHAPITRE HUIT

D'une prodigieuse claque dans le dos, Fischer envoya Marc valser contre la chaise placée devant la porte posée sur tréteaux qui faisait office de bureau.

— Assieds-toi ! aboya-t-il.

En ancien docker rompu aux conditions de vie les plus rigoureuses, il avait établi ses quartiers dans un minuscule cabanon. Un hamac se balançait entre deux murs de planches. Des bouteilles vides étaient entassées dans un angle. Les lieux empestaient le chien mouillé.

Fischer brancha la fiche d'une résistance conçue pour faire bouillir de l'eau dans une prise électrique. Marc remarqua une photographie punaisée sur l'une des parois : il reconnut son tourmenteur, plus jeune et plus athlétique, posant torse nu, les muscles recouverts de tatouages, devant les cordes d'un ring de catch.

— Ma mère disait que j'avais un grain parce que je m'occupais des chats du quartier. Je leur lançais des couteaux, et quand j'arrivais à les attraper, je les vidais comme des poissons.

Fischer ouvrit le robinet d'une conduite de plomb qui traversait le toit du cabanon et fit couler de l'eau dans une casserole.

Tandis que l'Allemand ricanait comme un demeuré, Marc était incapable de prononcer un mot. Il se sentait mal à l'aise, non seulement parce que le commandant Eiffel l'avait livré à un fou dangereux, mais aussi parce que son costume, bouilli par les blanchisseuses de l'hôpital lors d'une opération de désinfection, avait rétréci de trois tailles.

— Après la Grande Guerre, vous m'avez gardé prisonnier pendant deux ans, vous autres, les Français. Ah, la façon dont j'ai été traité...

Fischer ouvrit une boîte de tomates pelées, bascula la tête en arrière et en engloutit le contenu.

— Vogel a envoyé ton petit copain en camp disciplinaire... Alain, c'était son nom, si je me souviens bien.

Il tendit la conserve à sa victime.

— Tu en veux ?

Au moment où Marc, affamé, tenta de s'en emparer, Fischer la plaça hors de portée. Il avala une tomate, la mâcha longuement, puis cracha une

purée écarlate au visage de son souffre-douleur.

— J'avoue que je suis plutôt du genre rancunier, gloussa-t-il. Alain est parti, c'est vrai, mais ses copains sont toujours ici. Je te collerai dans leur dortoir si tu essayes de me jouer des tours. Compris ?

— Oui monsieur, répondit Marc en s'essuyant le visage d'un revers de manche.

— Je suis chargé de faire tourner l'*Oper*, ainsi que trois autres prisons flottantes. Ces taules grouillent de fouteurs de merde. De combinards. De cachottiers qui planquent du fric dans leur matelas. Ton boulot, ce sera de les identifier puis de me tenir informé de leurs agissements.

Marc resta bouche bée.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ? s'étonna Fischer. Il me semblait pourtant que tu avais du mal à fermer ta grande gueule, vu que tu m'as dénoncé à Vogel. À cause de toi, on a salement dégusté, mes gars et moi.

— Mais les mouchards finissent toujours par se faire trancher la gorge...

— Eh bien tu tâcheras d'assurer tes arrières. Mais je te conseille de faire ce que je te demande, parce que si tu ne me sers à rien...

Fischer fit courir un doigt sur sa gorge puis, tout sourire, ouvrit une seconde boîte de conserve. Cette fois, il invita Marc à se servir.

Ce dernier attrapa deux tomates avec tant d'empressement qu'il tacha ses manchettes. Fischer saisit son bras et lui tordit les doigts en arrière.

— Tu feras ce que j'ordonnerai, gronda-t-il.

Marc se tordit de douleur puis glissa de sa chaise. À l'instant où il heurta le plancher, un petit pot de verre s'échappa de sa poche. D'un geste vif, Fischer s'en empara.

— Du yogourt ! s'exclama-t-il. Je n'en ai pas mangé depuis le début de la guerre. Tu l'as volé à l'hôpital ?

Il ôta le couvercle, y plongea deux doigts et les lécha avec gourmandise. Aussitôt, sa langue s'embrasa.

— Bon Dieu ! rugit-il en frappant du poing sur le bureau de fortune.

Il se saisit de la boîte de conserve et en avala tout le jus de tomate afin de se rincer la bouche.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?

En d'autres circonstances, Marc aurait ri à gorge déployée. Redoutant la réaction de Fischer, il se contenta d'une explication factuelle.

— C'est la pommade désinfectante que je dois appliquer sur ma paupière, répondit-il tandis que son interlocuteur se frottait la langue avec un mouchoir d'une saleté repoussante.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Tu te crois très malin, n'est-ce pas ?

Estimant qu'il ne s'agissait pas réellement d'une question, mais plutôt d'une figure de rhétorique, Marc resta silencieux.

— Je vais envoyer un de mes gars te trouver une couchette sur l'*Adler*, maugréa Fischer. Retrouve-moi ici demain matin, à huit heures. Et il vaudrait

mieux que tu aies des informations croustillantes à me communiquer.



Disposant de trois ponts au-dessus de la coque et de trois niveaux inférieurs, l'*Adler* était la plus importante prison flottante des docks de Francfort. Contrairement à l'*Oper*, qui restait prisonnier d'un épais lit de vase, il était retenu par des amarres et flottait sur les eaux du Main.

Étendu dans les profondeurs du bateau, sur la deuxième couchette d'une rangée qui en comptait cinq, Marc luttait contre la nausée provoquée par le roulis. En l'absence de tout système de ventilation, la puanteur émanant des toilettes et la fumée de cigarette rendaient l'air irrespirable. Il avait l'impression de respirer de la soupe.

Marc ne cessait de ruminer des idées noires. Il mesurait l'ampleur de sa déchéance. Un mois plus tôt, il jouissait de la protection d'un officier allemand et bénéficiait d'un régime de faveur. Désormais, il était le jouet d'un garde à la personnalité instable. Il avait perdu ses amis et ruiné son projet d'évasion. Jamais il ne s'était senti aussi seul et aussi loin de chez lui.

La population de l'*Adler*, composée de Néerlandais, de Polonais et de Slaves, était plus âgée que celle de l'*Oper*. Aucun des cinquante compagnons de dortoir de Marc ne parlait un traître mot de français.

Le repas, un liquide clair où surnageaient des morceaux de pain noir, fut servi dans une énorme gamelle de fer-blanc, puis chacun se battit pour remplir son écuelle. Marc, qui n'avait reçu ni quart ni couverts, dut affronter la bousculade pour s'emparer d'un croûton imbibé de soupe tiède.

La perspective de passer la nuit dans un dortoir peuplé d'adultes lui causait une vive inquiétude. À son grand étonnement, on le laissa tranquille, sans doute parce que ayant quitté l'hôpital sans aucun objet de valeur, il ne valait même pas la peine d'être détroussé. En outre, les prisonniers, assommés par une harassante journée de travail, grimpèrent sur leur couchette sitôt leur maigre dîner achevé et s'y endormirent sans même prendre le temps de se dévêtir.

Ils n'étaient plus que des morts-vivants exploités sans vergogne, tout juste assez nourris pour ne pas mourir de faim. Leur existence sans joie n'était pas plus enviable que celle des animaux d'élevage dont Marc s'était occupé, avant la guerre, lorsqu'il travaillait à la ferme.

Harcelé par ces sombres considérations, dégoulinant de sueur et dévoré vivant par les puces, il demeura longtemps éveillé. Une conclusion ne tarda pas à s'imposer dans son esprit : cette vie de misère était plus terrible encore que tous les châtimements dont le menaçait Fischer.

Si, en apparence, toute tentative d'évasion semblait promise à l'échec, une question ne cessait de le tourmenter : que ferait le capitaine Henderson dans une telle situation ? Comment se tirerait-il de ce guêpier ?



À quatre heures trente du matin, les gardes décidèrent de procéder à un comptage. Les cinq cent cinquante prisonniers de l'*Adler* s'éveillèrent au son de cloches montées sur manche puis reçurent l'ordre de s'aligner sur le quai.

Quarante minutes durant, ils annoncèrent leur matricule à tour de rôle. L'opération achevée, ils demeurèrent au garde-à-vous tandis qu'un détachement fouillait les sept niveaux de l'*Adler* à la recherche de produits de contrebande. En vérité, c'était un prétexte pour retourner les couchettes et faire main basse sur tous les objets de valeur.

Les gardes chargés de la surveillance des prisonniers étaient particulièrement retors. Contrairement à leurs confrères de l'*Oper*, ils se comportaient de manière brutale même lorsque Fischer, leur chef, ne surveillait pas leur travail. Tous les détenus qui ne gardaient pas la pose, se grattaient, s'étiraient ou se penchaient en avant recevaient au mieux des gifles, au pire des coups de crosse.

Deux heures et demie s'écoulèrent avant qu'ils ne soient autorisés à rejoindre leur poste de travail l'estomac vide. Marc, qui n'avait pas reçu d'affectation, subit les foudres d'un garde.

— Qu'est-ce que tu attends pour rejoindre ton équipe de travail, traîne-savate ? hurla ce dernier.

— On ne m'a pas encore donné d'instructions. J'ai rendez-vous avec *Herr* Fischer à huit heures.

— Tu mens ! Fischer n'est pas de service, aujourd'hui. Ton matricule ?

L'homme le saisit par le col et le traîna sans ménagement jusqu'à la guérite où était conservé le registre des prisonniers. Pendant de longues minutes, il essuya coups et insultes, jusqu'à ce que le soldat en faction mette enfin la main sur un document le concernant.

— Tu fais partie de l'équipe soixante-deux, annonça ce dernier.

Le garde qui avait malmené Marc partit d'un rire grinçant.

— On dirait que Fischer a une dent contre toi ! dit-il. Oh mais j'y pense, ce serait dommage d'abîmer tes jolies chaussures.

Avant d'avoir pu comprendre ce que son tourmenteur avait en tête, Marc reçut une claque magistrale à la tempe.

— Tu es sourd ? gronda l'Allemand. Donne-moi tes chaussures, en vitesse ! Ah, il n'y a pas plus bête qu'un Français... Allez, cours rejoindre tes collègues.

Après s'être exécuté, Marc, en chaussettes, se dirigea vers un groupe d'une dizaine de prisonniers à l'aspect misérable qui patientaient sous une grue de déchargement. Leurs vêtements n'étaient pas plus sales que ceux des autres détenus, mais ils exhalaient une odeur pestilentielle à plusieurs mètres à la ronde. Nombre d'entre eux souffraient d'affreuses maladies de peau. Leur cuir chevelu était partiellement visible, comme si on leur avait arraché de

pleines touffes de cheveux.

Lorsqu'ils virent Marc approcher, ces malheureux secouèrent la tête avec consternation. C'étaient pour la plupart des Polonais, dont l'un parlait correctement le français.

— Léonard, dit un homme aux cheveux roux en guise de présentation. Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, répondit Marc, prenant soin de respecter la date de naissance figurant dans les archives du commissariat général pour l'emploi.

Léonard traduisit cette réponse en polonais, provoquant un concert de protestations.

— Je suis plus costaud que je n'en ai l'air, plaida Marc.

— Ce n'est pas ça..., expliqua Léonard. Nous sommes désolés que tu sois aussi jeune, mon garçon, car on ne fait pas de vieux os, là où ils nous forcent à travailler.

CHAPITRE NEUF

L'effort de guerre décrété par les autorités allemandes poussait l'industrie de Francfort à ses limites. Les usines tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De nouvelles installations sortaient de terre comme des champignons, et des camps étaient bâtis à la hâte pour accueillir d'autres contingents de travailleurs forcés. Ces efforts engendraient de fréquentes coupures d'eau potable. En outre, les égouts étaient au bord de l'engorgement.

Les membres de l'équipe soixante-deux ne bénéficiaient d'aucune mansuétude. Ils n'étaient pas autorisés à se déplacer librement vêtus de la veste marquée des deux lettres rouges. Escortés par un détachement d'hommes armés, ils parcoururent les trois kilomètres qui séparaient les docks du dépôt de la compagnie des eaux de Francfort.

Marc, Léonard et deux autres détenus reçurent une liste de tâches à accomplir puis grimpèrent à bord d'une charrette en compagnie d'un contremaître équipé d'un pistolet automatique. À l'arrière de l'attelage, ils découvrirent des pelles, des râpeaux, des tuyaux flexibles et des bidons de produits chimiques.

Conduits aux abords d'un camp réservé aux femmes, ils reçurent l'ordre de curer une conduite d'évacuation à ciel ouvert. Marc dut retrousser ses bas de pantalon puis patauger dans le fossé putride et infesté de rats pour dégager un amas constitué des morceaux de cartons et de chiffons que les prisonnières avaient, des mois durant, utilisés en guise de papier toilette.

Leur besogne achevée, on leur confia des tâches comparables dans divers faubourgs de Francfort. Marc, qui travaillait désormais pieds nus, savait qu'il courait le risque de contracter une grave maladie dans cet environnement extrêmement malsain.

À leur retour au dépôt de la compagnie des eaux, ils reçurent l'autorisation de se doucher à l'aide d'un jet d'eau, mais rien ne pouvait dissiper la puanteur incrustée dans leur peau et leurs vêtements.

Au matin de son deuxième jour d'incarcération à bord de l'*Adler*, le contremaître remit à Marc une paire de bottes en caoutchouc. Hélas ! en début d'après-midi, il fut pris de fièvre et de crampes d'estomac.

Léonard lui expliqua que tous les membres de l'équipe avaient été victimes de tels maux. À l'en croire, les premières semaines étaient les plus

difficiles. Passé ce cap, le système immunitaire s'adaptait aux bactéries. Seules les interventions en milieu industriel, au contact des produits chimiques, constituaient un risque à long terme.

— Je suis en train de perdre mes ongles, expliqua Léonard en exhibant l'extrémité jaunie de ses doigts. Les plus anciens d'entre nous ont des problèmes respiratoires. J'ai de la chance d'avoir survécu aussi longtemps.

Cette nuit-là, Marc, atteint de diarrhées, effectua d'innombrables allers-retours entre son lit et le seau d'aisances mis à la disposition des occupants de son dortoir. À l'aube, les jambes flageolantes, il éprouva les pires difficultés à descendre de sa couchette. Repoussés par son odeur, ses codétenus ne levèrent pas le petit doigt pour lui venir en aide.

— Toi, tu retournes au dortoir ! aboya un garde lorsqu'il le vit tituber sur le quai.

Marc était désespéré. Chaque fois qu'il croyait avoir touché le fond, il lui semblait qu'une nouvelle épreuve se dressait devant lui. Son esprit fiévreux revenait sans cesse à des projets d'évasion d'autant plus vains qu'il parvenait à peine à se mouvoir. À l'heure du dîner, il ne put s'alimenter que grâce à un codétenu qui, l'ayant pris en pitié, lui procura de l'eau et un quignon de pain.

Le lendemain, lorsqu'il se présenta sur le quai, un garde lui ordonna de rejoindre son équipe.

Il eut toutes les peines du monde à venir à bout des trois kilomètres de marche. Le contremaître l'autorisa à demeurer au dépôt de la compagnie des eaux, où il se contenta de nettoyer le matériel et de donner un coup de balai dans la cour.



Cette nuit-là, Marc s'éveilla en sursaut, en proie à une terreur irraisonnée, puis il sentit une main serrée sur sa gorge.

— Comment va, mon garçon ? chuchota Fischer avant de le tirer brutalement de sa couchette. Il n'y a rien de plus ennuyeux que les rondes de nuit, tu sais. J'ai besoin de me divertir.

Tenant Marc par le cou, il le traîna jusqu'au quai puis le conduisit vers une baraque dressée à quelques mètres du portail grillagé.

Le poste de garde était semblable à celui de l'*Oper*. Assis à une table, un soldat rondouillard, les yeux dans le vague, tirait sur un cigarillo.

— Va patrouiller, toi, lança Fischer. Je dois m'entretenir avec ce garçon en privé.

— Mais je viens de terminer ma ronde, protesta le garde.

Soudain, ses narines se dilatèrent puis, épouvanté par la puanteur qu'exhalaient les vêtements de Marc, il quitta le bâtiment sans demander son reste.

Fischer claqua la porte d'un coup de pied puis plaqua sa victime contre le mur de planches.

— Alors, as-tu récolté des informations intéressantes ?

— C'est difficile, bredouilla Marc en tentant vainement de dissimuler la terreur que lui inspirait son interlocuteur. Les détenus ne parlent pas français. Je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent.

— Des excuses, toujours des excuses ! gronda Fischer.

Alors, il fit deux pas en arrière et éclata de rire.

— Bon sang, qu'est-ce que tu pues ! s'exclama-t-il. À ce propos, tu ne m'as même pas remercié de t'avoir assigné à l'équipe soixante-deux.

Marc le fusilla du regard. Fischer lâcha un gloussement joyeux et frappa ses poings l'un contre l'autre.

— Je vais effacer cet air sévère de ta sale petite gueule, grogna-t-il avant de tenter de lui porter un coup de poing.

Marc esquiva l'attaque. Furieux, son adversaire lâcha une volée de coups qui laissèrent son souffre-douleur plié en deux, le souffle coupé et le visage baigné de larmes.

— Écoutez-la pleurnicher, cette misérable balance, rugit Fischer. Tu sais quoi, le mouchard ? Tu vas te mettre à quatre pattes et nettoyer mes godasses avec ta langue.

Marc baissa les yeux et considéra les bottes incrustées de boue de son tourmenteur.

— Magne-toi, ordonna ce dernier. On ne va pas y passer la nuit.

Brisé par la douleur, Marc pensa à Henderson et se sentit submergé par un sentiment de honte. Depuis qu'il avait été transféré sur l'*Adler*, pas une fois il n'avait mis à profit l'entraînement que son supérieur lui avait prodigué. Faible et malade, il vivait au jour le jour, comme un animal, sans former le moindre projet. C'en était trop. Quoi qu'il en coûte, il était déterminé à ne pas obéir à l'ordre qui venait de lui être intimé.

— Non, dit-il en secouant lentement la tête.

Fischer plaça une main en entonnoir contre son oreille.

— Pardon ? J'ai dû mal entendre.

— Vous êtes sourd ? Lavez-les vous-même, vos foutues bottes.

Marc reçut un crochet si puissant qu'il crut que ses entrailles allaient exploser. Fischer balaya ses jambes, le précipitant face la première sur le parquet. À cet instant, un garde poussa la porte de la baraque.

— Eh, Osterhagen ! Tu te souviens du caniche de Vogel ? Celui qui m'a dénoncé ?

— Comment a-t-il atterri ici ? s'étonna le garde, frappé par la puanteur qui régnait dans la pièce.

— Décision du commandant Eifel, ricana Fischer. Je l'ai assigné à l'équipe soixante-deux. Soixante heures par semaine à patauger dans les égouts, voilà ce que récoltent ceux qui me cherchent des noises.

Osterhagen avait toujours traité Marc convenablement. Au grand

déplaisir de son supérieur, il semblait réprover la scène qui se déroulait devant ses yeux.

— Qu'est-ce que tu fous là ? gronda Fischer. Tu ne devrais pas être sur l'*Oper* ?

— Je suis venu vous demander une permission exceptionnelle, chef. Je dois assister au mariage de mon cousin.

— Tu as déjà posé tous tes jours de repos ?

— Oui chef, répondit Osterhagen en sortant de la poche de son manteau une grande bouteille de cognac. Tenez, elle vient de la cave de mon père. Comme je sais que vous aimez les bonnes choses, je me ferai un plaisir de vous en faire porter quelques-unes par notre majordome, avec les compliments de ma famille.

— Voyons voir..., ronronna Fischer.

Il inspecta l'étiquette de la bouteille d'un œil gourmand, adressa un sourire à son subordonné puis se tourna vers le tableau de service poussiéreux suspendu au fond de la baraque.

Cognac. Cave. Majordome. Marc comprenait désormais pourquoi Osterhagen ne se battait pas sur le front de l'Est aux côtés des Allemands de son âge. Soudain, il prit conscience que les deux hommes lui tournaient le dos. C'était une opportunité inespérée, mais que pouvait-il entreprendre, dans son état ?

— Si je réduis les effectifs de la ronde de nuit, je peux envoyer un homme pour te remplacer sur l'*Oper*, annonça Fischer.

Marc chercha vainement du regard un objet qui pourrait faire office d'arme. Un clou, une bouteille, une planche, tout pourrait convenir. Hélas ! à sa portée, il ne vit qu'un amas de vestes siglées, à l'entrée de la baraque, ces vêtements réservés aux détenus autorisés à se rendre librement sur leur lieu de travail. Une idée lui traversa l'esprit. Il faisait nuit, et le portail principal ne se trouvait qu'à quelques mètres du poste de garde. Il le trouverait probablement fermé. Sans doute une sentinelle surveillait-elle les lieux. Il ne disposait ni d'argent ni de papiers d'identité. Mais même si Fischer ne le battait pas à mort avant l'aube, il finirait par succomber aux bactéries mortelles et aux émanations chimiques auxquelles étaient quotidiennement exposés les membres de l'équipe soixante-deux. Il n'était plus qu'un mort en sursis. Il n'avait strictement plus rien à perdre.

— Eh bien, voilà, comme ça tout le monde est content, gloussa Fischer en adressant une claque dans le dos d'Osterhagen. Sauf Sivertsen, bien sûr, qui sera de service de nuit pendant un mois et demi. Que dirais-tu de trinquer avec moi pour fêter ça ?

En se redressant, Marc ressentit une douleur foudroyante à l'abdomen. Tandis qu'il se traînait péniblement vers la porte que, par chance, Osterhagen avait laissée ouverte, l'un de ses genoux fléchit dangereusement. Il enfila une veste, puis reprit sa progression hors du poste de garde tandis qu'Osterhagen et Fischer trinquaient à leur bonne fortune.

— À la tienne ! lança ce dernier.

— Santé, répondit le soldat.

C'est alors que Fischer aperçut le reflet de Marc dans son verre.

— Pas un geste ! hurla-t-il, faisant sursauter son subordonné.

Sourd à cette injonction, Marc boita hors de la baraque. Il aperçut le garde au cigare qui bayait aux corneilles, assis sur une caisse, au bord du fleuve, à une vingtaine de mètres de sa position. Il poussa le portail et constata qu'il était solidement cadénassé. Le grillage n'était pas bien haut, mais couronné de fil de fer barbelé.

Matraque en main, Osterhagen fut le premier à jaillir du poste de garde. Marc envisagea de courir vers le quai où les prisonniers devaient demeurer immobiles lors des interminables séances de comptage, mais les lieux étaient entièrement clôturés.

Il n'avait d'autre choix que de remonter à bord de l'*Adler*, sans savoir au juste où il trouverait refuge.

Le garde assis sur la caisse se dressa d'un bond. Il aurait aisément pu intercepter Marc au pied de la passerelle, mais un coup de feu claqua, le figeant sur place.

Planté devant la porte de la baraque, Fischer braquait un pistolet automatique au canon fumant.

Marc s'engagea sur la passerelle, convaincu d'être abattu dans le dos, mais Fischer était piètre tireur. Des balles criblèrent la rambarde ou rebondirent sur la coque de l'*Adler*, à plusieurs mètres de leur cible.

— Il aurait mieux valu que tu te prennes un pruneau ! hurla-t-il. Quand je t'attraperai, je te briserai les os un à un !

Parvenu en haut de la passerelle, Marc se retrouva face à une double porte. Sur sa gauche, une coursive extérieure filait vers la proue du bateau. Il s'accroupit à l'instant précis où un autre garde, alerté par les détonations, déboula sur le pont.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

Marc s'empara d'une lourde bouée de sauvetage suspendue au bastingage puis, rassemblant toute son énergie, frappa le nouveau venu en plein visage. Tandis que la sentinelle s'effondrait, le nez en sang, Fischer remonta la passerelle, pistolet brandi.

Marc se précipita sur sa victime afin de s'emparer de son arme de service, mais un objet dépassant de sa veste ouverte attira son attention : la poignée d'une dague de cérémonie ornée d'une croix gammée.

— Les mains en l'air ! cria Fischer qui, parvenu en haut de la passerelle, se trouvait à moins de trois mètres.

Marc était résolu à périr plutôt que de se rendre. D'un seul mouvement, il saisit l'arme blanche du garde et la projeta en direction de son ennemi. Il était expert au lancer de couteau, mais il n'avait pas eu la possibilité d'estimer le poids de l'arme et de localiser son centre de gravité. Aussi, c'est presque par miracle que la lame se planta dans la poitrine de Fischer.

Ce dernier enfonça la détente par réflexe puis tituba vers la poupe. Marc ressentit un léger choc. Croyant avoir été touché, il baissa les yeux et découvrit un trou circulaire dans la cuisse du garde inanimé.

Tandis qu'une mare de sang s'étendait sur le pont, il saisit le fusil du malheureux.

Fischer, étendu sur le dos, le menton dégoulinant d'écume écarlate, essayait vainement de retirer la dague fichée dans son torse.

À la lumière qui s'échappait de la porte du poste de garde, Marc vit Osterhagen courir vers le téléphone placé près de l'entrée principale. Il épaula le fusil et fit feu à deux reprises. La première balle ricocha sur le quai. La seconde atteignit sa cible, à la base de l'épine dorsale.

Marc arracha le pistolet des mains de Fischer. Il estimait que le chargeur ne contenait plus qu'une ou deux cartouches. Il descendit la passerelle jambes fléchies, pas à pas, avec la plus extrême prudence. Fischer avait affirmé que l'équipe de nuit comptait six membres, et le garde au cigarillo devait encore se trouver dans les parages.

Il le trouva agenouillé au bord du quai, les mains levées en signe de reddition. Il semblait parfaitement inoffensif, mais Marc n'avait pas le temps de le désarmer ou de le ligoter.

Que ferait Charles Henderson en de telles circonstances ?

— Par pitié..., gémit l'Allemand.

Marc pointa le pistolet dans sa direction et enfonça la détente. L'homme se raidit, trébucha en arrière, heurta la coque de l'*Adler* puis bascula dans les eaux du port. Marc s'assura qu'aucun garde ne se trouvait dans son champ de vision, passa la bandoulière du fusil à son épaule puis boita vers le portail.

Inconscient, Osterhagen gisait face contre terre, un orifice sanglant à l'arrière de la veste. Assailli par un terrible sentiment de culpabilité, Marc s'accroupit pour s'emparer du trousseau de clés suspendu à sa ceinture.

À cet instant, une petite voix métallique, à peine audible, résonna dans le combiné qui se balançait au bout du câble téléphonique.

— Qu'est-ce que c'était ? Des coups de feu ? Répondez ! Bon sang, nous envoyons une équipe en renfort.

Marc envisagea de répondre, de rassurer l'homme qui se trouvait à l'autre bout du fil, mais s'il parlait correctement allemand, il était incapable de masquer son accent français et le timbre juvénile de sa voix.

Il tenta de déverrouiller le portail à cinq reprises avant de réaliser qu'Osterhagen, qui travaillait sur l'*Oper*, n'avait aucune raison d'en posséder les clés.

En se tournant vers le poste de garde, il aperçut quelques prisonniers qui, alertés par les détonations, s'étaient regroupés sur le pont pour tâcher de comprendre de quoi il retournait.

Marc trouva la clé suspendue à un crochet, près du tableau de service. Lorsqu'il rejoignit le portail, il constata que plusieurs détenus s'étaient aventurés sur le quai.

S'ils semblaient se réjouir de la mort de Fischer, ils n'étaient manifestement pas prêts à tenter l'évasion. Ces hommes-là étaient épuisés, vaincus, privés de volonté. Ils étaient ce que Marc redoutait de devenir. Réalisant que les Allemands ne tarderaient pas à reprendre le contrôle des lieux, ils tournèrent les talons et regagnèrent silencieusement leur dortoir.

Lorsqu'il eut déverrouillé le portail, Marc remarqua une bicyclette grise posée contre la clôture. C'était un vélo de course hors de prix que seul un jeune homme fortuné comme Osterhagen avait pu s'offrir. Fusil à l'épaule et pistolet glissé dans la ceinture, il l'enfourcha et donna quelques coups de pédale.

Seul l'afflux d'adrénaline provoqué par la peur lui avait permis de mettre ses adversaires hors de combat. De nouveau, alors que tout danger semblait provisoirement écarté, il se sentait brisé, rompu par les coups portés par Fischer, vidé de toute énergie.

CHAPITRE DIX

Impatient de s'écarter du lieu de son évasion, Marc longea le fleuve en direction de la *Großmarkthalle*, se contentant de filer droit devant lui, sans but précis.

Il se sentait dépassé par l'ampleur de l'acte qu'il venait de commettre. Sa situation était cauchemardesque : il se trouvait en territoire allemand, sans argent, ni laissez-passer, ni carte pour s'orienter. S'il était arrêté, il serait inmanquablement torturé puis exécuté devant une foule de prisonniers, à titre d'exemple.

En l'absence de montre, il supposait qu'il devait être trois heures du matin. En raison des dispositions adoptées par crainte des bombardements alliés, la ville était plongée dans l'obscurité, mais Marc s'attendait à chaque instant à être confronté à un barrage de police ou à un détachement des Jeunesses hitlériennes.

De nombreux prisonniers travaillaient la nuit. Il estimait que son blouson siglé lui permettrait de duper une patrouille peu zélée, mais aucun détenu ne se déplaçait à bicyclette. De plus, le vélo qu'il avait déniché, bien trop luxueux, attirerait inévitablement les soupçons.

Lorsqu'il eut parcouru près de deux kilomètres, il s'immobilisa puis, à regret, le jeta dans le fleuve. Il se débarrassa également de l'encombrant fusil mais conserva le pistolet de Fischer.

Et maintenant ?

Selon lui, il ne disposait plus que de dix à vingt minutes avant que l'alerte générale ne soit donnée, mais Fischer et le garde au cigarillo étaient morts, et Osterhagen ne serait pas de sitôt en état de témoigner. Les Allemands lanceraient des recherches, mais ignoreraient pendant quelques heures l'identité du responsable du massacre.

Marc savait qu'il n'aurait pas de seconde chance. La gare se trouvait à quinze minutes de marche, mais à cette heure, il était exclu de s'embarquer à bord d'un train de voyageurs. En outre, il serait inévitablement confronté aux forces de l'ordre chargées de surveiller les grandes gares du pays.

S'il avait été capable de courir, il aurait pu, au prix d'un ultime effort, trouver refuge dans la campagne environnante. Mais compte tenu de l'état dans lequel il se trouvait, il ne pouvait espérer fuir la ville qu'en embarquant

clandestinement à bord d'un camion ou d'un train.

Il n'était plus qu'à trois cents mètres de la *Großmarkthalle* et de la gare de marchandises attenante. Considérant que seuls une dizaine de trains quittaient quotidiennement le dépôt, Marc n'avait aucune assurance de pouvoir se glisser dans un wagon avant que tous les soldats de la région ne se lancent à ses trousses.

Mieux valait choisir un camion ou une charrette. Les usines des environs fonctionnant nuit et jour, la *Großmarkthalle* demeurait ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre afin de réceptionner leur production. Marc ne s'y était jamais rendu après vingt-deux heures, mais il savait qu'une équipe composée de prisonniers prenait son service en fin d'après-midi pour ne le quitter qu'au lever du soleil.

Il envisagea de passer par l'arrière de la *Großmarkthalle* et de progresser jusqu'au dépôt en suivant les rails, puis il réalisa qu'il avait emprunté la porte principale sans jamais être importuné par le garde en faction. Tout bien pesé, une approche furtive était sans doute le meilleur moyen d'attirer les soupçons.

Souffrant des coups que lui avait portés Fischer, Marc prit une profonde inspiration, se redressa puis, s'efforçant de boiter un peu moins bas, se dirigea vers l'entrée de la *Großmarkthalle*.

— Eh, ça faisait un moment qu'on ne s'était pas vus, lança la sentinelle.

Marc aurait préféré passer inaperçu, mais il put gravir sans encombre huit marches de béton puis s'engager dans le couloir menant au gigantesque entrepôt.

Par mesure d'économie, l'éclairage était réduit au strict minimum. Tombant de la voûte, de fines colonnes de lumière illuminaient un océan de palettes, de bidons et de caisses.

— Depuis quand ne t'es-tu pas lavé ? grogna un travailleur français en enfouissant son visage dans le pli de son coude.

Les deux hommes qui l'accompagnaient se pincèrent ostensiblement le nez. Marc n'était plus sensible à sa propre puanteur. La réaction des prisonniers lui rappelait douloureusement sa condition de paria.

Il fila entre deux murs de marchandises d'une démarche aussi assurée que possible. À l'évidence, les détenus chargés du service de nuit à la *Großmarkthalle* bénéficiaient d'un régime de faveur. Si dix hommes faisaient rouler d'énormes bobines de câble en laiton en direction de la zone de fret, une vingtaine de manœuvres se tournaient les pouces en les regardant faire.

Marc jeta un coup d'œil en direction des rails, à l'extrémité opposée de la *Großmarkthalle* et constata qu'aucun convoi ne se trouvait à quai. Pour comble de malchance, un seul des rideaux de fer permettant le chargement des véhicules routier était levé, une disposition qui réduisait à néant sa nouvelle stratégie d'évasion.

Jusqu'alors, nul n'avait fait attention à lui, mais quelqu'un finirait tôt ou tard par lui demander les raisons de sa présence en ces lieux. Il se dirigea d'un pas décidé vers le bâtiment qui abritait les divers services administratifs,

comme s'il était chargé d'une importante mission. Soudain, un fracas métallique parvint à ses oreilles.

Il se mit à couvert derrière la caisse la plus proche et vit une dizaine de soldats de la SS jaillir du bureau de la Gestapo situé au quatrième étage, puis dévaler l'escalier quatre à quatre. Ils produisaient un tel vacarme que leurs paroles étaient à peine intelligibles, mais Marc reconnut les mots « garde » et « périmètre ». Il en déduisit que l'alerte avait été donnée et qu'ils avaient reçu l'ordre de capturer le criminel responsable de la tuerie de l'*Adler*.

Il était désormais exclu de s'aventurer dans les rues du centre-ville. Marc connaissait les méthodes des autorités allemandes : les passants surpris à déambuler au beau milieu de la nuit seraient raflés sans distinction puis soumis à un interrogatoire musclé.

Aussi décida-t-il de dénicher une cachette. Il envisagea de trouver refuge sous une pile de sacs ou dans l'espace étroit séparant deux caisses, puis il estima qu'il s'agissait là d'une solution à court terme et que son odeur ne tarderait pas à le trahir.

Alors, il pensa aux bureaux du commissariat général situés aux cinquième et sixième étages. Il ignorait si c'était la meilleure ou la pire des idées, mais ses reins le faisaient atrocement souffrir, ses genoux supportaient à peine son poids et il n'avait guère d'autre solution.

Il compta trente secondes puis, après avoir jeté un coup d'œil à l'extérieur pour s'assurer que le détachement de soldats avait quitté les lieux, contourna discrètement l'enclos des déportés désormais déserts, puis s'engagea dans l'escalier. À mi-chemin de son objectif, trois SS armés de pistolets-mitrailleurs dévalèrent les marches à leur tour.

— Vous vous rendez compte ? dit l'un d'eux. Le petit-fils du baron von Osterhagen, qui possède la moitié de Francfort ! Des têtes vont tomber, vous pouvez me croire.

— Je ne vais certainement pas pleurer sur le sort de ce planqué, répliqua l'un de ses compagnons.

— Pense ce que tu veux, mais si j'étais toi, je ne le crierais pas sur les toits. Mieux vaut ne pas se dresser contre le baron, dans cette ville.

S'efforçant de dissimuler son trouble, Marc s'immobilisa sur le palier du troisième étage et s'écarta pour laisser passer les soldats. Ces derniers lui adressèrent un coup d'œil méprisant puis hâtèrent le pas. Lorsqu'ils se trouvèrent dans son dos, Marc craignit d'être interpellé ou d'entendre le cliquetis caractéristique d'un cran de sûreté, mais sa silhouette malingre ne correspondait pas à l'idée que se faisaient les soldats d'un prisonnier capable de mettre hors d'état de nuire quatre sentinelles.

Il poursuivit sa progression jusqu'au sixième étage. Il lui semblait préférable de trouver refuge aux archives, cette salle peu fréquentée d'où il pourrait, si nécessaire, se hisser sur le toit. Trouvant la porte fermée à clé, il n'avait d'autre possibilité que de la crocheter.

Ayant inspecté en vain le contenu de ses poches, il se décida à démonter

le pistolet. La cage d'escalier était plongée dans la pénombre, et il connaissait mal la conception du Luger P08 de Fischer. Après de nombreuses tentatives, il parvint à démonter la culasse puis à s'emparer d'un ressort. Puisant dans ses ultimes ressources, il en tordit l'extrémité de façon à lui donner la forme d'un L. Enfin, il posa un genou à terre, tourna la poignée et introduisit le passe-partout dans la serrure.

Par chance, il s'agissait d'un mécanisme des plus simples. Marc manipula le crochet pendant quelques secondes puis acheva l'opération par un coup de crosse. La porte s'ouvrit brutalement vers l'intérieur, si bien qu'il bascula et atterrit à plat ventre dans la salle des archives.

Il referma la porte d'un coup de talon et demeura longtemps allongé, le souffle court, convaincu qu'il allait perdre connaissance, vaincu par la douleur et l'épuisement.

Lorsqu'il fut à nouveau en état de se déplacer, il se traîna à quatre pattes jusqu'à un petit cabinet de toilettes. Il enfonça l'interrupteur commandant le plafonnier, laissa tomber les pièces du pistolet dans le lavabo puis cracha un flot de bile dans les WC. Ses reins étaient en feu. Trop faible pour se tenir debout, il baissa son pantalon, s'assit sur la cuvette et se vida la vessie. Il constata avec effroi que son urine était teintée de rouge.

— Espèce de salaud, marmonna-t-il à l'adresse de Fischer.

Tout compte fait, il se réjouissait d'avoir liquidé son tourmenteur. Même s'il finissait par être capturé et exécuté, quelques Allemands auraient payé de leur vie le traitement indigne infligé à des milliers de prisonniers. À cette pensée, un sourire mauvais éclaira son visage.

Après s'être désaltéré, il se regarda dans le miroir. Il n'avait pas contemplé son reflet depuis son retour de l'hôpital. Il eut la surprise de constater que le chirurgien avait fait du bon travail : en dépit des conditions épouvantables dans lesquelles il avait travaillé, la plaie ne trahissait aucun signe d'infection. Marc n'avait pas d'autres stigmates qu'un léger renflement et une discrète cicatrice en forme de croix sur la paupière.

Pour le reste, il faisait peur à voir. Sa chemise et sa veste étaient maculées de boue séchée et fétide, sa peau incrustée de crasse, aussi ridée que celle d'un vieillard. En se déboutonnant pour exhiber son torse, il découvrit d'innombrables ecchymoses et de petites traces circulaires imprimées par la chevalière de Fischer.

Il lui restait deux heures avant que le concierge n'ouvre les portes du service. Il bénéficiait d'un court répit, de quelques moments de solitude propices à la réflexion. Hélas, il n'avait strictement aucune idée de la façon dont il pourrait bien se tirer de la situation désastreuse dans laquelle il s'était fourré.

CHAPITRE ONZE

Marc remonta soigneusement le pistolet automatique. Il restait trois balles dans le chargeur, mais en l'absence de ressort, il devrait recharger l'arme manuellement en glissant les cartouches une à une dans la culasse. Il disposait enfin de quelques instants de calme pour réfléchir et tirer profit de ses connaissances en matière d'espionnage. Se remémorant les principes qui s'appliquaient à une telle situation, il commença par repérer un endroit où se réfugier en cas d'urgence, dans l'espace étroit séparant deux armoires de classement, avant d'ouvrir la porte menant au balcon.

Il inspira une bouffée d'air frais, fit un pas en avant, se retourna puis, tendant les bras, palpa la gouttière qui ceignait le toit du bâtiment. Incapable de s'y hisser à la seule force de ses muscles, il plaça une chaise qui, le moment venu, ferait office d'escabeau.

Ayant trouvé une cachette et un moyen d'évacuer les lieux, il lui fallait désormais se munir de documents officiels susceptibles de duper les Allemands lancés à sa poursuite. Puisqu'il ne pouvait pas actionner l'interrupteur qui commandait les néons alignés au plafond sans risquer de trahir sa présence, il dénicha une lampe à huile de paraffine que les secrétaires utilisaient lors des coupures d'électricité qui, de temps à autre, frappaient Francfort et ses alentours.

Il réalisa que le commandant Eifel n'avait pris aucune disposition particulière depuis sa tentative d'évasion. Il trouva tous les documents nécessaires, comme les fiches de prisonniers et les laissez-passer vierges à leur emplacement habituel, dans un tiroir non verrouillé.

Marc saisit un exemplaire de chaque formulaire puis récupéra son propre dossier. Il espérait pouvoir en décoller proprement la photographie d'identité et la replacer sur un sauf-conduit, mais sa nouvelle fiche avait été établie quelques jours plus tôt, et elle ne comprenait pas de cliché. Seuls figuraient son nom et son prénom, sa fausse date de naissance et une mention rédigée à la main, en lettres capitales : AVANT TOUTE MODIFICATION, AVERTIR IMPÉRATIVEMENT LE COMMANDANT EIFEL.

— Et merde, lâcha Marc.

Mais il refusa de se laisser abattre. Les archives regroupaient des milliers de fiches. Les clichés associés aux dossiers avaient été réalisés peu après

l'arrestation des détenus, si bien que la plupart d'entre eux y paraissaient chevelus et replets.

Marc jeta un bref coup d'œil aux documents classés dans l'étagère la plus proche. Il sélectionna les photographies anthropométriques de deux prisonniers de son âge. À première vue, il aurait fort bien pu être l'un de ces garçons, si on ne lui avait pas tondu la tête et s'il n'avait pas perdu autant de poids.

Soudain, avant même qu'il n'ait pu atteindre une machine à écrire, une clé tourna dans la serrure. Il éteignit la lampe puis se rua vers la porte menant au balcon. À l'instant même où il la franchit, la salle des archives s'illumina.

Accroupi près de la chaise qui devait lui permettre de grimper sur le toit, Marc observa les trois individus qui venaient d'entrer dans la pièce : le commandant Eifel était accompagné de deux agents de la Gestapo, l'un en civil, l'autre en uniforme d'officier supérieur de la SS. Les deux hommes, légèrement en retrait, se tenaient de part et d'autre de la femme, comme s'ils la gardaient à l'œil.

Eifel les mena tout droit à l'étagère que Marc avait inspectée quelques secondes plus tôt. Des volutes de fumée flottaient au-dessus de la lampe à huile posée sur le parquet non loin de là.

— Vos toilettes sont bouchées ? demanda l'officier de la Gestapo en plissant le nez. Quelle odeur épouvantable...

— Je n'avais rien remarqué jusqu'alors, dit Eifel en consultant les fiches. Mais j'admets que ça ne sent pas la rose. Je demanderai au concierge de jeter un œil à la plomberie.

Soudain, elle se figea.

— Oh mon Dieu...

Elle venait de découvrir que le dossier de Marc ne comportait pas de photo.

— C'est inacceptable, gronda l'officier de la Gestapo en lui arrachant le document des mains. Comment cela a-t-il pu se produire ?

— La fiche originale a disparu, expliqua Eifel.

Le SS en uniforme se tourna vers son subordonné.

— Procédez à l'interrogatoire de tous les détenus qui se sont trouvés en contact avec le fuyard. Les membres de son équipe de travail, les employés de ce service, les gardes, les malades qu'il a rencontrés à l'hôpital, ses compagnons de chambrée de l'*Oper* et de l'*Adler*. Parmi eux, nous finirons bien par dénicher quelqu'un qui l'aura entendu évoquer ses projets.

Eifel se ratatina comme une petite fille prise en faute. L'officier la poussa vers la sortie et éteignit les plafonniers. À la pensée que Richard, Vincent, Ursula et Léonard allaient être interrogés, voire torturés à cause de lui, Marc sentit ses entrailles se serrer.

En outre, il redoutait que les deux agents de la Gestapo, placés en présence des membres de l'équipe soixante-deux, ne reconnaissent la puanteur qui leur avait sauté aux narines dans la salle des archives.

Cependant, faute d'autre solution, il devait se résoudre à y demeurer pendant quelques heures. Avant de se pencher sur la question des documents officiels, il décida d'établir plusieurs stratégies de fuite. Il rejoignit le balcon, grimpa sur la chaise puis se hissa sur le toit de la *Großmarkthalle*.

Il remarqua un abri constitué de planches de bois bâti à côté du socle d'un canon antiaérien. Comme Francfort se trouvait alors à l'extérieur de la zone généralement prise pour cible par la Royal Air Force, l'arme avait été transférée vers un site plus sensible.

Marc continua son inspection dans l'espoir d'échafauder un plan B. Outre une forêt d'antennes, il remarqua plusieurs saillies métalliques à l'endroit où les gouttières rejoignaient les tuyaux d'écoulement. Il pourrait y trouver refuge pendant quelques minutes en cas d'urgence mais à la moindre maladresse, il serait précipité dans le vide et se fracasserait sur le pavé, six étages plus bas.

De retour dans la salle des archives, Marc se mit à la recherche d'un moyen de nettoyer ses vêtements.

Dans le placard où était entreposé le matériel d'entretien, il dénicha un seau, des serpillières et un sachet de poudre nettoyante. Il remplit le récipient puis regagna le balcon.

Il dut changer l'eau à deux reprises avant de venir à bout de la crasse dont sa peau était incrustée. Cette opération achevée, il lava sa chemise, son pantalon, son slip et ses chaussettes, puis il nettoya ses bottes en caoutchouc. Le produit extrêmement concentré réveilla les petites plaies dont ses mains et son torse étaient constellés, mais comme il avait tant souffert moralement du manque d'hygiène, ces brûlures étaient un symbole de renaissance.

Après s'être séché à l'aide d'une serpillière propre, il essora ses vêtements, essuya soigneusement le seau puis, nu comme un ver, courut remettre le matériel à sa place.

Alerté par des éclats de voix, il jeta un coup d'œil à la fenêtre donnant sur l'intérieur de la *Großmarkthalle*. Dans l'enclos habituellement réservé aux juifs frappés d'une mesure d'expulsion, une cinquantaine d'hommes se tenaient au garde-à-vous. Il reconnut aussitôt leurs visages : c'était les occupants de son dortoir. Planté devant eux, un officier de la Gestapo vociférait. Sa diction était si rapide que le prisonnier chargé de la traduction éprouvait des difficultés à remplir sa mission.

— Écoutez-moi attentivement, aboya l'Allemand. Il est dans votre intérêt de me dire ce que vous savez. Si nous ne parvenons pas à capturer Hortier, vous serez tous transférés en camp disciplinaire.

La situation était absurde. Ces prisonniers polonais et flamands, qui ne parlaient pour la plupart que leur langue maternelle, n'avaient jamais échangé un mot avec Marc. Constatant sa méprise, l'officier demanda aux détenus qui parlaient le français de se faire connaître. Les méthodes d'interrogatoire de la Gestapo étant connues de tous, nul ne se manifesta.

À cet instant, les membres du personnel du commissariat général firent

leur entrée dans la *Großmarkthalle*. Les deux vieilles sœurs avaient revêtu leur tailleur de tous les jours, mais les secrétaires, qui n'avaient pu ni se coiffer ni se maquiller, étaient méconnaissables. L'une était pieds nus, d'autres portaient encore leur chemise de nuit. Fidèles à leurs méthodes d'intimidation, les agents de la Gestapo les avaient tirées du lit en plein sommeil.

Soudain, la porte de la salle des archives s'ouvrit à la volée, puis deux policiers aux traits tirés firent leur apparition.

Marc se mit à couvert derrière une étagère puis rejoignit précipitamment le balcon. Il récupéra ses bottes et ses vêtements, les déposa dans la gouttière puis se hissa sur le toit au moment où un véhicule de police, sirène hurlante, longeait la *Großmarkthalle*.

Il demeura allongé à plat ventre pendant une dizaine de minutes, puis il entendit grincer la porte menant au balcon.

— Jolie vue, dit l'un des policiers avant d'éteindre sa lampe torche. Regarde, c'est l'église où je me suis marié, de l'autre côté du fleuve.

— Je ne savais pas que vous aviez une femme, chef, répondit le jeune homme qui l'accompagnait.

— À vrai dire, ça n'a pas été une grande réussite, ricana ce dernier en lui tendant un paquet de cigarettes.

Afin de parer à toute éventualité, Marc s'empara de l'arme glissée dans sa ceinture.

— D'ici, on doit facilement pouvoir grimper sur le toit, fit observer le moins gradé des policiers.

Marc avait introduit une balle dans la culasse du pistolet automatique. S'il était découvert, il abattrait la première cible qui se présenterait dans son champ de vision, détalerait le long de la passerelle métallique qui courait d'un bout à l'autre de la *Großmarkthalle*, puis...

Et puis quoi ?

— Si tu as envie de galoper sur les toits, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai, gloussa le vieux policier en craquant une allumette. Mais ne compte pas sur moi. Ce garçon n'a que quinze ans, à ce qu'il paraît. Tu crois vraiment qu'il serait allé se cacher au quartier général de la Gestapo ?

— C'est peu probable, en effet, répondit son subordonné. Il se terre probablement dans un jardin public ou sous une voiture, quelque part en ville. La faim le forcera à sortir du bois et il se fera pincer au premier barrage.

— Si ce voyou n'avait pas liquidé le petit-fils du baron, je serais en train d'écouter ronfler ma femme, à l'heure qu'il est.

— Cependant, le *Standartenführer* a insisté pour que nous inspections tout le bâtiment. Je pense qu'il parlait aussi du toit...

— Arrête un peu avec ça, tu veux ? Grille un clope et profite du paysage. Tu ferais mieux de te détendre, si tu comptes faire une carrière aussi longue que la mienne.

CHAPITRE DOUZE

Marc avait trouvé refuge dans l'abri réservé aux artilleurs de la défense antiaérienne. Après avoir étendu ses vêtements mouillés, il s'était drapé de la veste de prisonnier puis s'était allongé sur le sol, ses bottes en guise d'oreiller, en prenant soin de garder le pistolet à portée de main. Si on le trouvait en ces lieux, il n'aurait pas d'échappatoire. Le souvenir de la séance de torture à laquelle l'avait soumis un officier de la Gestapo, deux ans plus tôt, ne cessait de le hanter. Il était déterminé à se faire sauter la cervelle plutôt que d'être martyrisé des jours durant avant d'être pendu à un croc de boucher.

Les nerfs à vif et le ventre vide, il s'éveilla en sursaut toutes les dix à vingt minutes. La température baissa à peine au cours de la nuit. À l'aube, une soif terrible lui interdit définitivement de fermer l'œil.

De temps à autre, l'écho d'une conversation ou le claquement d'un tiroir lui parvenaient depuis l'étage inférieur. À plusieurs reprises, il crut entendre des pas sur le toit, mais le jour durant, il n'eut pas d'autre compagnie que celle des pigeons qui y avaient élu domicile.

En fin d'après-midi, assommé par l'ennui, la faim et la soif, Marc sentit la tête lui tourner, mais il ne pouvait s'aventurer dans les locaux du commissariat général avant que ses employés n'aient achevé leur journée de travail. Tout bien pesé, il se réjouissait d'être victime d'une telle fringale, signe qu'il était enfin venu à bout des bactéries qui avaient si longtemps colonisé son système digestif.

Privé de montre, ce n'est que lorsqu'il vit le soleil plonger derrière l'horizon hérissé de cheminées d'usines qu'il se décida à passer à l'action.

Ses vêtements étaient secs, mais le produit de nettoyage avait décoloré son pantalon. C'était un heureux accident, car il n'était plus assorti à la veste de costume abandonnée sur sa couchette de l'*Adler*, vêtement que la Gestapo avait sans nul doute saisi en inspectant le dortoir.

La chaise qui lui avait permis de monter sur le toit avait disparu. Il dut se suspendre à la gouttière avant de se laisser tomber sur le balcon. L'un de ses genoux encaissa tout l'impact, et une vive douleur irradiait dans tous ses membres. En jetant un œil à l'intérieur du bureau, il constata que les plafonniers étaient éteints et que les employés avaient déserté les lieux. Il poussa la porte et se dirigea vers les toilettes. L'horloge murale indiquait dix-

huit heures vingt-cinq, soit près d'une demi-heure de moins que son estimation, mais il n'avait plus qu'un objectif : se coller la tête sous le robinet et avaler sa première gorgée d'eau depuis plus de quinze heures.

Après s'être désaltéré, il se mit en quête de nourriture. Il franchit la porte du bureau, descendit à pas de loup jusqu'au cinquième étage, s'accroupit sur le palier et contempla l'intérieur de la *Großmarkthalle*, où une foule de prisonniers affairés chargeaient deux convois ferroviaires.

Des palettes, des tonneaux, des chenilles de char, des sacs de nourriture pour chevaux et des pièces d'artillerie étaient entreposés dans des charrettes puis déplacés à l'aide d'un treuil manuel. Les contremaîtres allemands qui surveillaient la manœuvre distribuaient sans compter insultes et coups de cravache.

C'était exactement la pagaille que Marc s'était attendu à trouver la nuit précédente, mais il était désormais convaincu qu'il lui faudrait échafauder un plan précis et se procurer un peu d'argent avant de s'embarquer clandestinement dans un train de marchandises.

À son grand soulagement, il trouva la porte du secrétariat fermée à clé, signe que les lieux étaient inoccupés. La serrure étant du même modèle que celle qu'il avait forcée la veille, il ne mit que quelques secondes à en venir à bout.

Marc inspecta en vain le contenu des tiroirs et des poubelles avant d'entrer dans le bureau du commandant Eifel. Il y trouva plusieurs tasses à café abandonnées à l'issue d'une réunion, ainsi qu'un bol contenant un peu de sucre en poudre. Il dénicha également deux minuscules morceaux de bretzel et une cuillerée de confiture figée sur le rebord d'une assiette. Il avala le tout arrosé d'une rasade d'infect ersatz¹ de café froid.

Ce festin représentait à peine dix pour cent des calories exigées par son organisme, mais l'afflux de sucre lui apporta un soudain regain d'énergie. Comme par magie, ses pensées s'organisèrent, et il put enfin mesurer le dilemme auquel il était confronté.

Compte tenu du temps qui s'était écoulé depuis sa sanglante évasion, les responsables de la Gestapo, supposant qu'il était parvenu à quitter Francfort, ne tarderaient pas à interrompre les recherches. S'il pouvait demeurer caché un ou deux jours de plus, il serait en mesure de fuir sans encombre. Mais son estomac était vide, et s'il ne trouvait pas rapidement de quoi se nourrir, il serait bientôt incapable de mettre un pied devant l'autre.



Marc passa une heure à préparer un jeu de faux documents. Il confectionna quatre laissez-passer comportant une date de départ, une identité et une destination différentes puis dactylographia des certificats de libération qui lui permettraient, une fois en France, de se procurer des papiers officiels et

des cartes de rationnement.

Lorsqu'il eut tout relu, signé et tamponné, il glissa ces pièces dans une enveloppe ainsi que deux photographies d'identité détachées de la fiche d'un détenu avec qui il partageait un vague air de famille.

Enfin, Marc étudia la carte ferroviaire et les horaires de train mis à la disposition des fonctionnaires chargés d'établir les feuilles de route.

Il exclut aussitôt d'emprunter le trajet Francfort-Bonn-Paris. Figurant parmi les prisonniers les plus recherchés d'Allemagne, il devait se tenir à l'écart des gares principales. Il ne pouvait plus se contenter d'un plan aussi élémentaire. Pendant une demi-heure, il étudia diverses solutions, sélectionnant les stations les plus modestes. En outre, il espérait pouvoir semer les agents de la Gestapo en fuyant vers l'intérieur du pays avant de s'embarquer dans un train pour la France.

Il établit plusieurs trajets et dressa une liste d'horaires, mais aucune option ne semblait l'emporter sur les autres. Alerté par les grondements de son estomac, il décida d'interrompre ses recherches et de se mettre sans tarder en quête de nourriture.

Deux possibilités s'offraient à lui. Il aurait pu s'aventurer discrètement dans la *Großmarkthalle*, localiser une caisse de vivres prête à être embarquée et chiper quelques boîtes de conserve. Mais les palettes de produits alimentaires, convoitées par les prisonniers affamés, étaient placées sous bonne garde. Le moindre larcin faisait l'objet d'une enquête et les coupables étaient sévèrement punis.

La seconde option consistait à s'approvisionner à la cantine du personnel, où il s'était rendu à de nombreuses reprises à la demande de Vogel. Les tickets d'alimentation destinés aux membres du personnel se trouvaient dans un coffre dont le commandant, de nature étourdie, gardait un double derrière la chasse d'eau de ses toilettes privées.

Les carnets de rationnement comportaient le nom du bénéficiaire, mais les tickets détachables étaient anonymes, une disposition qui permettait à une seule secrétaire de collecter le déjeuner de plusieurs de ses collègues.

Marc s'empara d'un carnet de quatorze tickets puis chipa quelques pièces de monnaie dans la boîte en fer-blanc contenant l'argent nécessaire à l'envoi des télégrammes depuis la poste centrale. Craignant d'éveiller les soupçons, il estima plus prudent de ne pas en empocher tout le contenu avant de quitter définitivement les lieux.

Il enfila sa veste de prisonnier puis descendit l'escalier menant à la *Großmarkthalle* en s'efforçant d'afficher un air parfaitement détendu. Il croisa des prisonniers poussant des chariots chargés à ras bord de marchandises, emprunta la volée de marches conduisant au sous-sol puis s'engagea dans le long couloir menant à la cantine. L'odeur fade des petits pois bouillis lui chatouilla les narines. Aussitôt, un flot de salive déferla dans sa bouche.

Convaincu qu'il n'avait pas éveillé la curiosité des contremaîtres, il redoutait cependant d'être reconnu par l'un des employés de la cantine. Il

glissa une main dans la poche de sa veste et serra la crosse du pistolet.

Il trouva le comptoir fermé par un rideau de fer. En inspectant les tables, il ne dénicha que des condiments et des miettes de pain. Il jeta un œil à la une d'un journal du soir abandonné sur une chaise : L'HÉRITIER DES VON OSTERHAGEN LÂCHEMENT ASSASSINÉ. LA TRAQUE DU TUEUR SE POURSUIT.

Marc était catastrophé par la mort d'Osterhagen, qui s'était toujours comporté correctement à son égard. Il se félicita pourtant de ne pas trouver sa photo exhibée en première page. L'article consacré à la tuerie le décrivait comme un jeune homme d'un mètre soixante-dix, aux cheveux blonds, maîtrisant bien la langue allemande.

Il se dirigea vers la porte permettant d'accéder aux cuisines. Après y avoir collé l'oreille pendant quelques secondes pour s'assurer que les lieux étaient inoccupés, il força la serrure à l'aide du ressort.

La pièce était plongée dans la pénombre. Les fours et les feux ayant fonctionné toute la journée, il y régnait une chaleur étouffante. Marc se précipita vers le garde-manger. S'il avait su garder la tête froide, il aurait raflé autant de vivres que ses poches pouvaient en contenir avant de regagner sa cachette au plus vite, mais, comme possédé, il saisit un couteau et débita une saucisse Bierschinken suspendue au plafond en énormes tronçons. Il s'empara de l'un d'eux et le dévora à belles dents.

Le goût de la charcuterie, de l'ail et des graines de moutarde explosa dans sa bouche. Tous les sens en éveil, il jeta son dévolu sur une saucisse blanchâtre à base de veau, d'œuf et de crème. Les petits déjeuners dont l'avait fait profiter Vogel depuis son arrivée en Allemagne avaient toujours été copieux, mais plutôt fades. À l'évidence, la charcutaille qu'il était en train de dévorer était réservée aux officiers.

Rasséréné par ce festin, Marc réalisa qu'il lui fallait réfréner sa gloutonnerie. Compte tenu des privations dont il avait souffert des mois durant, son estomac n'en supporterait guère davantage. Il ramassa un sac de toile qui traînait sur une étagère, vida les quelques grains d'orge qui s'y trouvaient puis y fourra les aliments les moins périssables : fromage, charcuterie fumée, viande en gelée, lait concentré, sucre, biscuits et fruits au sirop. De retour dans la cuisine, il se saisit d'une cuiller, d'un ouvre-boîte et de deux couteaux dont il comptait bien, en cas de besoin, faire de redoutables armes de jet.

— Il y a quelqu'un ? lança un Allemand, hors de son champ de vision.

Marc sursauta, pivota sur les talons et se jeta sous un plan de travail métallique. Il aurait pu jurer avoir fermé la porte de la cuisine, mais à l'évidence, elle s'était ouverte durant son escapade dans le garde-manger. Un contremaître au crâne dégarni passa la tête dans l'encadrement.

Marc se maudissait. Il était accablé par les erreurs que lui avait fait commettre son état de faiblesse. Lorsque l'Allemand entra dans la pièce, il se recroquevilla entre deux sacs de farine.

— Il y a quelqu'un ? répéta le contremaître.

Le ton de sa voix trahissait davantage de culpabilité que de méfiance. Seul l'intéressait le contenu du garde-manger. À peine s'y fut-il engouffré que Marc entendit une lame marteler une planche de bois. Quelques secondes plus tard, des bruits de mastication et des marmonnements satisfaits parvinrent à ses oreilles.

Sac de toile dans une main et couteau dans l'autre, il jaillit de sa cachette, jeta un œil à la cantine puis se précipita dans le couloir menant au rez-de-chaussée de la *Großmarkthalle*.

¹. Ersatz : substitut imposé par la pénurie. L'Allemagne n'entretenant plus de relation commerciale avec des États producteurs de café, les consommateurs devaient se contenter d'ersatz généralement composé de chicorée.

CHAPITRE TREIZE

Grâce aux calories qu'il avait absorbées, Marc avait retrouvé toute sa capacité d'analyse. Après des mois de souffrance et de soumission, il était heureux d'être enfin en capacité de reprendre en main son destin.

Jugeant plus prudent de quitter au plus vite les locaux de la *Großmarkthalle*, il se réfugia sur le toit afin de poursuivre son repas. Après avoir bu et mangé lentement, il éprouva l'équilibre des couteaux en les lançant contre l'un des poteaux qui soutenaient l'abri.

Enfin, il regarda le soleil se coucher sur Francfort en dégustant des pêches au sirop. Cette nuit-là, en dépit de la menace qui pesait sur lui, il dormit à poings fermés.

Lorsqu'il s'éveilla, le personnel du commissariat général était déjà au travail. C'était un samedi, jour où les secrétaires quittaient leur service à midi.

Malgré ses côtes constellées de contusions, Marc souffrait moins que les jours précédents. Il éprouvait toujours des difficultés à respirer profondément, mais son état s'améliorait rapidement, et son urine avait retrouvé une couleur normale.

En fin de matinée, il prit la décision de fuir la ville sans tarder : en ce premier jour du week-end, il n'aurait aucun mal à se fondre dans la foule qui avait investi les rues et à emprunter un train sans se faire remarquer. S'il laissait passer sa chance, il devrait demeurer deux nuits de plus sur le toit, car peu de convois circulaient le dimanche.

Lorsque le personnel eut quitté le commissariat, il ramassa ses effets et rejoignit le service des archives. Il déposa ses déchets derrière une étagère, à un endroit où ils ne seraient pas découverts de sitôt. Après s'être rafraîchi dans le cabinet de toilettes du commandant, il emprunta l'escalier menant à l'étage inférieur.

Il se figea sur le palier intermédiaire : le commandant Eifel, qui avait travaillé plus tard que d'ordinaire, venait de claquer la porte du bureau. Par chance, elle ne leva pas les yeux dans sa direction. Lorsqu'elle eut fait tourner sa clé dans la serrure et descendu les marches, Marc se glissa dans le secrétariat grâce à son passe-partout de fortune. Il lui restait trois tâches à accomplir : coller les photos d'identité sur ses faux documents, donner quelques coups de tampon puis s'emparer de l'argent contenu dans la boîte en

fer-blanc.

L'opération terminée, il ramassa plusieurs formulaires de télégramme vierges qu'il garda ostensiblement à la main afin de duper la sentinelle postée à la sortie de la *Großmarkthalle*.

Dans l'escalier, il croisa trois agents de la Gestapo qui tiraient une jeune fille d'une beauté éblouissante par les cheveux. Une étoile jaune était cousue sur sa robe déchirée. Les hommes qui la malmenaient contemplaient ses formes d'un œil lubrique. Parvenu au bas des marches, Marc trouva l'enclos plein à craquer de femmes juives.

Pour atteindre la sortie, il dut longer cette foule et s'exposer au regard de la dizaine de SS chargés de la surveillance. Une main osseuse lâcha un morceau de papier plié en quatre à ses pieds.

— Postez cette lettre pour moi, supplia une malheureuse d'une voix à peine audible.

En une fraction de seconde, Marc prit la décision de ramasser le message. À l'instant où il se baissait, un soldat accompagné d'un berger allemand remarqua son manège. Contrairement aux usages en vigueur dans son organisation, l'homme était mal rasé, son uniforme taché et froissé.

— Tu aides les juifs ? demanda-t-il.

— Je ne parle pas allemand, répondit Marc en forçant son accent natal.

— Donne-moi ce bout de papier, gronda le SS en lui arrachant la lettre des mains. Reste où tu es. J'ai un collègue qui parle français.

Il agita une main gantée de cuir pour attirer l'attention d'un officier posté à quelques mètres de là. Marc secoua frénétiquement sa liasse de télégrammes et agita les bras à la manière d'un sprinteur.

— *Standartenführer*, urgent ! s'exclama-t-il.

Marc avait appris à connaître les Allemands. Ils vivaient depuis presque dix ans sous un régime impitoyable, et tout subordonné était terrorisé à l'idée de déplaire à son supérieur.

— Urgent ! répéta-t-il. Poste ! Télégrammes pour le *Standartenführer* !

Sa ruse fut couronnée de succès. Le SS considéra les papiers puis désigna la baie de chargement où des prisonniers vidaient des camions.

— Passe par ici, tu gagneras du temps. Mais je te défends de parler aux juifs.

Marc hocha la tête puis revint sur ses pas. Bouleversée, la femme qui lui avait remis la lettre lui adressa un discret signe de tête pour le remercier d'avoir essayé de lui venir en aide.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le bâtiment, un cri perçant résonna contre la voûte de la *Großmarkthalle*. Penché au-dessus de l'enclos, le SS venait de saisir la pauvre femme par le col de sa robe et la frappait sans retenue.

— Restez en arrière ! rugit-il à la face de sa victime éplorée.

Le cœur au bord des lèvres, Marc s'engagea sur la rampe menant à la rue.

Des jeunes filles violées, des femmes battues et parquées comme du

bétail par des brutes ricanantes... C'était comme si le diable en personne présidait aux destinées de l'Allemagne.



Ces atrocités se déroulaient à l'abri du regard des civils. En cet après-midi ensoleillé, Francfort offrait un visage riant. Des enfants jouaient au football dans les parcs. Les balcons étaient fleuris. D'élégants tramways glissaient le long des jolies rues pavées.

La ville avait peu souffert des bombardements de la Royal Air Force. Seuls les caches qui couvraient les phares des voitures et l'absence presque totale d'hommes jeunes témoignaient de la guerre que livrait le pays.

La gare centrale se trouvait à moins de cinq kilomètres, mais Marc devait se conformer aux informations figurant sur ses faux papiers : il était un travailleur volontaire autorisé à regagner la France pour motifs familiaux. Il lui fallait se débarrasser de sa veste de prisonnier.

Il se dirigea vers un quartier délabré et peu fréquenté aperçu depuis le toit de la *Großmarkthalle*, une sinistre concentration d'immeubles de six étages alignés le long de rues étroites traversées par des fils à linge. L'odeur qui s'échappait des égouts n'avait rien à envier aux miasmes que Marc avait inhalés lorsqu'il travaillait au sein de l'équipe soixante-deux.

Ces logements abritaient des dockers et leur famille. Sur les murs constellés de graffitis, les swastikas l'emportaient en nombre sur les slogans communistes. Marc fit halte dans une ruelle encombrée par des poubelles. Il souleva un couvercle puis, après s'être assuré qu'il n'était pas observé, y laissa tomber sa veste.

Il se trouva aussitôt confronté à un problème majeur : la crosse du pistolet glissé dans la ceinture de son pantalon, jusqu'alors masquée par les pans du vêtement, était désormais pleinement visible. Il plaça le Luger dans le sac contenant ses vivres, mais jugea le résultat peu convaincant, tant le tissu épousait ses formes.

Il parcourut une trentaine de mètres avant de remarquer une veste d'homme grise suspendue à un fil, perdue dans un océan de chemises et de draps, quelques mètres au-dessus de sa tête. Il inspecta les ruelles environnantes et dénicha une longue perche de bois. Revenant sur ses pas, il s'en servit pour détacher le vêtement tant convoité, mais la ligne se détacha, et tout le linge atterrit sur le pavé.

— Au voleur ! cria une femme depuis un étage élevé.

Marc s'empara de la veste et d'une chemise, en ôta les pinces, puis se mit à courir. Quatre rues plus loin, comprenant qu'il n'avait pas été pris en chasse, il ralentit le pas, enfila la veste, replaça le pistolet dans sa ceinture et glissa la chemise dans son sac.

Quelques minutes plus tard, il déboucha sur une large avenue et prit la

direction de la gare. Cependant, son nouvel aspect lui causait de l'inquiétude. Conscient que sa tête tondue ne convenait pas à un civil, il décida de dérober une casquette dès que l'occasion se présenterait.

Marc avait décidé de commencer son périple par la gare centrale de Francfort, l'une des plus fréquentées du pays. Comptant bien brouiller les pistes, il envisageait d'acheter un ticket pour Leipzig, ville située à quatre cents kilomètres de là, à l'opposé de la frontière française.

Si tout se déroulait comme prévu, le train atteindrait sa destination dans la soirée, et Marc n'aurait que quelques heures à tuer avant d'embarquer à bord de l'express de nuit à destination de Paris, d'où il descendrait le lendemain, peu avant midi.

Mais en arrivant à la gare, il se trouva confronté à une situation plus complexe que prévu. Des panneaux placés à l'entrée du bâtiment indiquaient qu'en raison du renforcement des mesures de sécurité, les passagers étaient invités à se présenter deux heures avant le départ. Or, Marc avait moins d'une heure d'avance.

D'interminables files d'attente s'étaient formées devant les trois arches qui constituaient l'unique accès au hall. Elles s'étiraient sur la trentaine de marches menant au parvis.

Postés devant l'entrée, des policiers triaient les passagers.

Femmes, enfants et hommes adultes étaient autorisés à entrer, mais les garçons âgés de dix à vingt-cinq ans devaient se présenter à un poste de contrôle où des SS fouillaient leurs bagages et procédaient à un bref interrogatoire.

Les projets de Marc semblaient compromis. Même s'il parvenait, par quelque stratégie audacieuse, à contourner ce dispositif, il n'aurait pas le temps de monter dans le train pour Leipzig.

En outre, il redoutait que le parvis ne grouille d'agents de la Gestapo en civil ayant reçu l'ordre de repérer les voyageurs qui, comme lui, reculaient devant ce déploiement de force. Aussi prit-il soin de continuer à marcher tête baissée, tel un simple quidam.

— Pour aider les garçons qui sont au front, fit une voix, droit devant lui.

Marc leva les yeux et se trouva confronté à une vieille dame à la veste de tailleur pavoisée de swastikas. Un panier contenant de petites croix gammées émaillées était suspendu à son cou.

Elle récita sur un ton joyeux un discours appris par cœur :

— Tous les bons Allemands contribuent à notre cause. Nos soldats se battent héroïquement, mais nous devons tous participer à la victoire finale. Cet insigne est le symbole de notre union.

Marc prit une décision immédiate. Sachant que son accent français pouvait le trahir, il glissa une main dans la poche contenant sa monnaie et répondit simplement :

— D'accord.

Échafauder des stratégies assis sur un toit était une chose. Se déplacer au

cœur d'une ville infestée d'ennemis en était une autre. Des détails imprévisibles pouvaient à tout instant faire échouer son plan. Un mot de trop, une seconde d'hésitation ou une réponse hasardeuse pouvait à elle seule provoquer sa perte.

Marc épinglea l'insigne nazi au revers de sa veste puis s'éloigna de la gare en jetant de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule. Il emprunta des petites rues latérales et revint sur ses pas à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il n'avait pas été repéré.

Les gares de taille plus modeste faisaient-elles l'objet des mêmes mesures de sécurité ? Hélas ! il ignorait où elles se trouvaient. Ne pouvant demander son chemin sans trahir ses origines françaises, il décida de se diriger vers l'ouest et d'être attentif aux indices qui pourraient se présenter.

Il marcha pendant près d'une demi-heure dans les rues presque désertes et atteignit un quartier résidentiel. Bientôt, ses jambes se firent lourdes, ce qui lui rappela douloureusement qu'il n'était plus que l'ombre du garçon qui, un an plus tôt, avait brillamment surmonté les épreuves imposées par Charles Henderson. Sa fatigue était telle qu'il craignait de ne pouvoir regagner la *Großmarkthalle*.

Soudain, il vit approcher un bus dont le pare-brise était surmonté d'un panneau indiquant « Gare de Höchst ». Marc avait repéré ce quartier en observant la carte de Francfort et les horaires de train : la gare était située à une dizaine de kilomètres du centre-ville, la plupart des convois y faisaient étape. Plusieurs usines dont la main-d'œuvre était composée de prisonniers s'y étaient établies.

Marc n'avait jamais emprunté de bus depuis qu'il avait été transféré en Allemagne. Il remit quelques pièces de monnaie au chauffeur puis, sentant tous les regards braqués sur lui, s'assit à côté d'une femme enceinte à l'arrière du véhicule.

Il fila dans les rues tranquilles de Francfort puis atteignit la banlieue industrielle. L'horaire du bus coïncidant avec un changement d'équipe dans l'une des plus importantes fabriques des faubourgs, une foule d'ouvriers vêtus de combinaisons brunes investit jusqu'au dernier siège disponible.

Deux travailleurs installés quelques rangs devant Marc se plaignirent du retard pris sur l'horaire officiel puis demandèrent au chauffeur s'ils avaient encore une chance d'attraper le dernier train pour Mayence, une petite ville située à une quarantaine de kilomètres de Francfort.

Quelques minutes plus tard, lorsque le bus atteignit Höchst, Marc eut la surprise de voir défiler des rues bordées de maisons d'aspect médiéval semblables au décor d'un film de propagande nazie.

Le bus s'immobilisa devant la gare. Marc en étudia la façade et ne repéra aucun poste de sécurité.

Les deux hommes qui s'inquiétaient de manquer leur correspondance furent les premiers à se ruer hors du véhicule.

— Désolé, dit l'un d'eux en bousculant l'un des passagers. Si on rate

notre train, on devra poireauter pendant deux heures.

Pressé de s'éloigner au plus vite de Francfort, Marc leur emboîta le pas. Ils déboulèrent dans le hall, franchirent une passerelle puis présentèrent leur billet au contrôleur posté à l'entrée du quai.

Ne possédant pas de titre de transport, Marc se figea. Il ne pouvait pas rebrousser chemin, sous peine d'éveiller les soupçons du fonctionnaire.

— Pourrais-je acheter un billet dans le train ? demanda-t-il, en s'efforçant de dissimuler son accent. Si je le rate, ma mère va m'étrangler.

— Un aller simple pour Mayence ? demanda le contrôleur en ouvrant sa sacoche.

— Oui, répondit Marc en lui tendant un billet de dix Reichsmarks.

— Eh, c'est ton jour de paye ?

Tout sourire, l'employé lui remit un ticket rose.

— Ne t'inquiète pas mon garçon, dit-il en désignant son collègue posté dans une guérite au centre du quai. Le train ne partira pas avant que mon camarade ne donne un coup de sifflet.

— Merci monsieur.

Sur ces mots, Marc empocha sa monnaie puis sauta dans la voiture de troisième classe la plus proche.

CHAPITRE QUATORZE

L'omnibus pour Mayence mit près de deux heures pour atteindre sa destination. Tandis que Marc étudiait les horaires affichés dans le hall de la gare, une employée des chemins de fer vint à sa rencontre et lui proposa son aide.

Pris de court, il balbutia quelques mots en allemand. La jeune femme identifia aussitôt son accent, mais se montra ravie de pouvoir parler français, une langue qu'elle avait eu peu d'occasions de pratiquer depuis ses années de lycée. Marc expliqua qu'il avait reçu l'autorisation de rentrer au pays, mais qu'il s'était trompé de train. Elle lui conseilla de rejoindre Sarrebruck, une ville située à la frontière franco-allemande. Malheureusement, le dernier direct venait de quitter la gare, et il lui faudrait attendre jusqu'à mardi. S'il ne pouvait patienter, il avait la possibilité de se rendre en train jusqu'à Francfort ou de sauter dans un autocar à destination de Sarrebruck.

Après avoir salué la fonctionnaire, il se rendit à la gare routière. Le guichetier chargé de la vente des billets l'informa que le prochain autocar partirait à six heures du matin. Les lieux n'étaient pas placés sous surveillance, mais Marc redoutait d'attirer l'attention d'un policier désœuvré ou d'un employé des chemins de fer.

Au crépuscule, il s'aventura dans les rues de Mayence. N'ayant pas épuisé ses vivres, il ne lui restait plus qu'à trouver un endroit tranquille où passer la nuit. Compte tenu de la température clémente, un champ ou une grange aurait pu faire l'affaire, mais il se trouvait dans une zone fortement urbanisée. Or, il ne possédait pas de carte. Craignant de s'égarer, il jugea plus prudent de ne pas trop s'éloigner.

Après une heure d'errance aux environs de la gare, il s'engagea dans une rue bordée d'habitations modestes. Un couple de petits vieux endimanchés dévala le perron d'une maison, bras dessus, bras dessous. L'homme, qui portait des chaussures de danse, fit le tour de la demeure afin de s'assurer que toutes les fenêtres étaient closes, révélant malgré lui que la demeure resterait inoccupée pendant quelques heures.

Pénétrer dans une propriété privée n'était pas sans risques, mais Marc avait voyagé debout dans un train bondé. Il avait mal au crâne et souffrait de la soif. Dans cette habitation déserte, il pourrait s'accorder un peu de repos,

prendre un bain et s'offrir un repas chaud.

Il attendit que le couple ait disparu au coin de la rue avant de revenir sur ses pas et d'enjamber le portail donnant sur le jardin. Comme toutes les maisons du voisinage, la bâtisse était ceinte d'une haie parfaitement taillée. Sa porte d'entrée était placée sur le côté, une disposition qui permit à Marc de l'étudier en toute discrétion.

Constatant que la serrure était d'un modèle sophistiqué que seuls des outils professionnels auraient pu vaincre, Marc longea le pan de mur jusqu'à l'arrière de la maison. Il progressa jambes fléchies de façon à rester invisible aux yeux des voisins puis, à l'aide d'un couteau de cuisine, déverrouilla le mécanisme élémentaire qui maintenait fermée la baie vitrée s'ouvrant sur un charmant intérieur.

Abandonné à la naissance, Marc n'avait jamais eu de maison à lui. Il inspecta le salon d'un œil envieux. Il examina les photos de famille posées sur le manteau de la cheminée et la collection de pipes suspendues au-dessus du buffet, puis il se balança quelques instants dans le rocking-chair.

Soudain, on gratta à une porte fermée qui, supposait-il, menait au couloir desservant les pièces du rez-de-chaussée. Il jeta un œil au jardin pour s'assurer que la voie était libre et qu'il pourrait fuir si nécessaire, serra le manche du couteau puis tourna la poignée.

Un cocker roux se glissa aussitôt dans l'entrebâillement, galopa autour de Marc en jappant puis, son flair l'ayant convaincu qu'il avait affaire à un étranger, battit en retraite vers l'escalier menant à l'étage. Il s'assit sur la première marche et se contenta de grogner en dévoilant les crocs.

— Je ne vais pas te faire de mal, dit Marc en s'engageant dans le couloir.

Il vérifia que la cuisine et la salle à manger étaient inoccupées puis inspecta brièvement les trois pièces du premier étage : la chambre du couple, un petit bureau et un espace ordonné où, à en juger d'après la décoration, avait jadis vécu un jeune garçon.

Le cocker, qui semblait désormais apprécier la présence de Marc, le suivait en secouant la queue. Lorsqu'ils furent de retour au rez-de-chaussée, il posa les pattes sur ses cuisses et lui lécha joyeusement les mains.

À cet instant, Marc prit conscience qu'il avait été privé de toute affection depuis une éternité. L'attention que lui portait l'animal lui réchauffait le cœur.

Soucieux de ne laisser aucune trace de son passage, il nota mentalement l'emplacement de tous les objets de la cuisine, puis alluma le feu sous la bouilloire.

Ne dénichant dans les placards qu'une boîte d'ersatz de café, il préféra se contenter d'eau chaude. Il s'assit dans le canapé du salon, ôta ses bottes et laissa la vapeur qui s'échappait de la tasse réchauffer son visage. Après avoir grignoté quelques biscuits, il déballa un morceau de saucisse qu'il partagea avec le cocker.

Estimant que les occupants de la maison ne seraient pas de retour avant plusieurs heures, Marc laissa le chien se régaler des miettes tombées sur le

tapis et monta à l'étage afin de visiter la chambre qu'avait occupée le fils de la famille.

C'était une petite pièce dont le plafond incliné épousait l'angle du toit. Un poster de Mercedes était punaisé à un mur, au-dessus d'un lit étroit, face à une armoire flanquée d'un miroir.

La façon dont les objets étaient disposés évoquait un musée. Un uniforme parfaitement repassé et un bouquet de fleurs séchées étaient exposés sur le couvre-lit. Marc comprit que le garçon qui avait vécu en ces lieux ne regagnerait jamais la maison familiale.

Le temps semblait s'être arrêté le jour de son départ pour le front. Une montre à gousset trônait sur la table basse. Une paire de bottes impeccablement cirées était placée au pied du lit. L'armoire abritait des reliques du défunt, dont un uniforme des Jeunesses hitlériennes qu'il avait dû porter à l'âge de onze ou douze ans, et plusieurs paires de chaussures d'excellente qualité.

Après toutes les épreuves qu'il avait traversées, Marc n'éprouvait aucune sympathie pour le peuple allemand, mais dans cette petite chambre, les choses lui apparaissaient sous un angle différent. Il pouvait sentir la présence du soldat tombé au combat. Fouiller dans ses affaires, c'était piller une tombe.

Cependant, il ne pourrait pas éternellement se promener en Allemagne le crâne rasé, vêtu d'un costume dépareillé et chaussé de bottes en caoutchouc sans éveiller les soupçons. Il devait saisir l'occasion qui lui était offerte de se procurer une tenue décente. Il trouva une paire de chaussures à sa taille, une casquette, un pantalon, une chemise et deux slips propres.

Cette razzia achevée, il se prépara à quitter la maison. Le front contre la fenêtre, il considéra la perspective de passer une nouvelle nuit d'errance. Après tout, n'était-il pas plus prudent de demeurer dans le jardin, où nul ne pourrait l'apercevoir depuis la rue ?

Comme la plupart des Allemands, les propriétaires avaient transformé leurs parterres de fleurs en potager. Les hautes plantations de haricots verts et les serres où étaient cultivées les tomates offraient de nombreuses cachettes. Pourvu qu'il dissimule toute trace de son bref séjour dans la maison, il pensait bien que ses hôtes, de retour du bal, ne se mettraient pas soudainement en tête de faire le tour des cultures. Et si le pire se produisait, il préférerait être confronté à deux personnes âgées qu'à une patrouille de police.



Après avoir déposé ses affaires au fond du jardin, Marc joua avec le cocker. C'était si distrayant de lancer un bâton et de voir l'animal galoper comme si sa vie en dépendait, puis rebrousser chemin, tout fier, pour déposer le projectile à ses pieds ! Il en perdit le fil du temps.

Aux alentours de vingt-deux heures trente, entendant grincer le portail donnant sur la rue, il lança le bâton dans le salon, referma la baie vitrée derrière le chien, puis courut se cacher à l'ombre de l'abri de jardin.

Si le cocker avait été doué de la parole, il aurait sans doute raconté à ses maîtres l'amusante soirée qu'il venait de passer. Ces derniers le considérèrent avec perplexité.

— Mais qu'as-tu à tirer la langue ainsi ? s'étonna la femme. D'habitude, tu dors à cette heure-ci.

Lorsque le couple se fut retiré à l'étage, Marc confectionna un abri contre un muret à l'aide de sacs de toile dénichés parmi les plantations. Il redoutait qu'il ne se mette à pleuvoir, et s'inquiétait de rater l'autocar du matin.

N'ayant pu dormir que quelques heures, il se résolut à attendre que le soleil se lève en ruminant des idées noires. Il ôta ses vêtements tachés de terre, les glissa dans son sac de toile puis enfila la tenue trouvée dans l'armoire. Lorsque la montre chipée dans la chambre du jeune Allemand indiqua six heures, il traversa le jardin puis suivit l'allée de gravier qui contournait la maison. En passant à hauteur de la cuisine, il entendit un bruit d'assiettes entrechoquées, signe que les occupants de la maison étaient déjà debout. Le cœur battant, il ouvrit lentement le portail de façon à prévenir tout grincement.

Marc ne souhaitait pas se présenter à la gare routière en avance, car il tenait à éviter qu'un passager désœuvré n'engage la conversation. Hélas ! ayant mal estimé la distance parcourue la veille, il acheva son périple au pas de course et ne put embarquer que quelques minutes avant le départ de l'autocar. Près de la moitié des sièges étaient déjà occupés par de jeunes recrues de retour de permission.

Il les écouta d'une oreille distraite se vanter de prouesses accomplies auprès de leurs fiancées puis évoquer leur lieu d'affectation.

Disposant d'une place inoccupée à ses côtés, il étendit ses jambes et s'endormit comme une masse. Un hurlement le réveilla en sursaut. Épouvanté, il souleva les paupières et constata que l'autocar était stationné au bord de la route.

Deux membres de la police militaire remontaient la travée du véhicule, inspectant attentivement les papiers de chaque passager. Un troisième soldat se tenait à l'extérieur, devant la sortie de secours, prêt à parer toute tentative d'évasion.

Marc était en possession de papiers authentiques, mais son laissez-passer indiquait Francfort pour ville de départ. Sa présence dans l'autocar Mayence-Sarrebruck était hautement suspecte.

Chose étonnante, les jeunes conscrits paraissaient aussi anxieux que lui. Lorsque les militaires chargés du contrôle inspectèrent les documents d'un jeune passager installé dans le siège situé devant lui, ils découvrirent que sa feuille de route avait expiré.

— Vous êtes considéré comme déserteur ! aboya l'un des hommes avant

de faire signe à son collègue resté à l'extérieur de sortir le suspect du véhicule. Vous êtes passible du peloton d'exécution.

Marc détourna le regard lorsque le conscrit se retrouva plaqué contre la soute à bagages extérieure, fut fouillé sans ménagement puis reçut de grands coups de matraque à l'arrière des genoux.

Le militaire se plaça à la hauteur de Marc.

— Tu m'as l'air bien jeune, dit-il. As-tu vu des passagers descendre depuis le départ de Mayence ?

— Je ne crois pas.

— Et ceux-là ? demanda l'homme en désignant les appelés. Les as-tu entendus discuter ?

— Juste quelques histoires salaces concernant leurs fiancées, rien de plus, répondit Marc.

Son interlocuteur éclata de rire. Plusieurs soldats partagèrent son hilarité.

— Tu as un drôle d'accent, fit observer le militaire. Tu es français ?

Dopé par la peur, le cerveau de Marc se mit à tourner à cent à l'heure.

— Germanisation, dit-il, se rappelant les confidences du commandant Vogel. Je suis né en France, mais mes parents sont morts, alors je vis ici, maintenant.

L'homme se tourna vers le collègue qui l'accompagnait.

— Cheveux blonds, yeux bleus. Un vrai petit Aryen, tu ne trouves pas ?

— Il n'est pas très bien nourri, remarqua le deuxième militaire.

Le mensonge de Marc aurait pu se retourner contre lui si les deux individus lui avaient demandé de présenter ses papiers, mais comme il le soupçonnait, ils se contentaient de faire la chasse aux déserteurs. Le chef du détachement lui adressa un hochement de tête puis poursuivit son inspection.

Lorsque, le contrôle achevé, l'autocar put enfin reprendre sa route, Marc eut la surprise de sentir une main sur son épaule. L'un des conscrits lui remit une poignée de bonbons.

— Merci de ne pas avoir cafté, dit ce dernier.

Marc réalisa que ses voisins avaient échangé quelques confidences tandis qu'il dormait. Il en ignorait la teneur, mais à l'évidence, ces jeunes gens étaient prêts à risquer la peine capitale pour échapper aux combats qui faisaient rage sur le front de l'Est.

CHAPITRE QUINZE

Près de quatre heures plus tard, l'autocar atteignit sa destination, un dépôt situé en périphérie de Sarrebruck. Les membres raidis, Marc dut parcourir à pied les trois kilomètres qui le séparaient de la gare ferroviaire.

La ville était une plaque tournante où transitaient les marchandises en provenance de France et les importantes quantités de charbon extraites des mines de la Sarre. Si les bombes anglaises avaient à peine désorganisé les transports, le conflit était plus palpable qu'à Francfort. De nombreuses façades étaient protégées par des murets constitués de sacs de sable. Çà et là, des ruines noircies témoignaient des dégâts provoqués par les raids aériens.

La gare faisant office de poste-frontière, Marc ne fut pas étonné de trouver deux gardes en faction devant l'entrée. Ces derniers ne bronchèrent pas lorsqu'il pénétra dans le hall d'attente. Il s'assit sur un banc et étudia le dispositif mis en place par les autorités.

Les passagers pouvaient embarquer librement à bord des trains à destination du territoire allemand, mais des panneaux guidaient les voyageurs souhaitant se rendre en France vers un poste de douanes. Marc chercha en vain un moyen de contourner cette obligation.

Après un détour par les toilettes, il se décida à examiner le point de contrôle. Au bout d'un long couloir, il se heurta à un portail fermé à clé.

— Tu cherches quelque chose, mon garçon ? demanda un employé armé d'un balai.

— J'aime bien regarder les trains, répondit Marc d'une voix traînante, espérant masquer son accent en se faisant passer pour un simple d'esprit.

L'homme âgé dévoila des gencives édentées puis désigna l'autre extrémité de la gare.

— Pour ça, le mieux, c'est d'emprunter la sortie de service et de se poster sur le pont qui enjambe les voies. C'est quelque chose de voir l'express en provenance de Francfort débouler à pleine vapeur, mais il ne passera pas aujourd'hui. Le poste-frontière rouvrira ses portes vers minuit, pour permettre l'embarquement des passagers du premier train pour Paris.

Marc adopta une mine déconfite.

— Oh..., gémit-il, consterné d'avoir encore près de dix heures à tuer.

Il décida de se rendre dans un cinéma aperçu en chemin, à quelques

centaines de mètres de la gare. Le programme placardé sur la façade indiquait plusieurs courts métrages, un film romantique tiré d'une légende germanique et des actualités. Il s'offrit un billet, puis entra dans la salle enfumée dont les places étaient occupées aux quatre cinquièmes.

L'ouvreuse le conduisit jusqu'à un fauteuil situé dans un angle. Il regarda avec intérêt les actualités réalisées par le ministère de la Propagande du Reich.

Le journaliste commenta avec optimisme la progression de l'armée allemande sur le front de l'Est. Ses propos étaient illustrés par des images présentant des panzers immaculés et des soldats russes en guenilles conduits vers les camps de prisonniers où « ces barbares seraient rééduqués grâce aux vertus du travail ».

Un groupe de juifs berlinois convaincus d'avoir fabriqué de faux tickets de tissu avait été passé par les armes.

Le troisième sujet évoquait la vie quotidienne de jeunes Allemandes travaillant dans une usine d'armement. La chaîne de fabrication paraissait encore plus propre que les chars présentés en ouverture des actualités. De tous les ouvriers que Marc avait croisés depuis son départ de France, ces travailleuses-là étaient les seules dont la blouse fût aussi décollétée.

La séance s'acheva par des images illustrant une compétition de volley-ball disputée sur une plage par des joueuses en maillot de bain affriolant.

Enfin, tous les spectateurs se levèrent pour entonner *Deutschland über Alles*, l'hymne national allemand.

Le programme étant diffusé en boucle, Marc demeura à sa place tandis qu'une partie du public quittait la salle. Les spectateurs étaient libres de rester aussi longtemps qu'ils le souhaitent, mais un panneau rappelait que le gérant se réservait le droit d'expulser tout client qui confondrait son établissement avec un dortoir.

Marc sentit ses paupières se fermer lorsque les premières images des actualités apparurent à l'écran pour la troisième fois, mais la plastique des joueuses de volley ne tarda pas à le ragaillardir.

Estimant qu'il était l'heure de regagner la gare, il quitta le cinéma. Les sept heures passées dans la salle obscure lui avaient permis de méditer divers moyens de franchir le poste de douanes.

Il remonta d'un pas tranquille l'avenue mal éclairée menant à la gare sans réaliser que huit membres des Jeunesses hitlériennes lui avaient emboîté le pas.

— Eh toi ! lança un garçon âgé d'environ treize ans en se portant à sa hauteur. Tu ne sais donc pas qu'on est dimanche ? Pourquoi n'es-tu pas en uniforme ?

— Je ne suis pas d'ici, répondit Marc, adoptant le ton agressif de son interlocuteur. Et mêle-toi de tes affaires.

Deux autres individus à la carrure d'athlète le rattrapèrent au pas de course puis lui bloquèrent le passage.

- Alors tu es dans les Jeunesses hitlériennes ? demanda l'un d'eux.
- Oui, là où j'habite, dit Marc.
- Et où est-ce que tu vis ?
- À Mayence.

Un sourire mauvais aux lèvres, les garçons se rassemblèrent autour de lui, ne lui offrant aucune échappatoire. Contrairement à ce qu'il soupçonnait, son accent n'était pas en cause.

— Mayence ? demanda la brute qui semblait tenir le rôle de leader. Ça ne t'a pas suffi, la correction qu'on vous a fichue, au camp d'entraînement ?

— Comment oses-tu te pointer dans cette ville et souiller nos trottoirs, salaud de Mayençais ? ajouta l'un de ses complices.

Deux garçons plaquèrent Marc contre le rideau de fer de la boutique la plus proche. Jusqu'alors, il avait cru que les Jeunesses hitlériennes formaient une fraternité qui ne s'en prenait qu'aux étrangers et aux juifs. Jamais il n'aurait imaginé que des tensions minaient cette organisation donnée en exemple par le régime nazi.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac ? demanda un membre de la meute.

— Dépouillons-le et pissons-lui dessus, ricana un garçon d'à peine dix ans qui se tenait à l'écart du groupe.

— On dirait une saleté de Tzigane, gronda un autre gamin, avant de cracher au visage de Marc.

— Mon père m'attend à la gare, gémit ce dernier. Si je suis en retard, il va se lancer à ma recherche.

L'un des jeunes nazis tira sur l'anse du sac qui contenait toutes ses possessions, dont ses papiers et son pistolet automatique. Il était prêt à tout pour empêcher ces vauriens de l'en déposséder.

— Arrête de te débattre, gloussa le chef du groupe. File-nous ce sac si tu ne veux pas d'ennuis.

— Tabassons-le et jetons-le dans le canal, suggéra le petit garçon.

— Et s'il ne sait pas nager ? s'inquiéta l'un de ses camarades.

— Ça, c'est son problème.

Marc glissa une main dans sa poche et s'empara de son passe-partout de fortune. Compte tenu de la disproportion des forces en présence, il savait qu'il ne pouvait compter sur l'effet de surprise. Constatant que le voyou qui lui avait craché dessus s'apprêtait à renouveler son forfait, il le laissa faire un pas dans sa direction avant de lui porter un coup de haut en bas au visage. La pointe du ressort s'enfonça sous le menton de sa victime et lui perfora la langue. Lorsqu'il retira la pointe, un jet de sang arrosa le trottoir. Trompés par la pénombre environnante, les membres de la bande, convaincus qu'il était en possession d'un couteau, reculèrent dans la précipitation.

Seul l'un des garçons qui le maintenaient plaqué contre le rideau de fer se refusa à battre en retraite. Marc lui envoya un puissant coup de genou à l'entrejambe puis s'élança en direction de la gare. Un poing frôla sa tempe, mais il esquiva le coup sans cesser de prendre de la vitesse.

La plupart des garçons demeurèrent auprès de leur compagnon blessé, mais trois d'entre eux prirent Marc en chasse.

Il remonta l'avenue sur quatre cents mètres, se frayant un passage parmi les passants qui ne voyaient dans cette agitation qu'un simple jeu d'enfants.

Lorsque Marc s'engagea dans une rue adjacente, le plus imposant de ses poursuivants s'immobilisa, à bout de souffle. Particulièrement rapide, le dernier garçon encore en course parvint à gagner du terrain, à passer un bras autour de son cou et à le jeter contre un mur de briques.

— Espèce d'enfoiré, haleta l'individu en brandissant une dague de cérémonie des Jeunesses hitlériennes. Je vais te tuer.

Marc fit appel à un enchaînement maintes fois répété lors de son entraînement au quartier général de CHERUB. Il esquiva l'attaque avec une facilité déconcertante, saisit le poignet de son adversaire puis le plia derrière son dos afin de le forcer à lâcher son arme. Enfin, il lui cogna la tête contre la base d'un lampadaire, produisant un craquement si sonore qu'il redouta de lui avoir brisé le crâne. Lorsque sa victime émit un râle à glacer le sang, Marc se remit en route et déboucha sur une artère plus large. Une traînée écarlate souillait sa chemise. Estimant que son comportement risquait d'éveiller les soupçons, il cessa de courir et se contenta de marcher d'un pas vif.

Enfin, il aperçut la gare. Il emprunta la longue passerelle qui enjambait les voies et franchit la porte de service qu'avait désignée le vieil employé édenté. Il se glissa entre un mur et un kiosque à fleurs désaffecté.

Il ôta son vêtement ensanglanté, s'en servit pour s'essuyer les mains, ouvrit son sac puis en tira une chemise propre qu'il enfila à la hâte. Enfin, il se coiffa de la casquette et en baissa la visière sur son front.

Il demeura tapi dans sa cachette tandis qu'un couple passait à sa hauteur, puis il tria ses effets. Convaincu qu'il serait fouillé au poste de douanes, il se débarrassa du pistolet, du ressort, de la chemise tachée et du plus long des couteaux de cuisine.

Sa montre à gousset indiquait onze heures et quart. Comme ses papiers étaient en parfait état, il estima qu'il valait mieux se présenter au contrôle malgré le risque d'être démasqué plutôt que de se retrouver à nouveau confronté aux membres des Jeunesses hitlériennes.

Dès qu'il se présenta à l'entrée du couloir, un membre du personnel lui fit signe d'approcher.

— Préparez votre billet et vos documents d'identité puis empruntez l'escalier situé devant vous.

Le cœur battant, Marc gravit une vingtaine de marches avant de se placer derrière quatre passagers qui attendaient devant un comptoir en bois.

Les murs étaient ornés d'innombrables affiches, de simples incitations à se méfier des oreilles indiscretes jusqu'à des listes d'objets interdits d'exportation en territoire occupé. En consultant ces avertissements, Marc apprit que fumer dans la file d'attente des douanes pouvait valoir jusqu'à dix ans de prison, dans la plus pure tradition nazie. C'était là une sanction

clémente, compte tenu du nombre invraisemblable d'infractions punies par la peine capitale.

Son inquiétude grandit à mesure qu'il patientait. Sans doute son signalement avait-il été communiqué à tous les postes-frontières, mais il n'avait pas la moindre idée du nombre d'individus recherchés sur le territoire du Reich. Quelques dizaines ? Des milliers ? Les douaniers étaient-ils en possession de sa photo ou leur avait-on transmis un simple signalement comme celui qu'il avait lu dans le journal ? Leur avait-on décrit la cicatrice en forme de croix au-dessus de son œil ? Savaient-ils qu'il avait eu accès à des documents vierges et des tampons officiels ?

Quand vint son tour, l'employée des douanes étudia alternativement son visage et la photographie figurant sur son laissez-passer.

— De quand date ce cliché ? demanda-t-elle en français.

— D'il y a environ un an. Depuis, j'ai perdu du poids.

— Et on dirait que vous avez rajeuni, fit observer la femme en promenant la pointe d'un stylo sur le document.

Marc lui adressa un sourire crispé.

— Merci pour le compliment, hasarda-t-il dans l'espoir de détendre l'atmosphère.

— Ce laissez-passer est daté d'hier. Vous avez mis beaucoup de temps à arriver jusqu'ici.

— Je me suis trompé de train, et j'ai dû descendre à Mayence, expliqua Marc.

— Et pourquoi être venu à Sarrebruck ? Il aurait été plus simple de retourner à Francfort.

Marc se sentit pris au piège.

— Je n'ai pas réagi logiquement. Je me suis dit qu'il valait mieux continuer vers l'ouest.

L'employée afficha une moue dubitative.

— Le week-end, aucun train ne circule entre Mayence et Sarrebruck, lâcha-t-elle.

— Lorsque je me suis renseigné au guichet, on m'a conseillé de prendre l'autocar du matin.

— Je vois. Mais dites-moi, quelles sont les raisons familiales évoquées par ce papier ?

— Ma mère est morte. Je dois m'occuper de mes trois petites sœurs.

— Je suis absolument navrée, dit l'employée, l'air sincèrement compatissant, avant d'apposer un tampon sur le laissez-passer.

Enfin, elle inscrivit le faux nom de Marc sur une fiche cartonnée qu'elle agrafa au reste des documents.

— Ce visa vous autorise à voyager en troisième classe, en fonction des disponibilités, mais comme vous vous êtes présenté tôt, vous devriez trouver une place dans le wagon de queue. Le train arrivera à minuit vingt-cinq. S'il est complet, vous emprunterez le suivant, à quatre heures et demie. Veillez à

ne pas égarer vos papiers. Vous êtes susceptible d'être contrôlé durant le trajet et à votre arrivée à Paris.

Sur ces mots, la femme déposa les documents sur le comptoir.

— Je peux y aller ? demanda Marc.

— Tout est en règle. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon retour en France.

CHAPITRE SEIZE

Marc franchit la frontière franco-allemande assis sur une banquette de bois, entre la vitre du compartiment et une grosse dame qui, incapable de trouver le sommeil, tricotait frénétiquement et enfonçait son coude droit dans ses côtes à chaque maille. En dépit des apparences, il avait eu de la chance. Faute de place, de nombreux passagers avaient dû se résoudre à rester debout dans la coursive.

Le trajet dura près de dix heures, soit trois heures et demie de plus que prévu. Le train effectua une halte de quatre-vingt-dix minutes en gare de Metz, où deux wagons bourrés de soldats allemands furent arrimés en queue de convoi.

Une vingtaine de kilomètres plus loin, les douanes procédèrent à un contrôle « surprise » qui, selon les habitués de la ligne, avait lieu à chaque voyage.

Finalement, le train ayant pris du retard, il fit une nouvelle halte au petit matin, aux environs de Pantin, faute de quai disponible en gare de l'Est.

En regardant par la fenêtre, Marc fut frappé par les mille et un détails qui différenciaient la France de l'Allemagne : plaques minéralogiques, panneaux de signalisation, architecture, enseignes...

Cependant, dès l'entrée en gare, tout lui rappela de façon saisissante que son pays vivait sous le joug ennemi. Jamais, pas même à Francfort, il n'avait vu autant d'uniformes de la Wehrmacht. À leur descente du train, soldats et civils allemands franchirent le poste de contrôle établi à l'entrée du quai avant les voyageurs français. Les policiers peu zélés se contentaient de jeter un rapide coup d'œil aux papiers que ces derniers leur présentaient. Hélas, le laissez-passer de Marc attira leur attention, et il fut conduit dans une salle d'attente afin d'être soumis aux vérifications d'usage. Il reçut l'ordre de s'asseoir sur un banc, entre un Belge de haute stature trouvé en possession d'un sac d'outils et une Allemande qui ne possédait par les papiers d'identité de son bébé.

Marc fut reçu par un fonctionnaire de police aux traits tirés qui, après avoir tamponné une énième fois ses documents, l'informa qu'il devait se présenter à l'Office départemental du travail, à quatre stations de métro de la gare. Là, on lui remettrait une pièce d'identité établie sous son nom d'emprunt

et un carnet de rationnement.

Marc n'avait pas pris le métro depuis deux ans, quelques jours avant que les Allemands n'investissent la capitale. Le guichetier accepta ses Reichsmarks, mais lui rendit la monnaie en francs. Par mesure d'économie, les autorités avaient ôté toutes les ampoules des wagons, si bien qu'il traversa les tunnels dans l'obscurité absolue.

Lorsqu'il se présenta à l'Office départemental du travail, organisme chargé de l'accueil des rares prisonniers autorisés à regagner la France, une fonctionnaire le prit en photo puis lui posa quelques questions concernant son état civil. Il apposa ses empreintes digitales sur une carte d'identité vierge, puis reçut une carte de travail, une carte de tabac et un carnet de rationnement provisoire valable une semaine.

— Vous devrez vous faire enregistrer à la mairie de votre lieu d'habitation pour recevoir un carnet permanent, dit l'employée en sortant de la petite pièce où elle venait de développer la photographie. Comme vous êtes âgé de quatorze ans, vous devrez vous présenter au bureau de recrutement du ministère du Travail vendredi au plus tard.

Elle fit une pause, esquissa un sourire puis ajouta :

— Si j'étais vous, je tâcherais de trouver une place par mes propres moyens. Les autorités envoient tous les travailleurs disponibles aux usines de camions Renault, sur l'île Seguin. Et croyez-moi, ce n'est pas une sinécure.

— Merci du conseil, répondit Marc.

Il étudia sa nouvelle carte d'identité établie en fonction de ses déclarations : Michel Desroches, quatorze ans, né à Dunkerque. Il n'avait pas choisi ce lieu par hasard : les archives municipales de la ville censées abriter son certificat de naissance étaient parties en fumée lors de l'évacuation de troupes britanniques, deux ans plus tôt.

En quittant le bureau, il aurait volontiers boxé les airs en signe de triomphe, mais il jugea plus prudent de faire profil bas. À cet instant, une bicyclette équipée d'une plaque minéralogique fila à sa hauteur. C'était une vision saugrenue, une preuve supplémentaire que les Allemands contrôlaient les moindres faits et gestes des civils français.



Si son évasion avait été couronnée de succès, Marc, dont le principal objectif consistait à rejoindre son unité en Angleterre, était loin d'être tiré d'affaire. Il comptait trouver un hébergement dans un foyer de travailleurs et demeurer une semaine à Paris. Compte tenu du nombre d'hommes retenus dans les camps de prisonniers en Allemagne, il était convaincu de pouvoir décrocher facilement un emploi.

L'occupant était omniprésent, mais il était rassuré de se trouver dans une grande ville où chacun vaquait à ses occupations dans le plus complet

anonymat.

Depuis des mois, Marc s'était interrogé sur la meilleure stratégie à adopter après avoir regagné la France. Ayant écarté les solutions les plus invraisemblables, trois options s'étaient imposées.

Il pourrait regagner Lorient et tâcher d'entrer en contact avec le réseau de la Résistance avec lequel il collaborait au moment de son arrestation, onze mois plus tôt. Il avait longtemps privilégié ce plan avant d'en soulever plusieurs failles. Premièrement, rejoindre la zone militaire littorale exigeait l'obtention d'un permis spécial. Deuxièmement, il avait eu maille à partir avec la Gestapo locale, et il ne pouvait écarter la possibilité d'être identifié par l'un de ses agents. Troisièmement, compte tenu du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait été capturé, son groupe clandestin avait pu se débander ou être démantelé par les services de renseignement ennemis.

Deuxième solution, faire route vers le sud et tâcher d'entrer en contact avec des complices en poste à l'ambassade américaine à Vichy. En cas d'échec, il pourrait poursuivre sa route afin de trouver refuge en Espagne.

Le passage en zone libre était lui aussi soumis à l'obtention d'un laissez-passer particulier, mais la frontière n'était pas imperméable, comme le prouvait le nombre de réfugiés qui parvenaient à la franchir quotidiennement.

Cependant, les États-Unis étant entrés en guerre durant sa détention, et Marc ignorait si les deux nations entretenaient encore des relations diplomatiques.

S'il était contraint de fuir vers l'Espagne, pays demeuré neutre, il devrait effectuer une périlleuse traversée des Pyrénées, sans savoir à quel dispositif de sécurité il serait confronté.

Enfin, troisième et dernière option, localiser et contacter des résistants parisiens. S'ils possédaient un émetteur radio, il pourrait transmettre un message à ses supérieurs afin de les assurer qu'il était sain et sauf, et qu'il attendait leurs instructions.

C'est cette stratégie que Marc décida de mettre en œuvre. Il savait qu'il lui faudrait faire preuve de patience et compter sur la chance pour se lier à un réseau de Résistance opérant dans la plus stricte clandestinité. De plus, il redoutait que nul ne lui accorde crédit lorsqu'il se présenterait comme un agent secret britannique âgé de quatorze ans...

CHAPITRE DIX-SEPT

Après avoir patienté une vingtaine de minutes devant une boulangerie pour s'offrir un minuscule quignon de pain, Marc se mit en quête d'un lieu où passer la nuit. Il dénicha un foyer où on lui proposa un lit pour un prix honteusement élevé. Lors de sa première visite à Paris, il avait séjourné en un lieu comparable. Il avait alors eu le plus grand mal à supporter la puanteur qui y régnait, mais ce dortoir, qui disposait de la lumière électrique, de toilettes dignes de ce nom et de matelas garnis de draps était un petit paradis en comparaison des prisons flottantes de Francfort.

Malheureusement, l'inflation faisant des ravages, Marc n'avait pas assez d'argent pour s'offrir une nuitée. Lorsqu'il supplia qu'on lui fasse crédit, la propriétaire exigea qu'il déguerpisse sur-le-champ.

Il se rendit au mont-de-piété le plus proche où il tenta d'échanger sa montre de gousset contre quelques billets, mais l'inscription en allemand gravée sous le couvercle éveilla la suspicion de l'employé chargé d'enregistrer les prêts sur gage.

— Comment cette montre est-elle entrée en ta possession, mon garçon ? demanda-t-il en le considérant au-dessus de ses lunettes en demi-lunes.

Marc, qui ne s'était pas préparé à subir un tel interrogatoire, lança la première explication qui lui passa par l'esprit.

— Elle appartenait à un type avec lequel fricotait ma tante.

— Et tu l'as chipée sur la table de nuit, c'est ça ?

— Mais non, il lui en a fait cadeau. C'est elle qui me l'a confiée.

L'employé éclata de rire puis repoussa la montre sur le comptoir.

— Dis-moi, as-tu la moindre idée de ce que me feraient les Allemands s'ils me trouvaient en possession d'une montre volée à l'un de leurs soldats ?

— Je crois qu'elle est en argent, insista Marc. Je n'en demande pas grand-chose, juste de quoi m'offrir un abri pour la nuit.

Malheureusement, cette offre généreuse acheva de convaincre l'employé que l'objet qu'on lui présentait avait été volé.

— Tu peux t'estimer heureux que je ne prévienne pas la police, dit-il en désignant la porte. Tu ferais mieux de foutre le camp en vitesse.

Marc ne se fit pas prier. Il parcourut deux pâtés de maisons d'un pas vif, de crainte que l'homme ne se ravise et n'alerte les autorités, puis il erra

pendant deux heures, s'arrêtant dans chaque café, chaque bar et chaque restaurant pour demander si l'on recherchait du personnel.

L'un de ces établissements lui proposa un repas chaud en échange de quelques heures de plonge, mais il semblait impossible de se procurer la moindre petite pièce de monnaie. Épuisé par la longue marche qu'il avait accomplie en ce chaud après-midi, Marc réalisa qu'il dégoulinait de sueur. Pour la première fois depuis son séjour à l'hôpital, il ressentait les démangeaisons familières causées par la vermine qui avait de nouveau investi ses aisselles.

Il n'avait dormi que par intermittence dans le train de nuit, si bien qu'à six heures et demie du soir, il commença à éprouver des difficultés à garder les yeux ouverts et à placer un pas devant l'autre. Il ne lui restait plus que trois heures et demie avant l'entrée en vigueur du couvre-feu instauré par les autorités allemandes.

Marc était abasourdi. Son aventure allait-elle tourner au désastre sous prétexte qu'il lui manquait quelques misérables pièces ? Après tout, une telle déroute ne serait pas sans précédent : parmi les prisonniers des bateaux-prisons de Francfort figuraient bon nombre de malheureux qui n'avaient commis d'autre crime que de s'être soûlé sur la voie publique, d'avoir uriné contre un mur ou d'avoir violé le couvre-feu.

Sans espoir de gagner rapidement de l'argent, il dut se résoudre à s'en procurer par des moyens malhonnêtes. Son ami PT Bivott, un jeune agent de CHERUB, lui avait enseigné la technique du bonneteau, un jeu qui permettait de plumer facilement les individus les plus crédules, mais il manquait d'entraînement et ne disposait pas de cartes. Il n'avait pas le choix : il lui faudrait voler de quoi payer sa place dans le dortoir ou courir le risque d'être arrêté par une patrouille allemande.

Affamé, il entra dans un café bondé et échangea deux précieux tickets de rationnement contre un bol de soupe au céleri et un minuscule morceau de poisson accompagné de petits pois et de carottes.

Tout compte fait, il n'était pas mécontent. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas mangé assis à une table. Deux verres de vin achevèrent de lui redonner du baume au cœur. Tout en dégustant son repas, il avait repéré l'emplacement de la caisse enregistreuse. Le moment venu, peut-être pourrait-il sauter au-dessus du comptoir, attraper les billets qui s'y trouvaient et prendre ses jambes à son cou.

Il était toujours vissé à sa chaise lorsqu'une serveuse lui demanda s'il avait apprécié le dîner et s'il comptait bientôt céder sa table aux clients qui patientaient près du bar.

— C'était très bon, dit-il en terminant son verre d'un trait.

Soudain, sa stratégie lui parut parfaitement stupide. Compte tenu de la foule qui se pressait dans l'établissement, il avait peu de chance de pouvoir atteindre la porte sans être appréhendé. S'il y parvenait, on lui donnerait inévitablement la chasse, et il n'était pas en état de battre un homme adulte à

la course.

Comprenant que le vin lui avait fait perdre tout sens commun, il sortit du café et remonta une rue bordée de débits de boisson.

Il considéra avec mépris quelques Françaises endimanchées qui défilaient au bras de soldats allemands. Ah, si elles avaient pu voir dans quelles conditions étaient retenus leurs pères et leurs frères, à quelques centaines de kilomètres à l'est !

Alors qu'il ruminait ces sombres pensées, il remarqua, devant la porte d'un restaurant, une vieille dame un peu frêle, au cou orné d'un collier de perles et aux doigts étincelants de diamants. Un maître d'hôtel empressé posa une cape de fourrure sur ses épaules et lui fit promettre de revenir sans tarder dîner dans son établissement.

Convaincu que le sac à main de la femme contenait une somme rondelette, Marc lui emboîta le pas puis la suivit jusqu'à une rue déserte. Compte tenu de sa corpulence, il aurait suffi d'un coup d'épaule pour la renverser sur le pavé et s'emparer de l'argent. Mais toute sa vie, il avait subi des violences de la part de ses instituteurs, de Fischer, du directeur de l'orphelinat, d'un officier de la Gestapo qui lui avait arraché une incisive lors d'une séance de torture.

Dans l'institution où il avait grandi, il avait croisé la route d'enfants cruels. Il les avait vus écraser des canetons et tordre les doigts de garçons innocents sans autre motivation que le goût de tuer et de faire souffrir. S'il avait été contraint d'ôter la vie pour sauver la sienne, il avait le sens du bien et du mal. Rançonner une vieille dame sans défense était contraire à tous ses principes. Aussi, malgré ce qu'il allait lui en coûter, il la laissa descendre librement dans la bouche de métro la plus proche.

Pendant près d'une heure, l'esprit vide, il traîna sans but dans le quartier. Aux alentours de neuf heures, plusieurs bars et restaurants baissèrent leur rideau de fer. Des passants hâtaient le pas, impatients de regagner leur domicile avant le couvre-feu.

Au désespoir, Marc avisa un café dont le personnel était déjà en train de ranger tables et chaises. Une nouvelle stratégie traversa son esprit. Cette fois, au lieu de se ruer sur la caisse, il agirait discrètement pendant que les serveurs étaient occupés. Il lui suffisait de s'accouder au comptoir, d'investir ses dernières pièces de monnaie dans un verre de bière et d'attendre le moment propice.

Il s'apprêtait à entrer dans l'établissement lorsqu'il remarqua un officier allemand assis en compagnie d'une jeune fille à la terrasse du restaurant voisin. Tandis que l'homme se penchait en avant pour étreindre sa conquête, Marc remarqua que son manteau était négligemment posé sur le dossier de sa chaise. Un portefeuille dépassait de plusieurs centimètres de la poche intérieure, ne demandant qu'à être cueilli.

Cela ressemblait fort à un clin d'œil du destin.

Marc prit une profonde inspiration puis marcha droit vers l'objectif.

Alors qu'il tendait la main et s'emparait du portefeuille, l'Allemand se sépara de la petite Française. À en juger à son air stupéfait, cette dernière n'avait rien manqué de ce qui venait de se passer.

— Tout va bien ? lui demanda l'officier.

Épouvanté, Marc s'attendait à être dénoncé puis arrêté sur-le-champ, mais la jeune fille, qui ne semblait pas avoir plus de seize ans, se contenta d'esquisser un sourire embarrassé puis de porter une main à sa nuque.

— Je crois que je viens d'être piquée par un insecte, dit-elle.

Abasourdi, Marc marcha droit devant lui, sans hâter le pas, en tâchant de réprimer les tremblements de ses membres.

L'Allemand éclata de rire.

— J'espère que tu ne vas pas me refiler tes puces ! s'exclama-t-il.

Marc glissa le portefeuille dans la poche arrière de son pantalon puis, parvenu à l'angle d'une rue étroite, jeta un œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Enfin, il s'adossa au mur le plus proche pour reprendre ses esprits.

Une pensée aussi terrifiante que dérangeante s'imposa dans son esprit : en dépit de l'entraînement intensif qu'il avait suivi pour devenir un agent de renseignement opérationnel, il ne devait sa survie qu'à un incroyable concours de circonstances et à la bonne volonté d'une parfaite inconnue.

CHAPITRE DIX-HUIT

Marc n'avait pas pris ces risques en vain : il venait de faire main basse sur un pactole qui lui permettrait de vivre confortablement pendant deux à trois jours, et une somme en Reichsmarks qui, après un détour par un bureau de change, couvrirait ses besoins plus longtemps encore. Il abandonna le portefeuille dans le wagon de métro qui le ramenait au foyer de travailleurs.

En quittant la station, il dut à nouveau patienter une quinzaine de minutes à un barrage de police. Lorsqu'il se remit en route, il réalisa avec anxiété que le couvre-feu était imminent.

Marc trouva la porte du foyer fermée. La propriétaire ne daigna même pas tirer le verrou. Elle se contenta de crier :

— C'est complet ! Vous n'avez pas lu l'affichette ?

Marc manqua de s'étrangler.

— Mais tout à l'heure, vous disiez qu'il vous restait de nombreux lits disponibles !

— Un orchestre au grand complet a débarqué, mon garçon. La politique de la maison, c'est premier arrivé, premier servi.

— Mais il est dix heures moins cinq. Par pitié, laissez-moi entrer. Je ne pourrais pas dormir dans un fauteuil ou dans le couloir ?

— Nous n'accueillons pas les vagabonds. Allez, fiche-moi le camp avant que je n'appelle la police.

Marc comprit qu'il était inutile d'insister. En s'adressant aux propriétaires de deux foyers voisins, il comprit que les membres de l'orchestre avaient investi tous les dortoirs du voisinage. Des rumeurs entendues à Lorient affirmaient que les civils interpellés après le couvre-feu passaient quelques nuits en cellule et écopaient d'une forte amende, mais il avait rencontré suffisamment de malheureux emprisonnés pour des infractions insignifiantes pour savoir qu'il risquait le pire.

— Savez-vous où je pourrais passer la nuit ? demanda-t-il au propriétaire d'un troisième établissement.

L'homme lui indiqua une adresse située à quelques centaines de mètres. Méprisant la douleur que lui causaient ses pieds meurtris, Marc s'engagea dans une rue mal éclairée. La ville semblait déserte, preuve que les Parisiens ne prenaient pas le couvre-feu à la légère.

Le quatrième foyer était établi au-dessus d'une blanchisserie. À dix heures dix, il sonna à la porte et attendit vainement pendant près d'une minute avant de lancer :

— Eh ! Il y a quelqu'un ? J'ai besoin d'aide !

Une fenêtre du premier étage s'ouvrit à la volée, dévoilant un homme au torse velu qui mâchonnait un cigare.

— Si tu ne cesses pas ce raffut immédiatement, je te vide un pot de chambre sur la tête, gronda-t-il. Allez, du vent !

Un concert de rires gras provenant du dortoir salua son discours.

— Je ne sais pas où dormir, plaida Marc. Sur le sol, dans le couloir, tout me conviendra. Je ne veux pas être arrêté.

— Je me fiche pas mal de tes problèmes, mon garçon. Je t'ai demandé de foutre le camp. Si tu me forces à descendre, tu le regretteras.

Sur ces mots, l'homme claqua la fenêtre puis tira les rideaux. Marc était abasourdi : une heure plus tôt, une parfaite inconnue lui avait sauvé la vie ; et voilà que les membres d'un orchestre avaient débarqué dans le quartier, compromettant gravement sa situation. Décidément, le destin se montrait aussi cruel que facétieux.

Il ne lui restait plus qu'à dénicher une cachette de fortune. Tout ferait l'affaire : le fond d'une impasse, une cour intérieure, une cave ou même un local à poubelles. Rasant les murs, il se mit rapidement hors de vue d'un groupe de soldats allemands qui chantaient à tue-tête, attablés à la terrasse d'un café, puis s'engagea dans une ruelle. À peine eut-il enchaîné dix pas qu'il se trouva ébloui par le faisceau d'une lampe de poche. Deux gardiens de la paix vinrent à sa rencontre. Il envisagea de prendre ses jambes à son cou puis se ravisa en découvrant un pistolet braqué dans sa direction.

— Halte ! lança l'homme qui tenait la lampe.

Marc remarqua qu'il lui manquait deux doigts à la main gauche.

— Possédez-vous un permis de circulation ?

— Non monsieur.

— Eh bien, vous voilà dans de beaux draps. D'autres documents ?

D'une main tremblante, Marc lui remit sa carte d'identité et son permis de travail.

— Alors, où alliez-vous, comme ça ?

— Je pensais passer la nuit dans un foyer, mais ils sont tous complets.

— Ces papiers sont neufs, constata le policier avant de retourner la carte pour en étudier le tampon. Tiens donc... elle date même d'aujourd'hui.

Son collègue, un homme de haute stature, rengaina son pistolet puis examina le permis de travail.

— Tu es de Paris ? demanda-t-il.

— Oui monsieur.

— Ici, il est écrit que tu as été relâché d'un camp de prisonniers pour motifs familiaux. Pourquoi n'es-tu pas rentré chez toi, tout simplement ?

Marc simula une quinte de toux afin de s'accorder quelques secondes de

réflexion.

— Il y a eu un problème administratif. Je devais recevoir une lettre de ma grande sœur m'indiquant sa nouvelle adresse, mais le courrier des détenus doit être visé par le service de la censure, et ça peut prendre des semaines. Du coup, j'ai été relâché avant de recevoir cette information.

— Alors comment comptes-tu t'y prendre pour retrouver ta famille ?

— Je vais me rendre chez ma tante, près de Beauvais. J'ai passé la nuit dans le train, et j'ai à peine dormi. Je me suis fait surprendre par le couvre-feu en cherchant un endroit où loger.

Au grand soulagement de Marc, les policiers semblaient avaler ses explications.

— Beauvais ? répéta l'homme aux doigts manquants. Ce n'est pas la porte à côté. Tu vas devoir passer la nuit en cellule, mon garçon. Nous te relâcherons demain matin, et tu pourras prendre ton train.

— Quelle est l'adresse de ta tante ? demanda le plus grand des policiers.

— Quinze, rue Lavigne, dit Marc avec aplomb, choisissant le premier nom qui lui passait par l'esprit.

— Rue Lavigne, répéta le gardien de la paix, de façon à mémoriser l'information. Maintenant, suis-nous. Le commissariat n'est qu'à quelques minutes de marche.



Comme toutes les geôles où Marc avait séjourné, la vaste cellule empestait la sueur et le tabac froid. Parmi les premiers arrivés sur les lieux, il fut rejoint au cours de la nuit par plusieurs ivrognes, un mari aux manchettes souillées du sang de son épouse, deux pilotes de la Luftwaffe¹ qui s'étaient violemment disputé les faveurs d'une Française et un vieillard qui semblait avoir perdu la raison.

Sans espace pour s'étendre, il passa une nouvelle nuit tourmentée assis sur le carrelage. Ses compagnons produisaient un vacarme de tous les diables, et le dément ne cessa pas une seconde de hurler, convaincu qu'on lui avait volé ses dents.

Les premiers rayons du soleil filtraient entre les barreaux de l'unique soupirail lorsque le grand policier appela Michel Desroches. Quelques secondes s'écoulèrent avant que Marc ne réalise qu'il s'agissait de son nom d'emprunt.

Le gardien de la paix le conduisit jusqu'à un minuscule bureau meublé de deux chaises et d'une table sur laquelle étaient dispersées ses maigres possessions.

— Assieds-toi, dit-il. J'ai consulté les horaires de chemins de fer. Le premier train pour Beauvais part à six heures quarante-deux.

— Merci pour le coup de main, monsieur.

— Seulement, mon garçon, il y a quelque chose qui me chiffonne. J'ai contacté un collègue en poste à Beauvais. Il dit que la rue Lavigne n'existe pas.

Marc se frotta les yeux. Il essaya d'organiser ses pensées, mais le manque de sommeil embrumait son esprit.

— J'ai dû me tromper de nom. Peu importe. J'y suis déjà allé. Une fois là-bas, je retrouverai mon chemin.

— Et si tu arrêtais de te payer ma poire ? gronda le policier en frappant du poing sur la table. Bon sang, j'essaye de t'aider, et tu me prends pour un imbécile. Ces papiers flambant neufs, les craques que tu m'as servies concernant ta famille, cette fausse adresse... Tu crois peut-être que je ne vois pas clair dans ton petit jeu ?

— Je ne mens pas, gémit Marc, qui ignorait si son interlocuteur essayait sincèrement de lui venir en aide ou s'il s'apprêtait à le livrer aux autorités allemandes.

Le discours de l'homme ressemblait fort à celui d'un interrogateur chevronné, habitué à souffler le chaud et le froid aux oreilles des suspects. Il était impossible de connaître ses véritables motivations.

— Faire usage d'une fausse identité pourrait te conduire au peloton d'exécution, poursuivit le policier. Écoute, gamin, je suis pressé de rentrer chez moi et de me mettre au lit, alors nous n'allons pas y passer des heures. Soit tu me racontes une histoire qui tient debout, soit je transmets l'affaire aux enquêteurs placés sous l'autorité directe de la Gestapo. Et si j'étais toi, crois-moi, je n'hésiterais pas une seconde.

Marc comprit qu'il n'avait pas le choix. Il lui fallait faire confiance à l'inconnu et espérer ne pas tomber dans un piège. Il croisa les doigts puis déclara :

— Je m'appelle Marc Kilgour. Je me suis enfui d'un orphelinat situé à quelques kilomètres de Beauvais.

— J'espère que c'est la vérité, dit le policier en notant ces informations.

Il s'enquit de l'adresse exacte de l'institution, puis demanda le nom d'une personne qui pourrait corroborer sa version des faits.

Marc pensa d'abord à M. Thomas, le directeur de l'orphelinat, mais l'homme était imprévisible. Il préféra désigner une jeune religieuse qui s'était toujours préoccupée du sort de ses protégés.

— Vous pouvez interroger sœur Madeleine, dit-il. Elle me connaît depuis que je suis tout petit.

— Je vois. Encore un détail... Tous les papiers en ta possession sont des documents officiels. Comment te les es-tu procurés ?

Marc n'avait que quelques secondes pour échafauder une explication plausible.

— Comme je vivais dans la rue, j'ai rencontré pas mal de types bizarres. L'un d'eux m'a dit que les travailleurs de retour d'Allemagne pouvaient obtenir des papiers sur simple présentation de leur laissez-passer. Alors j'ai

foillé les poubelles de l'office du travail et j'ai fini par trouver le justificatif que je cherchais. Je l'ai défroissé, j'ai changé la photo, j'ai modifié quelques mentions puis j'ai tenté ma chance au guichet.

Le policier éclata de rire.

— Très ingénieux, dit-il, mais aussi extrêmement risqué. Nos maîtres allemands n'apprécient pas trop ce genre de plaisanteries.

— C'est la première fois que je fais une chose pareille, plaida Marc. Mais je ne voulais pas retourner à l'orphelinat. Là-bas, les autres garçons me traitent comme un chien et je déteste le travail à la ferme.

— Tu sais, mon petit, il y a bien pire que l'institution dont tu t'es échappé. Des garçons de ton âge croupissent en prison, dans des conditions qui te feraient dresser les cheveux sur la tête.

— Je comprends, monsieur, dit Marc.

— Tu t'es conduit de façon stupide, conclut le policier en brandissant la carte d'identité. Si tu te frottes au système, le système te brisera. As-tu quelque chose à ajouter avant que je n'appelle mon collègue de Beauvais pour lui demander de vérifier ton histoire ?

— Non monsieur, je vous ai tout dit.



La peur aux tripes, Marc patienta pendant deux heures dans la salle d'interrogatoire. En guise de petit déjeuner, on lui apporta quelques tartines qu'il eut toutes les peines du monde à avaler.

— J'ai d'excellentes nouvelles, Marc Kilgour ! lança joyeusement le policier lorsqu'il fut de retour dans la pièce. Figure-toi que mon collègue de Beauvais connaît très bien cette sœur Madeleine. Il s'est rendu à l'orphelinat, où elle a confirmé ta déposition. Il a même retrouvé le rapport rédigé par le directeur pour signaler ta disparition.

Marc esquissa un sourire.

— Et maintenant, que va-t-il m'arriver ?

— Tu vas être reconduit à Beauvais, répondit l'homme en se penchant au-dessus du bureau pour lui pincer la joue. Tu as de la chance d'être tombé sur moi, la nuit dernière. Si tu avais croisé une patrouille allemande...

— Vous savez, je suis assez grand pour prendre le train tout seul.

— Ne le prends pas mal, mon garçon, mais je préfère m'assurer que tu ne recommences pas à traîner dans la rue.

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, voilà tout.

— De toute façon, tu ne peux pas voyager sans escorte. Tu n'as plus de papiers, que je sache.

Marc considéra avec tristesse les documents posés sur la table.

— Ne t'inquiète pas, je vais te fournir une déclaration de perte, conclut le policier. Le directeur de l'orphelinat n'aura qu'à la présenter pour obtenir le

renouvellement de ta carte d'identité auprès de la mairie de Beauvais.

1. Forces aériennes allemandes.

CHAPITRE DIX-NEUF

Marchant deux pas derrière le gardien de la paix qui l'accompagnait, Marc contemplait la façade de l'orphelinat comme s'il s'agissait d'un fantôme surgi de l'au-delà. Il y avait passé douze années de sa vie, petit garçon parmi cent autres confiés aux bons soins de religieuses travaillant sous la férule de M. Thomas et de sa terrible canne à embout métallique.

Deux ans plus tôt, avant son évasion, il avait dérobé des vêtements appartenant à ses camarades et fauché la bicyclette du directeur. S'il ne s'attendait pas à un accueil très chaleureux, il se félicitait de profiter du gîte et du couvert. Dès qu'il serait en meilleure forme, il pourrait songer à regagner l'Angleterre.

Dès qu'elles l'aperçurent, sœur Marie et sœur Madeleine vinrent à sa rencontre.

— Dieu soit loué ! s'exclama cette dernière avant de serrer son protégé dans ses bras. Nous n'avons jamais cessé de prier pour toi.

Durant sa longue fugue, Marc n'avait pas imaginé une seule seconde qu'il avait pu manquer à ces femmes qui l'avaient nourri, blanchi et éduqué depuis son plus jeune âge. La plupart des pensionnaires considéraient les religieuses comme des sorcières mesquines et insensibles, mais de son point de vue, elles étaient entièrement dévouées à leur mission. Elles avaient de l'amour à revendre, mais se trouvaient contraintes de le partager entre cent petits démons.

Dès qu'il entra dans l'orphelinat, Marc, à sa grande surprise, se sentit gagné par la nostalgie. Tout évoquait son enfance, du grincement de la porte au parquet où se reflétaient les rayons du soleil. Il flottait dans l'air une odeur familière, celle des enfants qui vivaient en ces lieux. Elle n'était pas particulièrement agréable, mais elle évoquait son innocence perdue.

Sœur Marie se tourna vers le policier.

— Aimeriez-vous manger quelque chose, cher monsieur ? demanda-t-elle.

Elle accompagna ses hôtes jusqu'à la cuisine. Marc grignota un peu de pain et du fromage. Le gardien de la paix se régala d'une assiette de harengs pommes à l'huile et d'un verre de vin.

Les religieuses passaient leur existence à faire la lessive, à nettoyer les

sanitaires et à briquer le sol. Tandis que Marc était attablé, elle inspecta mécaniquement son crâne à la recherche de poux, puis souleva son col.

— Ah ! s'exclama-t-elle. Deux puces ! Je vais te préparer un bain chaud, puis nous ferons bouillir tes vêtements pour nous débarrasser de cette vermine.

Son repas achevé, le policier serra la main de Marc et lui recommanda gentiment de se tenir tranquille. Ce dernier le remercia, puis lui promit de se comporter de façon exemplaire.

Depuis son retour en France, il avait été frappé par l'ampleur des moyens mis en œuvre pour discipliner les populations locales. Cependant, comme le démontrait le comportement de l'employée de l'office du travail et des policiers à qui il avait eu affaire, les fonctionnaires ne se montraient pas très zélés quand il s'agissait de faire respecter les dispositions légales décrétées par les autorités allemandes. Même la jeune fille qui fricotait avec l'officier dont il avait chipé le portefeuille lui était venue en aide. Malgré toutes ses affiches de propagande, ses fanfares, ses élégants uniformes et les drapeaux à croix gammée qui ornaient la plupart des édifices publics, le Troisième Reich n'avait pas gagné la confiance des Français accablés par les privations.

Lorsqu'il entendit le claquement caractéristique de la porte du bureau du directeur, Marc se raidit. En jetant un œil par-dessus son épaule, il eut la surprise de voir approcher sœur Raphaëlle. C'était une femme de petite taille, dont les mains blanches et potelées évoquaient deux boules de pâte à pain.

— Monsieur Thomas sait-il que je suis de retour ? demanda-t-il.

— Il ne fait plus partie de l'établissement, répondit sœur Raphaëlle. Nous sommes désormais placées sous l'autorité directe de l'archevêché.

Marc ne trouva pas de mots pour exprimer la joie et le soulagement que lui causait cette nouvelle.

— Mais sache que je sais, moi aussi, châtier ceux qui s'écarterent du droit chemin, même les grands gaillards dans ton genre, ajouta sœur Raphaëlle.

Marc n'était pas dupe. Il n'avait jamais entendu le personnel de l'institution critiquer ouvertement M. Thomas, mais il savait que les sœurs avaient toujours désapprouvé la façon brutale dont il traitait les orphelins.

— Pourquoi a-t-il quitté ses fonctions ?

— Je crois que les Allemands se sont entichés de lui. Il a été appelé à de hautes responsabilités à la préfecture de Beauvais. Cependant, il regagne sa maison de fonction tous les soirs, et je te conseille de te tenir à l'écart de son chemin. Il n'a pas oublié que tu as dérobé sa bicyclette.

— Je tiendrai compte de ce conseil, dit Marc.

— Je vais avoir besoin de photographies d'identité pour tes nouveaux papiers. J'ai déclaré que tu étais né en 1929 et non en 1928, ce qui te permettra d'échapper un an de plus au travail en usine. Tu étais garçon de ferme chez monsieur Morel, n'est-ce pas ?

Marc hocha la tête.

— Eh bien je ferai en sorte qu'il te reprenne à son service. De toute façon, il ne sert à rien de te renvoyer à l'école après deux ans d'absence.

Marc fit la grimace.

— La dernière fois que j'ai vu Morel, il a menacé de me trancher les...

Conscient qu'il se trouvait en présence d'une religieuse, il n'acheva pas ses explications.

— Monsieur Morel a besoin d'aide à la ferme, insista sœur Raphaëlle. Et cet orphelinat ne pourrait fonctionner sans les vivres qu'il nous procure. Il te fera travailler dur, sois-en certain. Ta paye servira à rembourser les vêtements que tu as volés et la vitre que tu as brisée le jour où tu t'es enfui.

— J'ai... j'ai poussé sa fille dans la fosse à purin, avoua Marc.

— Monsieur Morel est un bon chrétien. Je suis persuadée qu'il saura te pardonner.

Marc ne partageait pas cette conviction, mais il se garda de contredire son interlocutrice. Au cours des douze années passées à l'orphelinat, il s'était disputé un nombre incalculable de fois avec les religieuses sans jamais obtenir gain de cause.

— Sœur Madeleine va préparer ton bain, conclut sœur Raphaëlle. Aide-la à sortir la bassine de la remise et à la transporter jusqu'à la cour.



Même aux jours les plus froids de l'année, les garçons se baignaient dans de grandes bassines en fer-blanc, en plein air, derrière la cuisine. Ils y sautaient l'un après l'autre tandis que les religieuses faisaient des allers-retours entre la cour et le fourneau, transportant des bouilloires afin de renouveler l'eau et de la maintenir à bonne température.

Sœur Madeleine avait une vingtaine d'années. En dépit de sa robe noire et de son voile, la beauté de son visage ne laissait pas Marc insensible. Elle l'avait vu nu une bonne centaine de fois, mais la puberté ayant fait son œuvre, il éprouva une terrible gêne lorsqu'il dut se déshabiller en sa présence. Pressé de dissimuler son intimité, il plongea un orteil dans l'eau et reçut aussitôt une claque sèche à l'arrière du crâne.

— Pas encore ! cria la religieuse. Je dois appliquer la poudre anti-puces.

Elle dévissa le couvercle d'une boîte en aluminium, déversa le produit au-dessus de la tête de Marc puis l'arrosa d'un seau d'eau brûlante.

— Oh, bon Dieu !

— Continue à jurer ainsi, et tu finiras en enfer, gronda sœur Madeleine. Et sache qu'il y a ici des garçons de six ans qui se montrent plus courageux que toi !

Elle versa un peu de poudre dans les paumes de Marc.

— Frotte bien partout où tu as des poils, dit-elle en rassemblant les vêtements sales dans une cuvette. Il faut laisser le produit agir pendant une

minute.

Tandis que Marc restait immobile, les bras en croix, il aperçut un groupe de petits garçons âgés de trois à douze ans qui jouaient dans le pré voisin en compagnie d'une très jeune religieuse qu'il n'avait jamais rencontrée.

— Je me souviens de ce gars, là-bas, dit le plus grand des enfants. Il s'appelle Marc, je crois. Il s'est échappé, il y a longtemps.

Sœur Madeleine s'empara d'un tuyau d'arrosage puis rinça Marc à l'eau froide. Ce dernier poussa des cris perçants, provoquant l'hilarité des orphelins. Enfin, il fut autorisé à se plonger dans la baignoire. En l'absence de savon, il dut se frotter à l'aide d'une pierre ponce.

Le visage éclairé d'un sourire malicieux, sœur Madeleine tourna le jet en direction des enfants. Marc les regarda ôter leur chemise puis se tortiller en piaillant joyeusement.

Si M. Thomas n'avait pas quitté son poste de directeur, il aurait sans nul doute jailli comme un diable de sa boîte pour se saisir du premier gamin venu, le traîner jusqu'à son bureau et lui infliger une sévère correction. Marc était heureux de constater à quel point les choses avaient changé en son absence.

Pendant deux ans, il n'avait connu que souffrance et brutalité. Les nazis avaient transformé l'Europe en un gigantesque camp d'esclaves. Mais dans ce petit orphelinat perdu dans la campagne française, la vie semblait simple et joyeuse.



À l'heure du déjeuner, frappées par la maigreur de Marc, les religieuses l'autorisèrent à se remettre à table en compagnie des élèves âgés de sept à douze ans rentrés de l'école du village.

Le petit Jacques versa des larmes de joie en étreignant son ancien camarade.

— Je n'arrive pas à croire que tu es de retour.

Jacques avait maintenant onze ans. Il avait partagé un lit superposé avec Marc depuis son cinquième anniversaire et le considérait comme son grand frère. Sa fugue lui avait causé une peine immense.

— Qu'est-ce que tu as grandi ! s'étonna Marc.

En considérant les écoliers attablés dans le réfectoire, il découvrit de nombreux visages inconnus. À l'évidence, la guerre avait fait beaucoup de nouveaux orphelins.

— Tu te souviens de Victor ? demanda Jacques. Il a emménagé dans le dortoir du grenier. On est copains, maintenant.

— Si je me souviens ? dit Marc en se tournant vers Victor. Tu te rappelles quand j'ai essayé de faucher une paire de chaussures ? Tu as tenté de m'en empêcher alors que tu avais un bras dans le plâtre.

— Tout le monde te croyait mort.

— Non, pas moi, assura Jacques.

— Arrête ton char, gloussa Victor. Jusqu'alors, personne n'avait réussi à fuguer plus de deux semaines.

— Bon, c'est vrai, il m'est arrivé d'imaginer le pire, mais je n'ai jamais perdu espoir. Alors, Marc, raconte-nous. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

CHAPITRE VINGT

Marc ne pouvait tout simplement pas évoquer ce qu'avait été sa vie au cours de ses deux années de fugue. Qui aurait pu croire qu'il avait été mêlé à une opération visant à dérober les plans d'un émetteur miniature ? Qu'il avait contribué à l'échec d'une tentative de débarquement allemand en Grande-Bretagne ? Qu'il avait traversé la Manche pour recevoir un entraînement aux techniques de sabotage et de renseignement au sein d'une unité des services secrets britanniques ? Qu'il avait été arrêté au cours d'une mission visant à couler des sous-marins puis incarcéré en territoire ennemi ?

Avant son évasion de l'orphelinat, il n'avait jamais été plus loin que Beauvais, ville située à six kilomètres au sud. Il n'avait jamais emprunté un train. Il n'était jamais entré dans un café ou dans un restaurant. Ses camarades se trouvant dans la même situation, il suffirait d'un rien pour les impressionner. Aussi s'en tint-il aux explications fournies au policier parisien qui l'avait appréhendé pour violation du couvre-feu.

Dans l'après-midi, Marc s'accorda une longue sieste sur un lit garni de draps propres. Dès son réveil, il fut assailli par une horde d'enfants qui le bombardèrent de questions. À quoi ressemblait Paris ? Des chars circulaient-ils dans les rues ? Les Allemands étaient-ils aussi méchants qu'on le prétendait ?

Les garçons les plus âgés s'interrogeaient sur la façon dont il avait réussi à survivre, ainsi livré à lui-même. Il leur expliqua qu'il avait vécu dans des appartements inoccupés et gagné sa croûte en effectuant de menus travaux. Il en profita pour s'inventer deux ravissantes petites amies.

En fin de matinée, il eut la désagréable surprise de retrouver Lanier, son ennemi intime, qui avait achevé sa journée de travail dans une boulangerie de Beauvais.

En règle générale, les rapports entre enfants étaient régis par une hiérarchie implicite : les plus forts dominaient les plus faibles, les plus malins commandaient aux plus naïfs, les plus grands soumettaient les plus petits. Mais la haine mutuelle qui habitait Marc et Lanier tenait à leur ressemblance. Même âge, même stature, même vivacité d'esprit. Le second était profondément malveillant, tandis que le premier, plongé dans l'atmosphère tendue de l'orphelinat, ne s'était pas toujours comporté comme un ange.

Après le dîner, tous les résidents se retrouvèrent dans la cour. Lanier prit soin de rappeler que Marc, le jour de son évasion, avait volé les bottes d'un pensionnaire prénommé Noël et fracassé une fenêtre sur le crâne d'un certain Sébastien.

— Il en a gardé des cicatrices sur la joue, dit-il. Il travaille en Allemagne, maintenant, mais si j'étais toi, je prierais pour qu'il ne remette jamais les pieds ici.

Depuis son retour, Marc n'avait pas croisé un seul résident âgé de plus de quatorze ans.

— Tous les grands se sont portés volontaires pour partir en Allemagne ? s'étonna-t-il.

Les travailleurs volontaires touchaient un salaire convenable et étaient bien mieux traités que les prisonniers.

— Non, pas tous, répondit Jacques. Certains sont employés dans les usines de la région.

— Et Noël ?

— Monsieur Thomas l'a envoyé travailler sur le mur.

— Quel mur ?

— Le mur de l'Atlantique, banane, gloussa Lanier, tout content de souligner publiquement l'ignorance de Marc. Une ligne de fortifications bâties le long de la côte, pour empêcher les Ricains et les Rosbifs de débarquer.

— Aaah, soupira Marc.

Durant son incarcération, il n'avait reçu que très peu de nouvelles du monde extérieur, dont la plupart n'étaient que des rumeurs sans fondement. Mais des signes indiquaient que le vent était en train de tourner : vingt mois plus tôt, il avait contribué à la destruction des barges de débarquement que les Allemands prévoyaient de lancer à l'assaut de la Grande-Bretagne ; à présent, c'était Hitler qui bâtissait des défenses côtières pour prévenir l'intervention des Anglais et des Américains.

— Sait-on quand aura lieu l'invasion ?

— Tout le monde pense que ça se passera pendant l'été, dit Victor. Tu ne lisais pas les journaux, à la capitale ?

Marc réalisa qu'il venait de commettre une gaffe. S'il avait vraiment vécu à Paris pendant deux ans, il aurait dû en savoir davantage que les jeunes résidents d'un orphelinat perdu en pleine campagne.

— J'avais d'autres chats à fouetter, bredouilla-t-il. La vie n'était pas facile tous les jours.

— Moi, je pense que l'attaque aura lieu demain après-midi, à l'heure du goûter, gloussa Jacques.

Marc était partagé. Il était ravi que les Allemands se trouvent prochainement confrontés à un puissant ennemi, mais il redoutait les conséquences d'un conflit sur le territoire français. Deux étés plus tôt, l'invasion s'était déroulée sans grandes effusions de sang, mais il doutait que l'armée d'Hitler se laisse déloger sans opposer une résistance farouche.

— Alors, comme ça, monsieur Thomas a envoyé Noël travailler pour les Allemands ? demanda-t-il.

— Il est cul et chemise avec les nazis, confirma Lanier. Il dirige le service des réquisitions de la préfecture.

— C'est-à-dire ?

Lanier secoua la tête avec consternation.

— Mais tu débarques d'une autre planète, ma parole ! Chaque fois que les Boches ont besoin de quelque chose, bétail, vivres, main-d'œuvre, j'en passe et des meilleures, c'est le service des réquisitions qui s'y colle.

— La dernière fois que Thomas s'est pointé ici, il a hurlé sur les sœurs et il a embarqué quatre garçons, expliqua Jacques. Lanier a eu de la chance, il était à la boulangerie.

— Quel salaud, gronda Marc. Il n'a pas changé. Quelles que soient ses fonctions, il trouve toujours un moyen de tyranniser les plus faibles.

— Il paraît que la vie en Allemagne n'est pas si désagréable, déclara un garçon dont il ignorait le nom. Les travailleurs y sont payés en Reichsmarks. Je préférerais travailler dans une usine de Berlin que de patauger dans le fumier de la ferme de Morel.

Marc lui aurait volontiers remis les idées en place, mais il était hors de question d'évoquer sa vie à Francfort.

Sœur Marie-Pierre, la toute jeune religieuse, déboula dans la cour en claquant des mains.

— J'ai trouvé des assiettes sales sur la table, gronda-t-elle. Toi, toi et toi, allez débarrasser tout ça. Lanier et Jacques, vous passerez la serpillière dans les escaliers. Ils sont absolument dégoûtants.

Lanier pointa Marc du doigt.

— Et Sa Majesté est autorisée à se rouler les pouces ? Je travaille depuis six heures du matin. Lui, il n'en a pas fichu une rame de la journée.

— Surveille ton langage, mon garçon ! répliqua fermement sœur Marie-Pierre.

Les garçons qu'elle avait désignés s'exécutèrent. Marc comprit qu'en dépit de son visage angélique, il avait affaire à une femme à poigne.

— Marc, dit-elle, il faut que tu te rendes à la ferme de monsieur Morel. Tu lui diras que tu t'es amendé et tu lui demanderas de te reprendre à son service.

La plupart des résidents ignoraient que Marc avait poussé Jade, la fille de M. Morel, dans la fosse à purin. Ceux qui connaissaient l'anecdote pouffèrent discrètement.

— Par pitié, gémit-il. Je suis épuisé. Est-ce que ça ne pourrait pas attendre demain matin ?

Sans crier gare, sœur Marie-Pierre lui flanqua une claque à l'arrière du crâne.

— Pas de discussion ! cria-t-elle. Et comme tu n'as pas encore tes papiers d'identité, je te conseille de te tenir à l'écart de la grand-route.



La famille Morel occupait la plus grande demeure des environs, une bâtisse de trois étages flanquée d'une écurie. Marc patienta plusieurs minutes dans le vestibule aux murs décorés de peintures à l'huile en écoutant le tic-tac lancinant d'une vieille horloge.

Malgré sa tenue vestimentaire des plus rustiques, M. Morel était un homme riche et influent.

— Kilgour, dit-il avec l'autorité et le calme d'un patron habitué à se faire obéir. Je crois que nous nous sommes mal compris. Ne t'avais-je pas interdit de remettre un pied sur mes terres ?

Morel, qui venait d'achever son dîner, ôta la serviette nouée autour de son cou. Marc jeta un coup d'œil discret à la salle à manger et aperçut deux officiers de la Luftwaffe assis devant une table couverte de victuailles.

— Sœur Raphaëlle m'a informé que vous manquiez de personnel. Elle dit que je ferai parfaitement l'affaire. Je lui ai répondu que ce n'était pas une bonne idée mais elle a insisté. Elle a ajouté qu'elle apprécierait que vous lui fassiez une faveur.

Morel plissa les yeux.

— Je lui dois un service, en effet, grogna-t-il. Et pour être franc, je n'ai jamais rien trouvé à redire à ton travail. Reviens demain, à six heures du matin. Mais je te préviens, attends-toi à cravacher dur.

— Je ne suis pas un tire-au-flanc, répondit Marc en tâchant de dissimuler sa déception.

Il regrettait de ne pas avoir été éconduit. Il aurait été ravi de musarder à l'orphelinat pendant quelques jours, en attendant que sœur Raphaëlle lui trouve un autre emploi.

— Mais je t'interdis de parler à ma fille, de t'en approcher, de la regarder. Si tu désobéis, je te ferai fouetter. Est-ce bien compris ?

— Ça ne pourrait pas être plus clair, monsieur.

— Parfait. À présent, j'aimerais pouvoir finir mon dessert.

Marc avait l'impression d'avoir remonté le temps. De nouveau, comme si les deux dernières années n'avaient jamais existé, il n'était qu'un garçon de ferme sans famille. En traversant le champ qui séparait l'orphelinat de l'exploitation de M. Morel, un fantôme du passé courut à sa rencontre, du mais jusqu'à la taille.

Jade Morel avait quatorze ans. Marc avait le béguin pour elle depuis l'âge de huit ans. Il remarqua aussitôt qu'elle avait pris des formes et la trouva plus jolie que jamais.

— Marc, sourit-elle. C'est toi ! Quand es-tu rentré ?

Il jeta un regard en direction de la ferme puis recula d'un pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'étonna la jeune fille. Tu n'es pas content de me revoir ?

Marc se souvenait d'une gamine portant des couettes, une enfant gâtée à qui son père offrait des leçons de violon. Celle qui se tenait devant lui était vêtue d'une blouse de paysanne et chaussée de bottes en caoutchouc. Sous le foulard qui recouvrait ses cheveux, son front était perlé de sueur.

— Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble, dit-il. Ton père a menacé de me faire fouetter.

— Je n'aurais pas dû te dénoncer, tu sais, le jour où...

Jade contempla la pointe de ses bottes.

— Je savais ce dont monsieur Thomas était capable, mais j'étais une petite peste, à l'époque. Les choses ont tellement changé, en deux ans.

Elle tendit les mains, exhibant des doigts sales aux ongles cassés.

— L'école a fermé, expliqua-t-elle. La plupart des enfants fortunés sont partis vers le sud pendant l'invasion, et ils ne sont jamais revenus. Mon père manque terriblement de personnel, alors il a bien fallu que je mette la main à la pâte... ou dans le fumier, si tu préfères.

Marc lui adressa un sourire. Malgré sa mise peu flatteuse, la petite princesse de M. Morel était adorable. Il jeta un nouveau coup d'œil en direction de la ferme.

— Sans blague, s'esclaffa Jade, tu as vraiment peur de mon père ?

— Mais tout le monde a peur de ton père ! Je reviens de chez toi, et je l'ai trouvé attablé avec des nazis !

— La Luftwaffe est cantonnée à Beauvais, expliqua la jeune fille. Comme notre maison est immense, nous avons reçu l'ordre d'y loger quatre officiers.

— Figure-toi qu'il m'a embauché, annonça Marc.

— Oh. Pourtant, je crois qu'il ne t'a toujours pas pardonné de m'avoir poussée dans la fosse à purin.

— Ça ne m'avait pas échappé. Mais je ne t'ai pas vraiment poussée, si tu te souviens bien. Nous nous disputions, et tu as glissé accidentellement.

Jade haussa les épaules.

— J'ai eu de la peine, quand tu t'es enfui, Marc. Je t'aimais bien, tu sais.

— Moi aussi, je t'aimais bien, mais nous ne pouvons pas nous revoir.

— Quand tu étais en cours préparatoire, tu n'avais jamais de chaussures, dit Jade. Tu mettais tes pieds tout sales sur le pupitre et tu te ronguais l'ongle du gros orteil. Ça mettait l'instituteur hors de lui.

Marc éclata de rire.

— Oh mon Dieu ! J'étais vraiment capable de faire une chose pareille ?

— Si ça se trouve, tu n'as rien perdu de ta souplesse.

— Je vérifierai, dès cette nuit, à l'abri des regards, gloussa Marc, un peu embarrassé. Écoute, je n'ai rien contre toi, bien au contraire, mais je n'ai aucune envie d'être attaché à la porte de la grange et fouetté jusqu'au sang.

— Tu es tellement mignon, quand tu as peur, ronronna Jade.

Alors, elle fit un pas en avant et déposa un tendre baiser sur ses lèvres.

SECONDE PARTIE

Août-septembre 1942

CHAPITRE VINGT ET UN

MERCREDI 19 AOÛT 1942

Sept semaines s'étaient écoulées depuis le retour de Marc à l'orphelinat. Ses cheveux avaient poussé de deux centimètres et il s'était sérieusement replumé grâce aux soins prodigués par les religieuses.

M. Morel ne se contentait pas de ses activités de céréalier. Il entretenait plusieurs chevaux ; il élevait des poules et des vaches ; il cultivait un petit verger et quelques hectares de légumes. Ce jour-là, Marc avait passé la matinée à récolter des carottes.

Il déjeuna d'un quignon de pain et d'un morceau de fromage arrosé de lait de la dernière traite, puis il déboutonna sa chemise, s'étendit dans l'herbe et exposa son torse aux rayons du soleil.

— Tiens, je t'ai trouvé un pot de miel, dit Jade en s'asseyant à ses côtés.

Elle ôta ses bottes puis fit craquer ses orteils.

— Elles me font un mal de chien, gémit-elle.

— Tu n'as pas demandé à ton père de t'en trouver d'autres ? demanda Marc en lui caressant doucement les pieds.

Jade se contorsionna pour déposer un baiser sur sa joue.

— Il paraît qu'il n'y en a plus nulle part. Mais l'un de nos hôtes de la Luftwaffe a dit qu'il essaierait de me dégouter des bottes d'aviateur.

— Lequel ? Celui qui porte des lunettes, je parie...

— Oh, mais écoutez-moi ce vilain jaloux ! gloussa Jade en dévissant le couvercle du pot de miel.

— Si ça t'amuse de flirter avec ce gros lard, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. Mais ne compte plus sur moi pour te masser les pieds.

Marc souleva la jambe de son amie, déposa un baiser sur son talon puis simula une quinte de toux.

— Oh, gémit-il, quelle odeur...

Jade bascula sur le dos et éclata de rire.

— Gros malin ! Tu t'attendais à ce que ça sente la rose, après six heures de travail dans la basse-cour ?

Marc roula sur le ventre et approcha ses lèvres de celles de Jade. Elle fourra dans sa bouche une cuillerée de miel.

— Mmm, ronronna-t-il.

Jade le tira vers elle, lova ses jambes autour de sa taille et l'embrassa avec passion. Marc fit glisser une main sous la bretelle de son tablier et caressa fébrilement sa poitrine.

— Je n'arrête pas de penser à toi, dit-il.

— J'ai jeté un œil au tableau de service, dans le bureau du contremaître. On sera tous les deux libres vendredi. Ça te dirait de passer la journée à l'étang ? Je me chargerai de chiper de quoi pique-niquer à la cuisine.

Marc détourna les yeux.

— Espèce de trouillard, gloussa Jade. Tu ne sais donc pas à quel point il est amusant de faire des choses interdites ?

— Tu pourrais au moins essayer de te mettre à ma place. Si on se fait prendre, tu te feras disputer par ton père, et moi, je serai fouetté.

— Et tu penses que je n'en vaux pas la peine ?

— Mmm, je ne sais pas trop..., marmonna Marc.

L'air faussement indigné, Jade enfonça un doigt entre ses côtes. Alors qu'il roulait dans l'herbe en riant aux éclats, Marc aperçut le contremaître de la ferme qui avançait d'un pas vif dans leur direction.

— Bon sang, voilà Félix, s'étrangla-t-il.

Jade attrapa ses bottes et son pot de miel puis posa un baiser sur la joue de Marc.

— À plus tard, chuchota-t-elle avant de courir se cacher derrière l'étable toute proche.

Félix n'était pas un méchant bougre, mais comme tout contremaître, il avait toujours une critique à émettre ou une tâche urgente à confier.

— Tu joues un jeu dangereux, mon garçon, sourit-il lorsque Marc émergea des hautes herbes.

— S'il vous plaît, ne dites rien à monsieur Morel.

— Je ne suis pas son père, s'esclaffa Félix. Tout ce qui m'importe, c'est que le boulot soit bien fait, et je n'ai jamais eu à me plaindre de toi. Nicolas est un peu souffrant. Pourrais-tu livrer les marchandises à Beauvais, cet après-midi ?

— Oui, je sais conduire un attelage.

— Les adresses sont inscrites sur le registre. Je réquisitionnerai quelques gamins à l'orphelinat pour terminer ton travail au potager.



Aux deux tiers détruite par les bombardements de 1940, Beauvais était devenue une ville de garnison de la Luftwaffe. L'état-major avait établi son quartier général dans un château à deux kilomètres du centre, et l'aérodrome de Tillé, situé au nord, servait de base aux bombardiers et aux chasseurs allemands.

Alors que la majeure partie du territoire français occupé vivait sous le joug de l'armée allemande et de la Gestapo, Beauvais et ses environs, déclarés zone stratégique spéciale, étaient placés sous le commandement de la Luftwaffe. D'ordinaire, les membres de la police militaire se montraient moins zélés que ceux auxquels Marc avait eu affaire à Paris et à Lorient, laissant la police française se charger des missions de routine. Aussi fut-il surpris de découvrir qu'une longue file d'attente s'était formée devant un barrage dressé à l'entrée de la ville.

Un officier jeta un bref coup d'œil à ses papiers. À l'évidence, il se fichait comme d'une guigne des vivres que contenait la charrette de Marc.

— As-tu aperçu des parachutistes ? demanda l'homme.

— Non monsieur.

— Rien remarqué d'inhabituel ?

— Non, rien du tout.

— À quoi as-tu occupé ta journée ?

— Je travaille à la ferme de monsieur Morel, à quelques kilomètres au nord. J'ai passé la matinée à récolter des carottes.

— Où vivent tes parents ?

— Je réside dans un orphelinat.

— Très bien. Lorsque tu seras de retour, tu diras à tes camarades qu'ils recevront une prime de cinquante francs pour toute information concernant des activités suspectes dans la région.

Les installations de la Luftwaffe constituaient des cibles stratégiques. Marc supposait que des résistants s'étaient livrés à une opération de sabotage dans la zone militaire.

— Vous cherchez quelqu'un ou quelque chose en particulier ? demanda-t-il.

L'officier haussa les épaules.

— Je n'ai pas d'informations précises, mais nous avons été placés en état d'alerte maximale. Toutes les permissions ont été annulées et le couvre-feu entrera en vigueur à vingt heures pour les Français et les soldats qui ne seront pas en service.

Ces mesures sévères intriguaient Marc au plus haut point, mais le centre-ville de Beauvais ne semblait pas en proie à une agitation particulière. Des soldats en uniforme paressaient aux terrasses des cafés. Tandis qu'il déchargeait légumes et sacs de farine, les commerçants lui demandèrent des nouvelles de Nicolas mais n'évoquèrent pas la nouvelle situation.

Marc ne s'était rendu à Beauvais qu'à deux reprises depuis son retour à l'orphelinat. Il ne connaissait aucun habitant qu'il aurait pu interroger sur les raisons qui avaient poussé les autorités de la Luftwaffe à durcir les mesures de sécurité. Cependant, alors qu'il aidait un patron de débit de boissons à descendre les marchandises dans la trappe située derrière le comptoir, il surprit les bribes d'une conversation entre deux officiers attablés devant un verre de vin.

Ne soupçonnant pas une seule seconde qu'un garçon de ferme puisse comprendre l'allemand, ils évoquaient à haute voix un important débarquement survenu à Dieppe le matin même.

Lorsqu'il se remit en route, il constata que le cheval qui tirait l'attelage était assoiffé. Il fit halte devant un abreuvoir, le laissa se désaltérer puis lui offrit quelques fanes de carottes.

Une voix familière se fit entendre.

— Eh bien, eh bien. Regardez qui est de retour...

Marc fit volte-face et se trouva confronté à une créature surgie de ses cauchemars d'enfant. M. Thomas, l'ancien directeur de l'orphelinat. L'homme qui, à d'innombrables reprises, lui avait infligé de sévères châtimements corporels. L'homme qui l'avait condamné au pain sec et à l'eau pour le punir d'avoir lancé d'innocentes remarques. L'homme qui l'avait forcé à dormir dans une grange glacée sous prétexte qu'il foulait d'un pas trop lourd le plancher du dortoir.

Si Marc était désormais aussi grand que son ancien tourmenteur, il se sentait écrasé par sa présence.

— Bonjour monsieur, bredouilla-t-il, comme brutalement ramené à sa petite enfance.

M. Thomas portait un complet trois pièces gris dont la boutonnière était ornée d'une francisque¹. Aux yeux de Marc, son attitude hautaine évoquait celle de Siversten, le garde danois de l'*Oper* qui s'efforçait en toutes circonstances de démontrer son allégeance au régime nazi.

— À qui dois-tu livrer ces légumes ? demanda-t-il en inspectant le contenu d'une cagette. Disposes-tu des papiers t'autorisant à effectuer cette tournée ?

Marc soupçonnait M. Thomas de chercher à obtenir un pot-de-vin.

— Je ne fais que remplacer l'employé chargé des livraisons. On ne m'a confié aucun document, mais je suis certain que monsieur Morel respecte la procédure officielle.

— Cette charrette appartient à monsieur Morel ? Il devrait pourtant savoir que tous les produits agricoles doivent être cédés au service des réquisitions puis écoulés par nos soins.

— Je ne suis qu'un simple garçon de courses, répliqua Marc. Vous devriez vous entretenir avec mon patron.

M. Thomas haussa un sourcil.

— Et qu'est-il arrivé à ma bicyclette ? Sache que j'ai déclaré le vol auprès des autorités.

— Elle ne m'a pas emmené bien loin, vous savez. On me l'a fauchée avant que je n'atteigne Beauvais.

— Je suis certain que la police sera ravie d'apprendre que tu es de retour en ville, Kilgour. Le vol de bicyclette est un délit grave.

Marc brûlait de briser la mâchoire de son vieil ennemi, mais il avait affaire à une force de la nature qu'il avait vue à plusieurs reprises corriger des

résidents âgés de seize à dix-sept ans.

— J'ai du travail, dit-il avant de se hisser sur le marchepied de l'attelage. M. Thomas lui adressa un sourire malveillant.

— Je l'ai à l'œil, ce Morel, déclara-t-il. Si tu me tenais informé de ses petits trafics, j'oublierais peut-être de rappeler aux autorités le vol dont tu t'es rendu coupable.

— Si vous me dénoncez, je me contenterai de nier. Personne ne m'a vu enfourcher votre vélo, les bombes pleuvaient, et la route grouillait de soldats en déroute. Vous ne pourrez rien prouver.

Thomas se cabra sur les talons et le foudroya du regard, mais Marc était déterminé à lui faire comprendre qu'il n'avait plus peur de lui.

— Et si j'étais vous, j'arrêteraï tout net de fricoter avec les Boches, cracha-t-il. Quand la guerre sera terminée, on alignera tous les traîtres dans votre genre contre un mur et on leur collera douze balles dans la peau.

1. Symbole représentant une hache à double tranchant adopté par le gouvernement de Vichy.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Lorsque Marc rejoignit l'écurie accolée à la maison de son patron, il courut avertir Félix des menaces proférées par M. Thomas. En entrant dans le bureau du contremaître, il tomba nez à nez avec M. Morel. Il lui répéta fidèlement les propos de l'ancien directeur de l'orphelinat.

— Monsieur Thomas a toujours eu une dent contre moi, conclut-il, mais j'ignorais qu'il vous avait dans le collimateur.

M. Morel le dévisagea longuement.

— Félix dit que tu fais du bon travail, que tu apprends vite et que tu as le sens de l'initiative. Moi, je pense que tu dois être drôlement malin, pour avoir pu rester en cavale pendant deux ans.

— Ça n'a pas été facile, monsieur, dit Marc en baissant les yeux.

Le bureau occupait deux stalles dont la cloison de séparation avait été abattue. Des piles de documents administratifs s'élevaient jusqu'au plafond.

— Les Allemands me forcent à tenir cette paperasse, expliqua Morel. Le moindre grain de blé, la moindre salade doivent y être enregistrés. En vertu des lois en vigueur, je suis censé vendre toute ma production au service des réquisitions de la préfecture, placé sous l'autorité de notre vieil ami Thomas. Il n'y a pas d'exception : je suis obligé de céder le fourrage destiné à mes propres bêtes pour le racheter trois fois plus cher.

— C'est complètement absurde !

Morel hocha la tête.

— Le prix que m'offre le service des réquisitions est inférieur au coût de revient. Comme tous les agriculteurs, je suis contraint d'écouler une partie de ma production sur le marché noir. Ces activités pourraient me valoir la prison. Ce système fait des paysans français des criminels.

— C'est de la folie, soupira Marc.

— C'est en employant de telles méthodes que les Allemands nous forcent à nous soumettre. S'ils le voulaient, ils auraient mille raisons de me coffrer. Alors je dois me tenir tranquille, ne rien faire qui leur déplaît. Je ne dors pas toujours sur mes deux oreilles, tu peux me croire.

Marc avait jusqu'alors considéré M. Morel comme un homme solide et déterminé que rien ne pouvait ébranler. L'aveu qu'il venait de formuler remettait les choses en perspective.

— Thomas a envoyé ses agents inspecter la ferme une bonne dizaine de fois. Ils ont épluché mes registres, fouillé les granges et compté les choux-fleurs. Un jour, ils ont même pesé le fumier, pour s'assurer que je ne possédais pas davantage de bétail que je n'en déclarais.

— Vous devez vivre un enfer ! s'exclama Marc.

— Par chance, les Allemands fréquentent les cafés et les restaurants de Beauvais, où ils sont bien contents de déguster de bons petits plats fabriqués grâce aux produits de ma ferme. Et puis, de temps en temps, une bouteille de bon vin atterrit comme par miracle dans la poche d'un membre influent de la Luftwaffe. Tu comprends à présent pourquoi Thomas n'a pas encore ordonné mon arrestation.

— J'ai l'impression qu'il le fera à la première occasion.

— Tu as vu juste, mon garçon. Lorsque mes ouvriers agricoles ont été réquisitionnés pour partir à la guerre, il a exigé des sommes folles en échange des services des résidents de l'orphelinat. Comme chacun a pu le constater, son train de vie a grimpé en flèche, preuve qu'il détournait une grande partie de cet argent. Lorsque l'archevêché a découvert le pot aux roses, Thomas s'est convaincu que je l'avais dénoncé, mais je peux t'assurer que je n'y suis pour rien.

Marc hocha la tête.

— Moi, je crois que c'est l'une des jeunes religieuses qui a alerté sa hiérarchie. Elles n'ont jamais osé se dresser publiquement contre ses méthodes, mais elles détestaient la façon dont il traitait les orphelins. Il ne s'en prenait pas qu'aux plus âgés d'entre nous, vous savez. Il frappait des gamins de cinq ou six ans à l'aide de sa canne, sans retenir ses coups. Ah, vous auriez dû les voir sortir de son bureau en titubant, les vêtements en sang...

— Et maintenant, il parade en ville, en exhibant sa francisque, et passe son temps à chercher des noises aux paysans, ajouta Morel. Si je te chargeais de la tournée quotidienne, pourrais-tu ouvrir l'œil et m'informer de ses agissements ?

— Bien sûr, répondit Marc. Nous avons un ennemi commun, monsieur.

Cette entrevue terminée, ils trouvèrent Jade dans la cour, plantée devant la porte de l'étable. Marc la soupçonna d'avoir espionné leur conversation.

— Papa ! lança-t-elle sur un ton joyeux en déposant un baiser sur la joue de son père. Je t'ai cherché partout. Des rumeurs circulent. Les gens racontent que des soldats ont débarqué à Dieppe ce matin.

Placé en présence de celle qu'il aimait et de l'homme qui avait menacé de le faire fouetter, Marc se sentait profondément mal à l'aise.

— Je ferais mieux de rentrer à l'orphelinat, bredouilla-t-il.

— Et toi, demanda Morel, as-tu entendu parler de cette opération, quand tu te trouvais à Beauvais ?

— Je suis tombé sur un barrage à l'entrée de la ville, expliqua Marc. Un soldat m'a demandé si j'avais aperçu des parachutistes. Et il paraît que toutes

les permissions ont été annulées.

— Alors ces rumeurs ne sont peut-être pas sans fondement...

— Papa ! s'exclama Jade, ivre de joie. Le moment que nous attendons tous est enfin arrivé ! Les Américains sont en France... je n'arrive pas à le croire. Nous allons être libérés !

Morel fronça les sourcils et se frotta pensivement le menton.

— Ou nous retrouver piégés au beau milieu d'un sanglant champ de bataille.

— Il s'agissait peut-être d'un simple exercice destiné à éprouver le dispositif de défense, dit Marc.

— Possible. Je vais tâcher de capter la BBC, cette nuit, si le signal n'est pas brouillé.

— Oh, papa, j'ai une faveur à te demander, murmura Jade. Pourquoi ne pas proposer à Marc de dîner avec nous ? Il ne ménage pas ses efforts, tu sais... Et puis, je n'ai plus aucun ami de mon âge.

Marc sentit les battements de son cœur s'accélérer. Les traits de Morel exprimèrent une soudaine épouvante puis, confronté au regard désarmant de sa fille, il sentit sa volonté fléchir.

— Eh, bien... oui, pourquoi pas, après tout, grommela-t-il. Je te charge de lui trouver une tenue décente et d'annoncer à la cuisinière que nous serons cinq à table.



En tant qu'invité, Marc aurait pu se présenter à la grande porte de la maison des Morel, mais par habitude, il emprunta l'entrée de service. Une jeune employée le conduisit jusqu'au vestibule. Là, Jade le prit par la main et l'entraîna vers l'escalier menant au premier étage.

— Tu as perdu la tête ? dit-il à mi-voix. Qu'est-ce qui t'a pris de m'inviter ?

— Tu vas te régaler, crois-moi. Et ce sera une occasion de faire plus ample connaissance avec mon père. Vous ne vous entendiez pas si mal que ça, tout à l'heure, dans le bureau de Félix.

Elle poussa Marc dans la chambre d'un de ses frères qui, capturé par l'ennemi lors de la débâcle de juin 1940, était désormais retenu dans un camp de prisonniers.

— Tiens, mets ça, dit-elle en lui tendant une cravate.

— Je n'en ai jamais porté, dit-il. Je ne sais pas comment m'y prendre.

— Un vrai sauvage, gloussa Jade avant de soulever le col de sa chemise et de nouer la bande de soie autour de son cou. Tu sais, je crois que mon père a changé d'avis à ton sujet. Il a l'air très content de ton travail. Et puis je pense que mes frères lui manquent beaucoup, alors contente-toi de rire de ses blagues et de faire semblant de t'intéresser aux voitures s'il aborde le sujet.

Marc n'était guère convaincu.

— Les orphelins dans mon genre ne sont pas censés fréquenter les petites princesses, et cette cravate n'y changera rien.

— Les petites princesses ne sont pas censées curer les étables, répliqua Jade en forçant Marc à se tourner vers un miroir. Regarde comme tu es beau ! Et où as-tu dégoté ces jolis souliers ?

Marc contempla les chaussures raflées dans la maison de Mayence. Jade ignorant tout de ses pérégrinations en Allemagne, il lui fallut, une fois de plus, brouiller les pistes.

— Paris est une grande ville, sourit-il. Les gens laissent traîner de ces choses...



Jade avait perdu sa mère à l'âge de sept ans. Après un long veuvage, M. Morel avait épousé en secondes noces une femme prénommée Yvonne, une créature si effacée que Marc n'avait jamais entendu le son de sa voix. En entrant dans la salle à manger, il trouva le couple attablé en compagnie de Karsten, l'un de leurs hôtes de la Luftwaffe. C'était un pilote expérimenté, mais il avait troqué son uniforme et ses innombrables médailles pour un pantalon de velours côtelé et un gilet tricoté main qui lui donnaient l'allure d'un instituteur.

Disposant d'un domaine de plusieurs centaines d'hectares, les Morel n'avaient jamais souffert des privations qu'endurait la majorité des Français. À la grande surprise de Marc, une domestique lui servit un petit pain tout chaud, puis remplit son assiette d'un potage au fumet délicieux.

— Dites-moi, *Herr* Karsten, lança Morel, devons-nous nous inquiéter du renforcement des mesures de sécurité à Beauvais ?

L'Allemand esquissa un sourire conspirateur.

— Mon cher ami, vous savez bien que je ne devrais pas vous parler de ces affaires-là... À vrai dire, je ne dispose que d'informations parcellaires.

— S'agissait-il d'un simple exercice ?

— Pas que je sache. Je crains que nos ennemis n'aient bel et bien débarqué à Dieppe. C'est leur tentative la plus audacieuse à ce jour, mais nos troupes ne se sont pas laissées déborder.

— Nous devrions écouter les nouvelles sur la TSF, proposa Jade en faisant courir discrètement ses orteils sur le mollet de Marc.

Profondément troublé, Marc avala une cuillerée de potage. La légèreté avec laquelle sa petite amie prenait les menaces de son père le remplissait d'épouvante.

— Écouterons-nous Radio Londres ? demanda Karsten.

Marc se figea puis considéra la réaction des convives. De nombreux Français écoutaient les émissions diffusées par les résistants sur la station

anglaise, bravant l'interdiction décrétée par les autorités allemandes, mais il s'étonnait qu'un officier au service du Reich émette une telle suggestion. Tout bien pesé, il supposa qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Pourtant, tandis que Marc terminait une deuxième tranche de rôti accompagnée de pommes de terre, Jade quitta la table et se rendit dans le fumoir attendant afin d'allumer le poste à galène dont les lampes mettaient plusieurs minutes à chauffer. M. Morel plia sa serviette, se leva à son tour puis demanda à la domestique de servir le dessert et le café.

Tandis que Jade manipulait les boutons de la TSF, Marc s'installa dans un profond fauteuil de cuir puis engloutit une assiette de fraises à la crème en pensant à ses anciens compagnons de captivité.

Bientôt, chacun se tut, attentif aux bribes de phrases prononcées en français qui jaillissaient du haut-parleur du poste radio.

— ... selon le ministère de la Guerre... débarquement à Dieppe, à quatre heures cinquante... trois mille soldats canadiens, britanniques, américains et français ont pris d'assaut la... cibles capitales ont été atteintes, mais les troupes ont dû se retirer en raison de pertes jugées trop lourdes par l'état-major. L'objectif de l'opération n'a pas été dévoilé, mais... éprouver les défenses de l'ennemi en...

La diffusion s'interrompt pendant quelques secondes, puis un speaker anglais égrena laborieusement les derniers chiffres concernant l'effort de guerre poursuivi par les États-Unis.

— ... huit navires de guerre, cinquante bombardiers, deux cents chars, deux mille nouvelles recrues prêtes au combat...

— Comme je le supposais, il ne s'agit pas d'un débarquement à grande échelle, dit Karsten.

À l'évidence, par politesse envers ses hôtes, il prenait soin de modérer l'enthousiasme que lui inspirait l'échec de l'opération alliée.

— Selon vous, quand aura lieu l'affrontement décisif? demanda Yvonne, la belle-mère de Jade.

— Les Américains sont loin d'être prêts, répondit Karsten. Nos sous-marins harcèlent leur flotte commerciale.

— Mais les Allemands sont en train de renforcer le mur de l'Atlantique, ce qui devrait encourager leurs ennemis à attaquer avant que ces défenses ne soient infranchissables.

— Je ne suis qu'un pilote de la Luftwaffe, dit Karsten. Mais si vous voulez mon avis, je miserais au mieux sur juin prochain. Et si la Russie est vaincue, compte tenu des forces que nous pourrions rapatrier du front de l'Est, toute invasion de l'Europe occidentale sera absolument impossible.

Marc était captivé par les considérations échangées entre Karsten et Morel, mais Jade piquait du nez dans son fauteuil.

— Puis-je me retirer, papa? demanda-t-elle. Me donnerais-tu l'autorisation de montrer ma chambre à Marc, et de lui faire écouter quelques disques?

Sidéré par l'audace de sa fille, Morel s'empourpra puis, se refusant à laisser éclater publiquement sa colère, se jeta littéralement entre les deux amoureux.

— Tu peux écouter autant de disques qu'il te plaira, mon ange, mais je crois qu'il est amplement temps que Marc regagne l'orphelinat.

— Papa..., gémit Jade.

N'entendant pas se laisser forcer une seconde fois la main, M. Morel haussa le ton.

— Au lit, immédiatement.

Les larmes aux yeux, Jade quitta le fumoir et gravit l'escalier d'un pas lourd. Alors, Morel se tourna vers Marc et écarquilla les yeux.

— Tu... tu portes la cravate de mon fils ? gronda-t-il.

— C'est Jade qui me l'a prêtée, bredouilla Marc avant d'en défaire hâtivement le nœud et de la remettre au fermier.

— Tu es un excellent garçon de ferme, et tu es plutôt beau garçon, ce qui explique sans doute le comportement de ma fille. Mais elle n'a que quatorze ans, bon sang. Je ne peux pas vous laisser fricoter comme bon vous semble. La prochaine fois qu'elle t'invitera à dîner à notre table, je te prie de décliner poliment sa proposition. Me suis-je bien fait comprendre ?

Marc, dont les sentiments pour Jade étaient profonds et sincères, se sentit gagné par la colère, mais il n'était pas de taille à se dresser contre Morel dans sa propre demeure.

— Merci pour le dîner, monsieur, dit-il. C'était délicieux. Et croyez bien que je suis navré de vous avoir causé du souci.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Les sœurs répétaient sans cesse que l'oisiveté était la mère de tous les vices. Elles trouvaient toujours une clôture à repeindre, une gouttière à nettoyer ou une pelouse à tondre pour occuper les orphelins désœuvrés. Aussi, le vendredi matin, Marc fila à l'anglaise sans les informer qu'il bénéficiait d'un jour de congé.

L'étang était niché au fond d'une vallée, derrière une haute haie, à la lisière de l'immense domaine des Morel. Vêtue d'un bermuda en toile et d'un chemisier ajusté, Jade était étendue sur la berge. À ses côtés, elle avait disposé une nappe à carreaux et un panier d'osier. Le soleil brillait, mais une brise légère en atténuait la chaleur.

— Bonjour toi, souffla Marc à l'oreille de sa petite amie.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le dîner chez les Morel, mais il lui semblait qu'ils étaient restés séparés durant une éternité. Pourtant, lorsqu'il essaya de l'embrasser, elle se déroba.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'étonna-t-il.

— *Merci pour le dîner, monsieur*, dit-elle, en s'efforçant d'imiter la voix de Marc. *C'était délicieux. Et croyez bien que je suis navré de vous avoir causé du souci.*

— Tu nous as espionnés ?

— On ne peut rien te cacher.

— Eh ! Qu'est-ce que j'étais censé dire ?

— Tu aurais pu faire preuve de courage. Tu aurais pu déclarer publiquement que tu m'aimais, clamer que tu ne voulais que mon bonheur et assurer à mon père qu'il n'avait pas à s'inquiéter.

Marc leva les yeux au ciel. Depuis des jours, il rêvait de passer une journée en tête à tête avec Jade. Il ne s'attendait pas à essayer des reproches.

— Ton père est mon patron, je te le rappelle, dit-il en déboutonnant sa chemise. S'il me met à la porte, je devrai travailler à l'usine. C'est aussi simple que ça. Bon, je vais me baigner.

Muette comme une carpe, Jade regarda Marc ôter ses bottes, ses chaussettes et son pantalon avant de plonger dans l'étang. Il regagna hâtivement la surface puis, l'air affolé, battit en retraite sur la berge.

— Bon sang, qu'est-ce qu'elle est froide ! s'étrangla-t-il.

Malgré elle, Jade esquissa un sourire. Tandis que Marc sautillait comme un démon en se frottant énergiquement le dos à l'aide d'une serviette, elle se déchaussa.

— On fait la course ? dit-elle en désignant un grand arbre penché au-dessus des eaux, sur la rive opposée. Le premier qui touche le tronc et revient ici a gagné. Si je l'emporte, tu devras parler à mon père et lui avouer que tu m'aimes.

Ayant pratiqué la natation pendant ses classes d'agent de renseignement, Marc ne donnait pas cher des chances de son adversaire.

— C'est d'accord. Mais si je gagne, tu ne me traiteras plus jamais de dégonflé.

À sa grande stupeur, Jade ôta son chemisier, dévoilant sa poitrine nue. Il rougit jusqu'à la pointe des cheveux et détourna pudiquement le regard.

— Alors, je te plais ? gloussa-t-elle en se dépouillant de tous ses vêtements.

— Tu es folle, bredouilla Marc.

— Ah, ce que tu peux être prude ! Un vrai petit Parisien, ma parole. C'est comme ça qu'on se baigne, à la campagne.

Marc était dans tous ses états. Depuis sa plus tendre enfance, il avait entendu les religieuses condamner l'acte de chair, la nudité et les pensées luxurieuses. Pourtant, il lui semblait n'avoir jamais rien vu d'aussi beau que le corps dévêtu de sa petite amie.

— Il faut être deux pour danser le tango ! s'esclaffa Jade avant de se précipiter sur lui et de baisser son slip d'autorité. Tu es prêt ? C'est parti !

Tandis que Marc tentait de se débarrasser de son sous-vêtement trempé bloqué à hauteur des genoux, Jade plongea dans l'étang et se mit à crawler énergiquement vers la rive opposée.

— Non, je ne suis pas prêt ! protesta-t-il. Ce n'est pas juste.

Marc se jeta à l'eau avec plusieurs secondes de retard. Il était plus athlétique que sa rivale, mais cette dernière nageait à la perfection. Il parcourut les vingt mètres qui séparaient les deux berges de l'étang.

Désormais conscient qu'il n'avait aucune chance de gagner à la régulière, il décida de lui tendre un piège. Il s'accroupit derrière un bouquet de roseaux puis, lorsqu'elle rebroussa chemin après avoir touché le tronc, lui administra un plaquage digne d'un joueur de rugby.

— Sale tricheur ! couina sa victime avant d'être précipitée tête la première dans l'étang.

Lorsqu'elle refit surface, elle saisit Marc par les cheveux et lui pinça la pointe d'un sein de toutes ses forces.

Il poussa une plainte déchirante. Tandis qu'il demeurait plié en deux, les mains plaquées sur le torse, partagé entre le rire et les larmes, elle plongea en direction de la berge opposée.

— Adieu, pauvre raté ! s'esclaffa-t-elle.

Marc se lança à sa poursuite. Il gagna peu à peu du terrain et faillit, au

prix d'un ultime effort, la saisir par la cheville, mais elle fut la première à atteindre la rive. Exténués, les deux amoureux nus et trempés roulèrent dans l'herbe rôtie par le soleil.

— Je me demande ce que le père Denis dira de tout ça, quand je me confesserai, dimanche prochain, dit Marc.

— Tu n'oserais pas lui raconter ce qui vient de se passer ? Il est souvent invité à notre table.

— Crois-tu qu'il violerait le secret de la confession ? Allons, ne t'inquiète pas pour ça.

— Mais je n'oserai plus le regarder dans les yeux ! gloussa Jade. En plus, je suis sûre qu'il se régalerait en écoutant ton histoire, ce vieux cochon.

— J'aimerais avoir quatre ans de plus, soupira Marc. Je te traînerais jusqu'à l'église et tu deviendrais ma femme. Ou nous nous cacherions dans les bois, pour vivre heureux dans une cabane, là où nous n'aurions pas à redouter la guerre.

— Alors, comment vas-tu présenter la chose à mon père ?

— Pardon ?

— Tu as perdu notre pari, je te le rappelle. Tu dois maintenant te comporter comme un homme et lui dire toute la vérité.

— Je tiens toujours mes promesses. Il ne me reste plus qu'à attendre le moment propice.

— Tu pourrais venir déjeuner dimanche ? suggéra Jade.

— C'est un peu tôt. J'ai promis de parler à ton père, c'est vrai, mais je ne me souviens pas avoir fixé une date. Que dirais-tu du 17 juillet 1961 ?



Jade et Marc échangèrent peu de mots pendant les deux heures qui suivirent. Ils demeurèrent étendus au soleil, l'un près de l'autre, savourant chaque seconde de cette intimité. Enfin, aux alentours de quatre heures, redoutant que les enfants de l'école voisine n'investissent les lieux, ils se vêtirent, engloutirent le contenu du panier et bavardèrent joyeusement jusqu'à ce que vienne l'heure de se séparer.

De retour à l'orphelinat, Marc dut s'acquitter de la corvée de lessive imposée par sœur Marie-Pierre. Au dîner, comme tous les vendredis, il avala son filet de poisson sans grand enthousiasme puis, cherchant à chasser de son esprit l'image du corps nu de Jade, il accepta la proposition de Jacques et de Victor d'aller se promener dans la campagne environnante.

Lors de ces excursions, les garçons récoltaient champignons, escargots et baies sauvages. En outre, ils posaient des pièges afin d'améliorer l'ordinaire.

Jacques et Victor ne se lassaient pas d'entendre Marc raconter les péripéties imaginaires de sa longue escapade parisienne. Ils le questionnaient

sans relâche tout en relevant les collets où s'étaient précipités lièvres et écureuils.

Souhaitant se rendre utile, Marc se baissa pour cueillir un champignon à l'aspect appétissant.

— Celui-là est mortel, ricana Victor. Si tu tiens à la vie, tu ferais mieux de te contenter de ramasser des escargots.

Marc aimait vagabonder dans les prés et les bois. Il écoutait d'une oreille distraite les blagues un peu crues de ses jeunes compagnons. Ils n'avaient que trois ans de moins que lui, mais il avait l'impression de n'avoir rien en commun avec ces gamins qui ne s'étaient jamais aventurés à plus de dix kilomètres de l'orphelinat.

Chemin faisant, ils trouvèrent une truite magnifique prisonnière d'une nasse placée dans le cours de la rivière.

— Marc n'y connaît rien en pièges et en champignons, mais on peut dire qu'il nous porte chance ! s'exclama Jacques en exhibant sa prise. D'habitude, les poissons qui se prennent là-dedans se font boulotter par je ne sais quelles bestioles avant qu'on ne puisse les récupérer.

Victor s'empara de l'animal, le posa sur l'herbe puis, à l'aide d'un couteau, en recueillit les entrailles qu'il plaça dans le piège en guise d'appât.

— Prête-moi ce couteau, ordonna Marc.

— Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

— Donne-le-moi, je te dis. Je vais vous montrer pourquoi je n'ai pas besoin de tendre des pièges, moi.

Il s'empara du couteau, désigna un arbre situé à une dizaine de mètres et ajouta :

— Écureuil. Troisième branche à gauche en partant du bas, pile dans l'axe du tronc.

La lame fila dans les airs, décrivit une trajectoire presque rectiligne, traversa l'animal de part en part puis se ficha dans le bois.

— Très impressionnant, dit Victor. Mais dis-moi, comment comptes-tu récupérer mon couteau, à présent ?

— Oh flûte..., gémit Marc tandis que ses camarades partaient d'un grand éclat de rire.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Marc envisagea de grimper à l'arbre, mais après l'avoir brièvement étudié, il en jugea les branches trop frêles. Victor s'empara d'une pierre qu'il lança en direction du couteau qui, après plusieurs essais infructueux, se détacha du tronc, emportant avec lui le cadavre de l'écureuil.

Hilare, Jacques ramassa l'animal dans le taillis où il avait atterri et en agita la queue touffue sous le nez de Marc.

— Quel trophée ! ironisa-t-il. Tu devrais faire empailler sa tête et l'exposer au-dessus de ton lit.

Victor se servit d'une poignée de feuilles pour essuyer la lame sanglante.

— Il faut avouer que tu es plutôt doué, dit-il en se tournant vers Marc. Les sœurs vont être ravies de découvrir nos prises. Je crois que c'est notre plus beau tableau de chasse.

— Je croyais que vous braconniez pour le plaisir.

— Nous sommes les meilleurs chasseurs de l'orphelinat, déclara fièrement Jacques. Sœur Marie-Pierre dit toujours que sans nous, nous ne mangerions pas à notre faim au cours de l'hiver.

Constatant que la lumière du jour commençait à décliner, le trio se hâta d'inspecter les derniers collets avant d'emprunter le chemin de terre qui longeait le champ de blé de M. Morel.

Lorsqu'ils se trouvèrent à proximité du lac où Marc avait retrouvé Jade à l'heure du déjeuner, Victor se figea.

— J'ai vu quelque chose bouger par là, dit-il en désignant une grange située à une quarantaine de mètres.

— Tu es sûr ? demanda Marc.

Un claquement de porte confirma les soupçons de Victor.

— Qui peut bien se trouver ici à une heure pareille ? s'étonna Jacques. Les ouvriers agricoles devraient être rentrés chez eux depuis longtemps.

Jusqu'alors, Marc n'avait fait que suivre ses camarades. En tant que membre le plus âgé du groupe, il estima qu'il devait désormais prendre les choses en main.

— Il s'agit peut-être de voleurs, ou d'un garçon de ferme chargé d'une corvée particulière, dit-il. Savez-vous comment rejoindre la maison des Morel ?

— Évidemment, répondit Jacques.

— Très bien. Alors filez. Je vais m'approcher discrètement de la grange, pour voir de quoi il retourne.

— S'il s'agit de bandits, ils sont sans doute armés, gémit Victor.

— Je serai prudent, ne vous inquiétez pas. Quand à vous, courez, et tâchez de ne pas vous faire repérer.

Jacques sortit un lance-pierres de la poche arrière de son pantalon.

— Tu penses que ça pourrait t'être utile ?

— Pourquoi pas ? répondit Marc en s'emparant de l'arme.

— Sois prudent, lança Victor avant de s'élancer vers la maison de Morel, Jacques sur les talons.

Marc attendit que les garçons aient disparu de son champ de vision avant de progresser à pas de loup dans l'herbe haute tout en ruminant diverses théories. Si un maraudeur s'était introduit dans la grange, il aurait raflé tous les outils disponibles avant de filer sans demander son reste. Si, à l'inverse, un employé de la ferme y travaillait, il aurait laissé la porte ouverte en raison de la chaleur.

Après s'être tordu la cheville au passage d'un fossé de drainage, Marc atteignit le bâtiment et jeta un coup d'œil entre deux planches disjointes. Il découvrit, affalé dans le foin, un homme imposant vêtu d'une chemise et d'un pantalon militaire vert foncé qui griffonnait sur un calepin. Deux sacs à dos étaient posés à ses côtés.

Marc se souvint de sa rencontre avec son patron, quelques jours plus tôt, et de ce qu'il avait appris au sujet des enquêteurs du service des réquisitions. Il décida de rejoindre Jacques et Victor à la maison de M. Morel afin de l'informer de ce qui se tramait. Mais à l'instant précis où il pivotait sur ses talons, un individu de haute stature jaillit de la végétation et le poussa contre le mur de planches.

Marc flanqua un violent coup de genou dans le bas-ventre de son adversaire, mais l'homme, sourd à la douleur, fonça tête baissée de façon à le clouer contre la grange, brandit un poignard et en posa le fil sur son cou.

— Plus un geste, dit-il en français, avec un fort accent que Marc ne put identifier.

Alerté par les bruits de lutte, son compagnon jaillit de la grange et l'aida à traîner Marc à l'intérieur. Ils le jetèrent dans le foin puis braquèrent le faisceau d'une lampe de poche dans sa direction.

— Ce n'est qu'un gamin, gémit l'homme qui avait reçu le coup à l'entrejambe. Mais il a du répondant.

— Tout va bien, mon garçon, dit l'autre. Nous n'avons aucune intention de te faire du mal.

Un peu étourdi, Marc considéra la tenue des intrus, leur pantalon vert et leurs bottes militaires semblables à celles des troupes américaines. Soudain, il se souvint des soldats de l'armée canadienne rencontrés dans le Devon, un an plus tôt. Les pièces du puzzle s'assemblèrent aussitôt dans son esprit.

— Vous avez débarqué à Dieppe, n'est-ce pas ? dit-il.

— Tu as entendu parler de l'opération ? s'étonna l'homme qui tenait la lampe.

— Oui. Les nouvelles circulent vite, dans ce pays.

— Mon nom est Noah, dit le soldat avec qui Marc avait eu maille à partir. Et lui, c'est Joseph. Nous cherchons à rejoindre le Sud. Nous avons besoin de vivres et de cartes.

— Je vous ai pris pour des agents du service des réquisitions. J'ai envoyé deux de mes camarades prévenir le fermier. Vous feriez mieux de rassembler vos affaires.

— Et qu'aurions-nous à craindre d'un fermier ?

— Il héberge des officiers de la Luftwaffe. J'ai dû enjamber un fossé, pour arriver jusqu'ici. Il se trouve à une vingtaine de mètres. Il est un peu boueux, mais vous pourrez vous y cacher. Je vous couvrirai si nécessaire.

Les Canadiens s'accordèrent quelques secondes de réflexion, puis Noah jeta un bref coup d'œil à l'extérieur de la grange.

— Joseph, ramasse ton sac. On lève le camp.

Lorsque les soldats s'élancèrent vers le fossé, Marc se précipita dans la direction opposée et se trouva presque aussitôt confronté à un officier de la Luftwaffe armé d'un fusil de chasse.

— Ne tirez pas ! C'est moi !

Jacques, Victor, Jade et son père suivaient l'Allemand à quelque distance.

— Les maraudeurs sont-ils toujours dans la grange ? demanda Morel, le souffle court.

— C'était juste des enfants, expliqua Marc. Je crois qu'ils jouaient dans la paille. Ils se sont carapatés dès qu'ils m'ont aperçu.

Jade lui adressa un sourire discret. M. Morel ouvrit la porte de la grange.

— Il n'y a rien à voler, là-dedans, dit-il. Oh, je crois qu'ils ont cassé le cadenas.

— Dans quelle direction se sont-ils enfuis ? demanda l'Allemand.

— Ils ont filé vers l'étang.

— Il vaudrait mieux que j'avertisse le quartier général. Nous craignons toujours que des soldats ennemis ne se soient infiltrés lors du débarquement de Dieppe.

— Puisqu'il vous dit que c'était des mômes, grogna M. Morel. Inutile d'envoyer vos gars nous cuisiner et mettre la ferme sens dessus dessous.

— Oui, des enfants, nettement plus jeunes que moi, insista Marc.

— Bon, si vous le dites, grommela l'Allemand. Et puis, à vrai dire, je dois prendre mon service à l'aube et je préférerais me coucher tôt.

Sur ces mots, Morel et son invité prirent le chemin de la maison.

— C'était merveilleux, cet après-midi, chuchota Jade à l'oreille de Marc. Ils échangèrent un baiser furtif.

— Je n'ai pas arrêté de penser à toi, dit-il.

Jacques et Victor se mirent à glousser comme des demeurés.

— Hou les amoureux ! lança ce dernier avant de s'élancer vers l'orphelinat, son camarade sur les talons.

— Je ferais mieux de rentrer, dit Jade. Retrouvons-nous demain, à l'heure du déjeuner, tu veux ?

Sur ces mots, elle courut rejoindre son père. Marc se précipita vers le fossé où les Canadiens s'étaient réfugiés.

— Tu nous as sauvé la vie, dit Joseph.

— Vous allez me suivre, compris ? Lorsque nous arriverons près de l'orphelinat, vous vous posterez à l'endroit que je vous indiquerai et vous attendrez que je vienne vous chercher. Je tâcherai de vous procurer des vêtements civils et de la nourriture.

CHAPITRE VINGT-CINQ

— Tu n'aimes pas trop te salir les mains, on dirait, dit Victor, qui écorchait un écureuil dans la cour à la lumière d'une vieille lampe à huile.

À ses côtés, Jacques plumait un poulet.

— Je crois que je me suis foulé la cheville, dit Marc. Je vais m'allonger un moment.

Il jeta un regard en direction du mur d'enceinte derrière lequel, s'ils lui avaient obéi, l'attendaient les Canadiens. Il franchit la porte des cuisines. Comme il le supposait, les religieuses avaient déserté les lieux afin de border les plus jeunes résidents. Il faucha un quignon de pain, un talon de jambon et un gros morceau de fromage, puis s'engagea dans le couloir menant à la porte principale. Parvenu dans le vestibule, il tomba nez à nez avec sœur Madeleine, qui berçait un tout jeune garçon endormi dans ses bras.

— Ne le réveille pas, dit-elle. Il souffre d'une otite, le pauvre. Il pleurerait tellement fort qu'il a réveillé tout le dortoir.

Elle considéra les victuailles que Marc venait de dérober, fronça les sourcils mais parla à voix basse.

— Pourrais-je savoir ce que tu fabriques ?

S'il avait eu affaire à une autre religieuse, Marc aurait admis avoir volé la nourriture pour son seul profit et aurait courageusement affronté son châtiment. Mais sœur Madeleine était juste et compréhensive. Elle seule avait osé tenir tête à M. Thomas pendant son règne de terreur.

— J'ai trouvé deux soldats canadiens, expliqua Marc. Ils ont faim et soif.

— Ils viennent de Dieppe ?

— Je crois.

Madeleine couvrait le petit garçon d'un regard anxieux.

— Je vais le remettre au lit. Conduis ces hommes à l'oratoire.

— Je vous supplie de n'en parler à personne. S'ils sont pris, ils seront fusillés pour espionnage.

— Ce ne sera pas la première fois que nous accueillerons des fuyards, répliqua sœur Madeleine. Contente-toi de suivre mes directives.

Marc franchit la porte puis longea le mur qui ceignait l'institution. En dépit de l'entraînement qu'il avait reçu, la religieuse ne voyait en lui qu'un

adolescent de quatorze ans. En toute logique, elle était déterminée à prendre l'affaire en main.

— Rangez ça dans vos sacs, dit-il en remettant les vivres aux Canadiens. Vous allez vous réfugier dans l'oratoire, près du couvent où vivent les sœurs.

— Es-tu certain que nous y serons en sécurité ? s'inquiéta Joseph.

— Rien ne vous oblige à me suivre, mais si vous voulez rentrer chez vous, il faudra bien que vous fassiez confiance à quelqu'un. Et tant qu'à faire, mieux vaut vous en remettre à des religieuses.

Joseph et Noah échangèrent quelques mots en anglais.

— C'est un môme, dit l'un.

— Un môme qui nous a sauvé la vie, tout à l'heure, fit observer l'autre.

À l'évidence, Joseph employait sa langue maternelle. Noah, lui, parlait avec l'accent caractéristique de la province francophone de Québec.

Pour la première fois depuis une éternité, Marc s'exprima en anglais.

— Vous savez, je comprends parfaitement tout ce que vous dites, dit-il, adoptant un ton aristocratique digne d'un membre de la famille royale britannique.

Les soldats le considérèrent avec des yeux ronds puis, amusés par sa diction, éclatèrent de rire.

— Racontez-moi ce qui s'est passé à Dieppe, demanda Marc en les conduisant vers le couvent situé à deux cents mètres de l'orphelinat.

— Je ne sais pas quel plan l'état-major avait en tête, mais tout est allé de travers¹, expliqua Noah. Dès que nous sommes descendus de la barge, nous avons été accueillis par un feu nourri de mitrailleuses. La plage était jonchée de cadavres, et il n'y avait nulle part où se cacher. Une vraie boucherie. Nous sommes restés trois heures bloqués au pied d'une falaise avant de nous rendre, faute de munitions. Les Allemands avaient tellement de prisonniers sur les bras qu'ils ne savaient plus où donner de la tête. Alors on a profité du désordre pour filer.

— C'est un sacré coup dur, lâcha Marc.

Ils contournèrent la bâtisse qui abritait les six religieuses chargées de la bonne marche de l'orphelinat et deux vieilles nonnes impotentes, puis se dirigèrent vers le petit édifice de briques où les sœurs s'astreignaient quotidiennement à plusieurs heures de prière.

Marc n'était jamais entré dans l'oratoire. D'une part, il était situé hors du périmètre où les enfants avaient le droit de s'aventurer. D'autre part, il jouxtait le cimetière réservé aux orphelins, un lieu qui, depuis sa plus tendre enfance, l'avait toujours épouventé.

Il poussa la porte de la chapelle et découvrit un espace octogonal aux murs blanchis à la chaux, meublé de quelques bancs placés face à l'autel.

Agenouillée devant un crucifix, sœur Marie-Pierre lisait la Bible à la lueur d'un chandelier.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit la jeune religieuse en se tournant vers les nouveaux venus sans manifester la moindre surprise. Que le Seigneur

soit avec vous.

Se trouvant enfin dans un lieu correctement éclairé, Marc put observer à loisir les deux soldats qui l'accompagnaient.

Joseph était un homme trapu d'une trentaine d'années, aux épais cheveux roux et au regard un peu tombant. Noah, qui le dominait d'une tête, n'avait pas plus de vingt ans. Ses mains étaient immenses, ses cuisses aussi larges que la taille de Marc.

Quelques instants plus tard, sœur Madeleine les rejoignit. Elle déposa sur un banc un panier contenant une miche de pain et une bouteille de vin, puis demanda à sœur Marie-Pierre d'apporter de l'eau chaude afin que leurs invités puissent faire leur toilette et se raser.

Les Canadiens avaient parcouru une centaine de kilomètres à pied. Les religieuses soignèrent leurs pieds meurtris, percèrent leurs ampoules et glissèrent de la paille dans leurs bottes afin d'en absorber l'humidité.

En inspectant discrètement les ceinturons des soldats, Marc découvrit des détonateurs et des pistolets équipés de silencieux, preuve qu'il n'avait pas affaire à de simples militaires, mais aux membres d'un commando.

— Vous vous en êtes bien tirés jusque-là, dit-il.

— Nous avons eu de la chance, dit Noah. Il y avait des barrages partout. À deux reprises, nous avons été pris en chasse par des chiens.

— Que comptez-vous faire, à présent ?

— Dormir, sourit le Canadien. Puis nous nous remettrons en route.

— Vous aurez besoin de vêtements civils, dit Marc. Jusqu'ici, vous avez progressé en pleine campagne. Dès que vous atteindrez des zones urbanisées, vous ne pourrez plus passer inaperçus.

— Si nous sommes pris en uniforme, nous bénéficierons du statut réservé aux prisonniers de guerre et serons placés sous la protection de la convention de Genève, expliqua Joseph. Dans le cas contraire, nous pourrions être accusés d'espionnage et fusillés sur place.

— Les Allemands ne respectent aucune règle. Vous êtes si loin de Dieppe, désormais, qu'ils ne vous considéreront pas comme de simples rescapés du débarquement.

— Oui, tu n'as peut-être pas tort. Tu pourrais nous procurer des vêtements ?

— Toutes les sœurs sont d'excellentes couturières. Le problème, ce sont les papiers. Dès que vous vous trouverez aux environs de Paris, vous serez confrontés à de nombreux barrages.

— Quelqu'un nous a donné une adresse, annonça Noah.

Furieux que son camarade ait lâché cette information, Joseph lui lança un regard noir.

— Alors que nous étions dans un village aux environs d'Amiens, un vieillard nous a surpris en train de piller son champ. Par chance, nous avons affaire à un brave homme. Il nous a offert de l'eau, de la nourriture et des sous-vêtements secs. Pour finir, il nous a indiqué les coordonnées d'une

personne à Paris qui pourrait nous aider.

Noah remit à Marc un morceau de papier chiffonné. Horrifié, ce dernier déchiffra les indications que les Canadiens n'avaient pas pris la peine de chiffrer ni de mémoriser : c'était l'adresse d'une certaine Charlotte Poyer, domiciliée dans le XVIII^e arrondissement de Paris. S'ils avaient été pris en possession de ce document, la Gestapo aurait sans nul doute appréhendé l'inconnue afin de la soumettre à la torture.

— Le vieil homme a-t-il dit qui était cette Charlotte ?

— Il a simplement précisé qu'elle était liée à des personnes de confiance, répondit Noah.

— Il n'a même pas expliqué pourquoi il la connaissait ?

— À vrai dire, il n'était pas très bavard. Je crois qu'il crevait de trouille. Il fallait voir comme ses mains tremblaient ! Chez lui, nous avons aperçu des tracts antiallemands. Il souhaitait sincèrement nous aider, mais il craignait sans doute de compromettre sa fille et ses trois petits-enfants qui logeaient sous son toit.

— Peut-être cette Charlotte fait-elle partie d'un réseau de partisans, suggéra Marc.

Depuis son retour à l'orphelinat, il n'avait pas cherché à entrer en contact avec la Résistance. D'une part, il était plutôt satisfait de ses conditions d'existence. D'autre part, Jade occupait toutes ses pensées.

— J'ai connu un membre de la Royal Air Force, en Angleterre, qui affirmait qu'il existait un réseau clandestin chargé de faire passer les pilotes abattus en Espagne. Vous croyez que cette femme pourrait en faire partie ?

— Comment le savoir ? Si ça se trouve, cette adresse vous mènera tout droit dans un piège tendu par la Gestapo.

Noah se tourna vers Madeleine.

— Et vous ma sœur, auriez-vous une idée de la façon dont nous pourrions quitter le pays ?

— Hélas, nous ne savons pas grand-chose de ce qui se passe au-delà des murs de ce couvent. Nous prenons soin des pauvres âmes qui nous sont confiées, et de tous ceux que le Seigneur nous envoie. Nous avons abrité un pilote, l'hiver dernier, mais j'ignore ce qu'il est devenu après s'être remis en route.

— Je connais bien Paris, dit Marc. Vous ne possédez pas de papiers, et vous ne pouvez ni l'un ni l'autre dissimuler votre accent. De plus, même si vous restez muets, les hommes en âge de combattre sont si rares que vous éveillerez inévitablement les soupçons. Pour le moment, je suggère que vous trouviez un endroit où vous cacher. Si sœur Madeleine le permet, je me rendrai à la capitale pour vérifier que vous ne courez aucun risque.

— Et s'il s'agit bien d'un piège ? s'inquiéta Noah. Tu seras arrêté, et les Allemands t'extorqueront des aveux qui leur permettront de remonter jusqu'à nous.

— Je serai prudent, assura Marc. Et je ne me trouverai pas en territoire

inconnu. J'ai vécu deux ans à Paris. Je ne suis pas aussi naïf que vous le supposez. Rassurez-vous, je ne vais pas me contenter de frapper à la porte de cette femme pour la supplier d'exfiltrer deux soldats canadiens.

— Il n'empêche, tout cela me paraît très dangereux, dit Joseph.

— Qui ne risque rien n'a rien. Franchement, je ne comprends pas comment vous êtes parvenus à arriver jusqu'ici en uniforme et sans papiers d'identité.

— Et si la fille refuse de nous aider ?

Marc haussa les épaules.

— Nous devons trouver un autre moyen de vous faire passer en Espagne.

Sœur Marie-Pierre lança à Marc un regard plein de tendresse puis s'adressa aux Canadiens.

— Après s'être échappé de l'orphelinat, ce garçon a vécu seul à Paris pendant deux ans, soit bien plus longtemps que tous les fugueurs qui nous avaient faussé compagnie jusqu'alors. Je crois que c'est le Seigneur qui a permis que vous croisiez son chemin.

Ces derniers ne semblaient pas enthousiastes à l'idée de remettre leur sort entre les mains d'un garçon de quatorze ans, mais ils étaient épuisés et ne disposaient d'aucune autre solution. Ils hochèrent silencieusement la tête en signe d'assentiment.

— Très bien, dit sœur Madeleine. Marc, je te procurerai de l'argent et de quoi te nourrir. Demain, j'informerai Félix que tu n'es pas en état de travailler.

— Je devrai peut-être passer la nuit à Paris, précisa-t-il. Si cette Charlotte Poyer exerce une profession, je ne la rencontrerai que dans la soirée, et ne pourrai rejoindre Beauvais en raison du couvre-feu.

— Je vais aller chercher des oreillers et des couvertures, annonça sœur Madeleine. Nos hôtes passeront la nuit ici. Dès demain, nous leur trouverons une autre cachette. D'ici là, nous prions Dieu de leur accorder sa protection.

Joseph hocha la tête puis adressa à Marc un sourire discret.

— Dieu ? chuchota-t-il. Je ne serais pas mécontent qu'il nous file un coup de main, celui-là.

1. Le débarquement de Dieppe, officiellement baptisé Operation Jubilee, s'est déroulé le 19 août 1942. Menée principalement par des troupes canadiennes et britanniques, cette expédition se fixait pour but la destruction des ouvrages de défense allemands, la saisie de documents relatifs aux technologies militaires et la capture d'officiers supérieurs. Cette tentative s'est soldée par la perte d'un nombre considérable d'avions et d'embarcations. Sur les 6 086 hommes lancés à l'assaut des côtes, 3 623 ont été tués ou faits prisonniers. Considéré comme l'un des pires désastres militaires de la Seconde Guerre mondiale, ce débarquement a pourtant apporté d'importants enseignements et permis le succès de l'assaut décisif mené deux ans plus tard sur les côtes normandes.

CHAPITRE VINGT-SIX

Cette nuit-là, Marc eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Il revivait les instants passés en compagnie de Jade, peau contre peau, les plus merveilleux et les plus troublants de son existence.

Pendant les douze années qu'il avait passées entre les murs de l'orphelinat, il n'avait cessé de rêver d'aventure. Désormais, il n'aspirait plus qu'à une vie simple aux côtés de celle qu'il aimait, mais le destin semblait en avoir décidé autrement.

Dès le lendemain matin, il lui faudrait se lever aux aurores et se mettre en route pour Paris. La réussite de son évasion devait davantage à la chance qu'à ses compétences d'agent de renseignement. De nombreux impondérables avaient joué en sa faveur : son poste au commissariat général du Reich pour l'emploi de la main-d'œuvre, l'incapacité de Fischer à viser correctement, la bienveillance du gardien de la paix, la complicité passive de la jeune fille qui l'avait laissé s'emparer d'un portefeuille bien garni.

S'il avait ainsi joué sa vie à pile ou face, c'est parce qu'il n'avait alors rien à perdre. Mais le souvenir du corps de Jade pressé contre le sien, de ses cheveux soyeux et de ses mains délicates le hantait. Les sentiments qu'il éprouvait pour elle n'avaient rien à voir avec les innocentes fougues de son enfance.

Cependant, Marc se préoccupait sincèrement du sort des soldats canadiens. Lorsqu'il se trouvait en Allemagne, il n'avait fait que vivre au jour le jour, ne songeant qu'à se soustraire aux brutalités des gardes, à éliminer la vermine qui grouillait dans son matelas et à se procurer assez de nourriture pour tenir jusqu'au lendemain. À présent, il songeait souvent à Richard et Vincent, ses anciens compagnons de captivité. Que pouvait bien leur réserver l'avenir ? Si les troupes américaines et britanniques se lançaient à la reconquête du territoire européen, les travailleurs forcés seraient soumis à des cadences toujours plus infernales et recevraient à peine assez de nourriture pour assurer leur survie. Dans le cas contraire, ils seraient condamnés à mener une vie d'esclaves jusqu'à leur dernier souffle.

À cinq heures du matin, Marc se glissa hors du lit. S'il ne se réjouissait pas à l'idée de replonger dans la clandestinité, ne fût-ce que deux jours, il était déterminé à entrer en contact avec la Résistance afin d'aider les Canadiens à

quitter le pays.

— Pourquoi tu t'habilles ? demanda Jacques depuis la couchette inférieure du lit superposé.

— T'occupe, répondit Marc. Rendors-toi.

Dans la cuisine, il trouva une musette contenant un sandwich, des pommes et des tickets de rationnement. Il y fourra quelques vêtements, une petite lime métallique, un crochet de serrurier confectionné à l'aide d'un morceau de fil de fer et un couteau correctement équilibré déniché dans le tiroir à couverts.

Après six kilomètres de marche en pleine campagne, Marc atteignit la gare de Beauvais aux premières lueurs de l'aube. Une heure et demie plus tard, il débarqua à Paris puis, trouvant la bouche de métro fermée par une grille, emprunta deux bus afin de rejoindre l'adresse que lui avait communiquée Noah. Il découvrit un immeuble modeste comportant quatre étages. Il poussa la porte d'entrée puis jeta un coup d'œil à la loge de la concierge. À en juger d'après la couche de poussière qui recouvrait le plancher, il comprit qu'elle n'était pas occupée depuis des mois.

Il localisa la boîte aux lettres de Charlotte Poyer et apprit qu'elle vivait au dernier étage, appartement trois. En jetant un œil à l'intérieur, il aperçut quelques enveloppes, mais pas en nombre suffisant pour en déduire que l'intéressée avait quitté les lieux.

Dans l'escalier, il dut s'écarter pour céder le passage à une habitante de l'immeuble qui le toisa avec suspicion. Marc avait une excuse toute prête : si on l'interrogeait sur les raisons de sa présence en ces lieux, il déclarerait qu'il avait passé son enfance dans le quartier et qu'il était à la recherche d'un camarade de classe qui n'avait pas donné signe de vie depuis le début de la guerre.

Parvenu au quatrième étage, il s'engagea dans le couloir menant à la porte numéro trois. Des enfants chahutaient dans l'appartement voisin. Les toilettes communes situées sur le palier exhalaient une discrète odeur d'urine. Il leva les yeux vers la lucarne s'ouvrant sur le toit puis examina l'échelle suspendue au mur par deux crochets.

Fidèle aux enseignements de Charles Henderson, il lui fallait rester patient et tâcher de réunir autant d'informations que possible concernant son objectif avant toute prise de contact.

Tout d'abord, il devait savoir si Charlotte Poyer se trouvait à son domicile. Il frappa trois coups à la porte puis battit en retraite dans les toilettes, à l'autre bout du couloir.

Constatant que nul ne se manifestait, il supposa que sa cible était soit absente, soit demeurée au fond de son lit.

Il décrocha l'échelle, en gravit les échelons, ouvrit le vasistas et se hissa sur le toit. Il rampa jusqu'à une lucarne entrouverte puis, à l'aide de la lime, donna quelques coups sonores contre le cadre métallique avant de trouver refuge derrière la souche d'une cheminée. Lorsqu'il fut certain que personne

ne s'intéressait à l'origine de ce raffut, il se glissa dans l'ouverture et se laissa tomber sur le parquet ciré de l'appartement.

C'était une pièce unique meublée d'une table, d'une penderie, d'un meuble de toilette, d'un grand lit à barreaux et d'une commode. Tout était parfaitement ordonné, comme si l'occupante des lieux, conformément à la stratégie adoptée par les résistants les plus aguerris, souhaitait pouvoir identifier aisément tout objet déplacé au cours d'une fouille.

Marc ne trouva pas un carnet d'adresses, pas une photo personnelle. À ses yeux, il s'agissait d'un indice supplémentaire que Charlotte Poyer faisait partie d'une organisation clandestine : ainsi, si elle venait à être arrêtée, la Gestapo serait incapable de remonter jusqu'à ses proches.

Marc souleva les draps, passa une main sur le matelas sans détecter la moindre tiédeur puis remit tout en ordre. La tasse à café posée sur la table de nuit, la bouilloire, le poêle, tout était froid.

En inspectant le contenu de la commode et de la penderie, il se forgea une image mentale de Charlotte : une femme mince, au goût prononcé pour les tenues élégantes qui, en dépit de la pénurie touchant les produits cosmétiques, ne sortait pas sans maquillage. Il trouva une luxueuse robe de soirée, mais aussi une combinaison de travail brune tachée d'encre. En fouillant les poches, il découvrit un bulletin de paye provenant d'une imprimerie.

Il fit aussitôt le rapprochement avec les publications aperçues par les Canadiens chez le vieil homme qui les avait secourus aux environs d'Amiens. À en croire le document, Charlotte n'avait que dix-neuf ans. À l'évidence, compte tenu de son salaire modeste, elle n'avait pas les moyens de s'offrir les vêtements luxueux aperçus dans la penderie. Marc supposa qu'elle profitait de la générosité d'un père ou d'un ami fortuné. Mis bout à bout, ces indices formaient un portrait intrigant.

Soudain, une clé tourna dans la serrure. Par chance, la porte disposait de deux verrous, si bien que Marc eut le temps de se hisser sur la commode puis de regagner le toit. Là, il s'allongea sur le ventre afin d'espionner discrètement sa cible.

Charlotte était séduisante. Ses cheveux bruns tombaient en cascade sur ses épaules, masquant les bretelles de sa robe noire parfaitement ajustée. Son teint était un peu brouillé, signe qu'elle n'avait pas passé la nuit à son domicile. Elle déposa sur la table une miche de pain noir, un journal et le courrier récupéré dans sa boîte aux lettres. Elle se servit un verre de lait puis s'assit au bord du lit.

L'espace d'un instant, Marc envisagea de regagner le couloir puis de se présenter à sa porte, mais il préféra observer l'extrême prudence prônée par Charles Henderson et ne passer à l'action que lorsqu'il aurait parfaitement cerné le profil de son objectif.

Après tout, quelques heures d'observation ne changeraient rien au sort des soldats canadiens, mais il redoutait qu'un habitant des immeubles

alentours ne l'aperçoive. Son verre de lait terminé, Charlotte ôta sa robe, réunit ses cheveux sur sa nuque, passa sa combinaison tachée d'encre puis quitta l'appartement, un colis sous le bras.

Marc compta trente secondes avant de regagner le palier et de se lancer à ses troussees. En quittant l'immeuble, il la vit disparaître à l'angle d'une rue. Il hâta le pas pour ne pas la perdre de vue puis la suivit en prenant soin de garder ses distances.

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, Charlotte pénétra dans une librairie pour en ressortir presque aussitôt. Au premier coup d'œil, Marc remarqua qu'elle portait un paquet de taille différente. Elle entra dans un jardin public, observa les alentours d'un air détaché et planta un piquet dans la terre, entre deux arbustes.

Marc n'avait jamais utilisé un tel accessoire, mais il en avait entendu parler lors de sa formation aux techniques de renseignement. C'était un simple tube de métal creux où les agents plaçaient un message rédigé sur un morceau de papier. Une fois enfoncé dans le sol d'un coup de talon, le dispositif demeurerait invisible jusqu'à ce qu'un complice informé de sa position ne le détecte.

Marc était désormais convaincu que Charlotte faisait partie d'un réseau actif de partisans, mais son comportement lui causait quelque inquiétude. Depuis qu'il la suivait, elle n'était pas une seule fois retournée sur ses pas de façon à brouiller les pistes. Au contraire, elle s'était dirigée droit vers la librairie puis avait rejoint le square sans même jeter un coup d'œil par-dessus son épaule.

Fort de son expérience auprès des partisans de Lorient, Marc savait que la plupart des résistants ignoraient les règles les plus élémentaires du travail de renseignements. Pire encore, même les agents expérimentés finissaient par s'installer dans la routine et commettre des erreurs de débutants.

S'étant remise en route, Charlotte parcourut une cinquantaine de mètres avant de s'engager sous un porche surmonté de l'inscription « Imprimerie Constellation ». Elle adressa un signe de tête amical aux ouvrières qui fumaient sur le trottoir.

Marc, qui avait étudié le bulletin de paye de sa cible, savait qu'elle travaillait dix heures par jour et disposait de trente minutes de pause déjeuner. Il était presque midi, ce qui signifiait que la jeune femme ne quitterait pas l'imprimerie avant dix heures du soir. À ce moment-là, sans doute la trouverait-il épuisée par une longue journée de labeur. Ce serait l'occasion idéale de se présenter à elle.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Disposant de dix heures à tuer, Marc décida de glaner davantage de renseignements concernant Charlotte.

De retour au jardin public, il constata que le piquet avait disparu. Ce procédé éprouvé permettait à deux personnes œuvrant dans la clandestinité d'échanger des messages sans jamais se rencontrer, mais il convenait de récupérer le tube dans les plus brefs délais afin de minimiser les risques qu'il ne soit découvert accidentellement. Marc était rassuré. Tout avait été accompli selon les règles, indice supplémentaire que Charlotte Poyer appartenait à un réseau correctement organisé.

Il prit la direction de la librairie où la jeune femme avait échangé le paquet. La boutique proposait un large choix d'ouvrages alignés sur des rayonnages courant du sol au plafond.

Marc s'étonna de trouver trois femmes postées derrière le comptoir, soit bien davantage que ne l'exigeait la maigre fréquentation de l'établissement. Elles discutaient de sujets banals, évoquant tour à tour leurs époux, leurs enfants et la pénurie de viande.

Marc comprit rapidement qu'elles étaient sœurs – ou belles-sœurs. Évelyne paraissait au moins dix ans de plus qu'Arlette et Julie.

Un soldat allemand entra dans la boutique. Évelyne le salua poliment et indiqua le rayon des ouvrages en langue germanique, mais lorsqu'il prit congé, elle ferma brutalement le tiroir-caisse puis cracha sur le lino.

— Le fric des Boches pue la mort, gronda-t-elle.

Avant que sa vie ne prenne un tour aventureux, Marc avait échappé à l'existence morne de l'orphelinat en se plongeant dans la lecture. Il feuilleta plusieurs romans qui avaient bercé sa jeunesse et relut les paragraphes qui l'avaient marqué.

— Puis-je vous aider, jeune homme ? demanda Arlette.

Marc se tourna vers la femme aux cheveux mi-longs et au visage avenant.

— À vrai dire, je n'ai pas beaucoup d'argent.

Il évoqua ses ouvrages préférés, puis elle lui suggéra quelques lectures convenant à un garçon de son âge. Tandis qu'ils bavardaient, Marc vit plusieurs clients déposer des livres au comptoir, mais il fit mine de n'avoir

rien remarqué. À chaque fois, l'une des sœurs s'emparait des recueils puis s'isolait dans l'arrière-boutique pendant quelques minutes.

Il supposait que la librairie faisait office de boîte aux lettres pour les résistants, mais il ignorait si les femmes se chargeaient de communiquer les messages à Londres ou s'ils étaient transmis par quelque moyen détourné à un opérateur radio.

Arlette lui céda un exemplaire des *Trois Mousquetaires* pour un prix modique. Il la remercia chaleureusement puis regagna le jardin public afin de surveiller discrètement les allées et venues. Assis sur un banc, il grignota son sandwich en découvrant les premières pages de son livre. Il réalisa alors qu'il était incapable de se concentrer sur sa lecture : Jade occupait toutes ses pensées.

Il l'imaginait travaillant aux champs, en cette chaude journée de fin d'été, la nuque perlée de sueur. Il pouvait sentir le parfum de sa peau, lorsqu'elle regagnait la cour de la ferme après des heures de labeur. Il la revoyait tirer sur les bretelles de son tablier, à la manière d'un garçon de ferme.

Le souvenir des moments passés au bord de l'étang ne cessait de le tourmenter. Avec quelle impudeur Jade s'était dévêtue devant lui ! Avec quel culot elle l'avait enlacé, peau contre peau ! Qui diable était cette fille ? Agissait-elle de la sorte avec d'autres employés de son père ? Ou avec ses hôtes allemands ? Partageait-elle ses sentiments ou se payait-elle simplement du bon temps ?

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? demanda un petit garçon qui jouait à la balle sur la pelouse avec quelques camarades de son âge.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? rétorqua-t-il.

L'enfant haussa les épaules.

— C'est juste que je ne t'ai jamais vu dans le quartier. Tu viens d'emménager ?

— Non. Je suis ici pour retrouver un vieux copain. Mais il est encore au travail.

— Ah, d'accord, lâcha l'enfant avant de rejoindre ses amis.

À cet instant, Marc aperçut la silhouette de Charlotte, devant l'imprimerie, à quelques dizaines de mètres du jardin. Deux femmes l'aidaient à charger des rames d'affiches colorées à l'arrière d'un attelage. Il en reconnut aussitôt l'illustration. Elle était placardée sur tous les murs de Paris : c'était l'image d'un policier français et d'un soldat allemand se serrant la main accompagnée du slogan : « Travaillons ensemble pour une France en paix. »



Charlotte n'étant pas censée quitter son poste avant vingt-deux heures, Marc était confronté au problème du couvre-feu. Par chance, il se trouvait

dans un quartier tranquille dont les forces de l'ordre semblaient se désintéresser. Il n'avait pas croisé un seul policier depuis qu'il avait débarqué du bus.

Cependant, même si sa tentative d'approche était couronnée de succès, il serait contraint de passer la nuit à Paris. Une heure durant, il se présenta aux loges des immeubles environnants. Une concierge accepta de l'héberger dans la chaufferie située au sous-sol, pourvu qu'il lui remette dix francs et promette de se tenir tranquille.

La femme, qui semblait souffrir de la solitude, lui confia quelques coussins, puis évoqua longuement la boulangerie qu'elle tenait jadis, avant de mettre provisoirement la clé sous la porte lorsque son mari était tombé malade. Elle semblait considérer l'utilisation de la saccharine et des œufs en poudre dans la confection des pâtisseries comme le plus abominable des crimes.

— Lorsque la guerre sera terminée, sourit Marc, je vous rendrai visite avec ma fiancée et nous achèterons une montagne de gâteaux.

— Ah, une fiancée ! s'exclama la concierge. Comme c'est charmant ! En vérité, je ne suis guère étonnée. Tu dois faire des ravages, avec ta petite gueule d'ange.

Une demi-heure plus tard, Marc l'informa qu'il devait s'absenter.

— Prends garde au couvre-feu, mon garçon. À ton âge, les Allemands seraient fichus de te coller dans un train pour l'Allemagne.

— Ne vous inquiétez pas, sourit Marc. Tout ira bien. Je connais les ficelles.

Sur ces paroles rassurantes, il rejoignit l'immeuble de Charlotte, à quelques centaines de mètres de là. Constatant qu'il n'était pas encore dix heures du soir, il décida de patienter dans les toilettes du palier. Adossé à la porte, il entama la lecture d'un chapitre des *Trois Mousquetaires* tout en restant attentif aux sons provenant de l'escalier.

Un quart d'heure plus tard, des bruits de pas précipités se firent entendre. Soudain, le verrou fut arraché à ses vis par un formidable coup de pied et la porte s'ouvrit à la volée, propulsant Marc contre le mur du fond. Il sentit un genou s'enfoncer dans ses reins puis, mû par un réflexe de défense, se roula en boule sur le carrelage.

En levant les yeux, il découvrit deux hommes robustes portant des vêtements civils.

— Ouvre la bouche, ordonna l'un d'eux avant de se baisser, de lui pincer le nez et d'enfoncer un bâillon au fond de sa gorge.

Enfin, l'inconnu plaça la lame d'un couteau sur son cou.

— Je n'hésiterai pas à te liquider, gronda-t-il. Alors pas un bruit, pas un faux mouvement, c'est bien compris ?

CHAPITRE VINGT-HUIT

Tiré d'autorité sur le palier, Marc aperçut furtivement Charlotte qui y faisait le guet. L'un de ses ravisseurs le força à gravir l'échelle sous la menace de son couteau, à monter sur le toit et à progresser jusqu'à une terrasse d'où il put dévaler un escalier métallique menant à la cour intérieure.

— Je ne peux pas respirer, tenta-t-il en vain d'articuler.

Pour toute réponse, il reçut une claque retentissante.

On le poussa vers une volée de marches menant à une cave obscure meublée d'une table de boucher. En dépit de la pénombre, Marc découvrit avec horreur qu'elle était maculée de sang frais.

Arlette, la vendeuse de la librairie, se tenait dans un angle de la pièce. L'un des hommes lui remit la musette de Marc, se saisit d'un lourd bâton et frappa la surface de bois rugueux à plusieurs reprises, produisant un vacarme effrayant. Son complice baissa le pantalon et le slip de Marc jusqu'aux chevilles, puis ôta le bâillon qui le réduisait au silence. Enfin, il força sa victime haletante à s'allonger à plat ventre sur la table.

Un nouveau coup de gourdin perça les tympanes de Marc. Des gouttelettes de sang maculèrent son visage.

— Au moindre mensonge, je te brise les jambes, aboya-t-il. Entendu ?

Tremblant de tous ses membres, Marc hocha la tête. Son tourmenteur lui cracha au visage.

— Pourquoi la suivais-tu ? demanda-t-il en désignant Charlotte. Pourquoi t'es-tu rendu à la librairie, puis au parc ? De qui reçois-tu tes ordres ?

— Espèce de salopard, hurla son complice. Tu vas sans doute me raconter que les Boches retiennent ta mère et ta fille en otage ? Je m'en moque. Pour moi, tu es un traître à ton pays. Ta seule chance de rester en vie, c'est de tout avouer, sans rien laisser dans l'ombre.

— Ou ta seule chance de mourir sans endurer trop de souffrances, gronda Charlotte.

Terrorisé et à bout de souffle, Marc était incapable d'articuler un mot. À l'autre extrémité de la pièce, Arlette, armée d'une lampe de poche, inspectait le contenu de son sac.

— Marc Kilgour, dit-elle. C'est ton vrai nom ? On dirait que ces papiers

sortent de l'imprimerie.

L'homme au gourdin frappa une nouvelle fois la table sur laquelle il était étendu.

— Tu veux finir comme le dernier salaud qu'on a cuisiné dans cette cave ? demanda son comparse en trempant un doigt jauni par la nicotine dans le sang de sa précédente victime.

— Laissez-moi m'expliquer, gémit enfin Marc, le visage baigné de larmes.

L'individu qui maniait le bâton en plaça l'extrémité sous son menton.

— Ceci est un détecteur de mensonges, annonça-t-il. Veux-tu savoir comment il réagit quand on lui sert des craques ?

— Je viens de Beauvais, bégaya Marc. Deux soldats canadiens se sont réfugiés dans l'orphelinat où je vis. C'est un habitant des environs d'Amiens qui leur a indiqué l'adresse de Mlle Poyer. Il leur a dit qu'elle pourrait les aider.

Arlette se tourna vers Charlotte.

— Amiens ? Ça te dit quelque chose ?

— J'ai un grand-oncle qui vit là-bas.

L'homme au gourdin se raidit.

— Et depuis quand connaît-il la nature de tes activités ?

— Oh, il a su très tôt, répondit Charlotte en considérant Marc d'un œil suspicieux. Peut-être a-t-il été arrêté par la Gestapo et contraint de livrer mon nom. Oh, bon sang... J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

— Tu as parlé de nous à des membres de ta famille ?

— Non, mais ils ne sont pas stupides, répondit Charlotte. Tout ce secret dont je suis obligée de m'entourer leur a mis la puce à l'oreille.

Cette digression permit à Marc d'obtenir quelques instants de répit, mais la trêve fut de courte durée. Son tourmenteur lui flanqua une gifle magistrale.

— Mais revenons à nos moutons, dit-il. Quand tu as débarqué à Paris, pourquoi ne pas être allé directement frapper à la porte de Mlle Poyer ? Pourquoi l'as-tu filée ? Pourquoi es-tu entré dans la librairie ? Pourquoi avoir pris le risque de braver le couvre-feu ?

— Les Canadiens redoutaient un piège tendu par la Gestapo.

— Et pourquoi t'ont-ils chargé, toi, de vérifier si la voie était libre ?

— Ils n'ont pas de papiers.

Arlette s'approcha de la table puis brandit la lime et le morceau de fil de fer tordu.

— Qu'est-ce que tu comptais faire de ça ?

— Ouvrir des portes, si nécessaire, répondit Marc.

Quelques secondes s'écoulèrent puis l'homme chargé de diriger l'interrogatoire le frappa à l'arrière des genoux.

— Je t'avais pourtant mis en garde, rugit-il. Pas de mensonges ! Voudrais-tu nous faire croire qu'un orphelin débarqué de la campagne prendrait une jeune femme en filature, surveillerait ses échanges de messages

et se promènerait avec des outils de monte-en-l'air ?

— Je n'aurais jamais imaginé que la Gestapo recrutait des agents aussi jeunes, soupira Arlette. C'est très astucieux, vraiment. Qui aurait pu soupçonner ce petit blondinet d'être un espion à la solde des nazis ?

Marc comprit qu'il n'avait aucune chance de duper ses ravisseurs avec cette histoire d'orphelin dévoué et innocent, mais la vérité était encore moins vraisemblable.

Charlotte fondit en sanglots.

— Mon Dieu, je vais devoir me cacher. Et mon grand-oncle... Oh, j'ai tellement peur qu'ils aient fait du mal aux enfants...

— Liquidons-le tout de suite, suggéra le maniaque au gourdin. Nous le suivons depuis qu'il s'est glissé dans l'appartement de Charlotte. Nous savons à quoi nous en tenir.

— Si ce garçon travaille pour la Gestapo, il doit en savoir long sur leurs méthodes, fit observer Arlette. Lacoste voudra peut-être l'interroger de façon plus... professionnelle.

— Écoutez-moi, gémit Marc. Je connais quelques techniques d'espionnage, c'est vrai. Je sais opérer une filature, parler l'allemand, forcer les serrures, coder les messages et les télégraphier en morse. Mais je n'ai rien à voir avec la Gestapo.

Charlotte tendit un index taché d'encre dans sa direction.

— Ce que tes amis ont fait subir à ma famille, nous te le rendrons au centuple, cracha-t-elle.

— Par pitié, je vous supplie de m'écouter ! Je suppose que votre réseau compte au moins un opérateur radio. Envoyez un message à votre contact de Londres. On vous confirmera que je travaille pour une unité de renseignement et que j'ai été capturé à Lorient, l'été dernier. Je ne connais pas vos fenêtres de transmission, mais vous obtiendrez une réponse sous vingt-quatre heures, grand maximum. Si je n'ai pas dit la vérité, vous pourrez me coller une balle dans la tête.

— Je refuse d'écouter ce tissu de mensonges, grommela le tortionnaire. Finissons-en, il nous fait perdre notre temps.

— Non, intervint fermement Arlette. Ce garçon a beaucoup à nous apprendre sur les enfants au service de la Gestapo. Nous devons le livrer à Lacoste.

— Celui-là, il peut aller au diable, rugit l'homme en saisissant brutalement Marc par les cheveux. Que voulez-vous savoir ? Laissez-moi quelques minutes, et je vous promets que ce sale petit collabo crachera le morceau.

— Dans le cas présent, j'estime que tes méthodes manquent un peu de raffinement, le contredit Arlette. Charlotte, tu ne pourras pas regagner ton domicile jusqu'à nouvel ordre. Demain, tu ne te rendras pas à ton travail. Nous devons peut-être te trouver de nouveaux papiers d'identité, mais pour le moment, il est important que chacun de nous conserve son calme.

— Et pour mon grand-oncle ? sanglota la jeune femme.

— Votre oncle va bien, insista Marc. Il se trouve chez lui, à Amiens. Deux soldats canadiens rescapés de l'opération de Dieppe attendent de mes nouvelles à l'orphelinat. Contactez Londres, je vous en supplie. Ils confirmeront mon identité. Je dis la vérité, je le jure sur ma vie.

La brute posa son arme sur la table puis sortit de sa poche un morceau de corde.

— Mon pauvre garçon, lâcha-t-il, cette vie sur laquelle tu viens de jurer ne vaut plus un clou.

CHAPITRE VINGT-NEUF

L'homme replaça le bâillon dans la bouche de son prisonnier puis le ligota avec expertise, talons contre les fesses et poignets attachés aux chevilles.

Marc fit tout son possible pour ne rien laisser paraître de sa détresse, mais il lâcha un gémissement de douleur lorsque les deux résistants le transportèrent sans plus d'égard qu'un bagage jusqu'à un grenier, au sixième étage de l'immeuble situé au-dessus de la cave.

— Je serai juste en dessous, annonça son tortionnaire. Si j'entends le moindre bruit...

Au fond, Marc aurait dû se réjouir de la méfiance affichée par les membres du réseau. Il avait été repéré dès son arrivée dans le quartier, preuve que les règles de sécurité qu'ils avaient mises en place étaient parfaitement au point. Mais sa situation n'était guère enviable. Ignorant le sort qui lui serait réservé, il gisait sur un plancher poussiéreux, jonché de cadavres d'insectes et de crottes de souris.

La chaleur était étouffante. Lorsque la nuit tomba, n'y tenant plus, il dut se résoudre à tremper son pantalon. Le traitement qui lui était infligé semblait inutilement cruel. Contrairement à ce qu'il s'était imaginé jusqu'alors, les nazis et leurs séides n'avaient pas le monopole de l'inhumanités. Quelle que soit l'issue de la guerre, le mal semblait avoir de beaux jours devant lui.



Marc s'éveilla à l'aube, mais il dut attendre des heures avant de recevoir la visite d'Arlette.

— Montre-moi tes dents, dit-elle en ôtant son bâillon. Tu n'as pas intérêt à me mordre.

Elle examina attentivement ses incisives à l'aide d'une lampe de poche, puis les tapota du plat de l'ongle.

— Je meurs de soif, se plaignit Marc, une fois l'examen achevé.

— Silence. Si tu me causes du souci, j'enverrai les hommes s'occuper de toi.

Sur ces mots, elle disparut par la trappe donnant accès au grenier.

Contre toute attente, elle reparut moins d'une demi-heure plus tard et entreprit de défaire ses liens. Sale et courbatu, Marc frotta ses poignets et ses chevilles brûlés par le frottement des cordes.

— Allez-vous me dire ce qui se passe, à la fin ? demanda-t-il.

Arlette lui tendit un gobelet émaillé rempli d'eau fraîche. Il en but le contenu d'un trait.

— Selon Lacoste, Marc Kilgour est membre des services de renseignements britanniques. Il y a deux ans, un agent de la Gestapo lui a arraché une dent lors d'une séance d'interrogatoire. Désormais, il porte une prothèse. Voilà pourquoi on m'a demandé de vérifier ta dentition.

Perclus de crampes, Marc eut toutes les peines du monde à descendre l'échelle menant à l'étage inférieur. Arlette l'autorisa à se rafraîchir dans un cabinet de toilettes, puis elle le conduisit jusqu'à la boucherie qui occupait le rez-de-chaussée. Malgré la pénombre, il découvrit les deux hommes qui l'avaient martyrisé la veille. Vêtus de tabliers, ils servaient des clientes qui, en ce jour de fermeture légale, étaient venues s'approvisionner en produits du marché noir.

— Alors, que va-t-on faire de moi ? lança Marc à l'adresse d'Arlette, tandis qu'ils quittaient l'échoppe par la porte de service.

— Tout d'abord, mes sœurs vont te servir un petit déjeuner, dans l'arrière-boutique de la librairie. Ensuite, tu rencontreras Lacoste.

— Qui est-ce ?

— Nous l'ignorons, répondit Arlette. Nous utilisons des noms d'emprunt et divers procédés très discrets pour échanger nos messages. Nous tenons à réduire au maximum les contacts entre les différentes cellules du réseau. Moins nous en saurons, moins nous pourrons en révéler aux Allemands sous la torture. Lacoste a réussi à fédérer un grand nombre de partisans parisiens. C'est une véritable légende. Certains affirment qu'il n'existe pas, ou que son nom désigne un groupe de personnes.

Marc dévora à belles dents les tartines de pain blanc que lui présentèrent Évelyne et Julie. Compte tenu des difficultés d'approvisionnement qui touchaient la capitale, il était conscient que ces dernières avaient fourni des efforts considérables pour se procurer du beurre et de la confiture.

— Nous tenons à nous excuser pour hier soir, dit Évelyne, la plus âgée des sœurs. Les bouchers ne sont pas des tendres, mais nous les connaissons depuis l'enfance. Nous leur faisons entièrement confiance, et il faut bien recourir à la force, en certaines circonstances.

— La confiance, c'est tout ce qui compte, dans notre branche, sourit Marc en beurrant généreusement une tartine de pain. Vous savez, je comprends parfaitement que mon manège vous ait intrigués.

— En tout cas, nous espérons que tu pourras nous pardonner, dit Arlette.

À dire vrai, Marc avait été battu et menacé de mort avant de passer dix heures ligoté dans la pénombre, sans rien à manger ni à boire. S'il comprenait

parfaitement ce qui avait poussé les membres du réseau à agir de la sorte, il gardait une certaine rancœur à leur égard.

— Mon pantalon est dégoûtant, dit-il. Je me suis un peu oublié, cette nuit. D'ailleurs, je n'avais pas vraiment le choix. Et je ne sais pas comment je vais expliquer ces traces de liens sur mes poignets, si je suis interpellé à un barrage allemand.

Julie déposa cinq livres au centre de la table, des ouvrages dont il avait discuté la veille avec Arlette et dont le prix devait dépasser une semaine de paye à la ferme des Morel.

— Nous ne possédons pas de vêtements à ta taille, mais nous aimerions que tu acceptes ce cadeau, à titre de dédommagement.

Marc reçut l'ordre de se rendre à la station de métro Porte de Clignancourt, d'emprunter l'avant-dernier wagon de la première rame qui se présenterait à partir de midi dix-sept, puis de descendre à Odéon, où son contact le conduirait auprès de Lacoste.

Connaissant les ficelles des opérations clandestines, il comprit qu'il n'atteindrait jamais sa destination, et qu'il serait approché dans le wagon, à la faveur de l'obscurité.

En effet, alors que le métro filait dans le noir absolu entre les stations Gare du Nord et Gare de l'Est, il entendit une voix familière chuchoter à son oreille.

— Alors, ils disaient vrai, dit Maxine Clerc. C'est bien toi.

Marc était fou de joie. D'une part, il se réjouissait d'avoir enfin pu renouer le contact avec un membre des services de renseignement alliés. D'autre part, il avait toujours éprouvé beaucoup d'affection à l'égard de Maxine.

Lorsqu'il avait fait sa connaissance, deux ans plus tôt, elle occupait un poste au consulat britannique de Bordeaux. Pendant des mois, elle s'était démenée pour venir en aide aux enfants séparés de leurs parents au cours de l'exode.

À son retour en Angleterre, elle avait suivi un entraînement aux techniques d'espionnage et de sabotage, puis elle avait rejoint Paris afin d'y établir l'un des premiers réseaux structurés de résistance contre l'occupant.

— Je sais que tu as été emprisonné à Francfort, chuchota-t-elle. Je ne pouvais pas écarter la possibilité que les Allemands aient découvert la nature de tes activités et envoyé l'un de leurs agents opérer sous ton nom. Voilà pourquoi j'ai tenu à te rencontrer en chair et en os.

Ils descendirent à la station Gare de l'Est et gagnèrent la sortie sans prononcer un mot. Ils traversèrent la rue de Strasbourg, pénétrèrent dans une brasserie par l'entrée du personnel puis empruntèrent un escalier étroit menant à un minuscule bureau.

— Alors comme ça, c'est toi, le grand chef ! put enfin s'exclamer Marc en prenant Maxine dans ses bras.

— Tant qu'ils ne m'auront pas capturée, précisa-t-elle en esquissant un

sourire sans joie.

Marc la trouvait changée. Il remarqua qu'elle avait quelques cheveux blancs. Ses vêtements étaient élimés, ses joues creusées, son teint pâle. Elle n'avait plus grand-chose de la jeune femme qui s'était laissé séduire par Charles Henderson, deux étés plus tôt.

— Qu'est-ce que tu as grandi ! dit-elle.

— J'étais un vrai squelette quand je suis revenu d'Allemagne. Mais grâce aux sœurs, j'ai repris près de douze kilos. Elles me gavent comme une oie !

— Personne ne doit savoir que je suis Lacoste, annonça Maxine. Tu n'auras plus aucun rapport avec les gens que tu as rencontrés hier soir, compris ?

— Compris.

— J'ai besoin des noms et des matricules des soldats canadiens.

— Je les connais par cœur, annonça fièrement Marc.

— Parfait. Lorsque le quartier général aura confirmé qu'il ne s'agit pas d'espions au service des Allemands, j'organiserai leur exfiltration. Mais ces préparatifs prendront du temps. Sont-ils hébergés dans de bonnes conditions ?

— Très correctes, j'imagine. Ce n'est pas la première fois que les sœurs accueillent des soldats en fuite. Quelle sera leur destination ?

— Nous disposons d'une filière permettant de franchir les Pyrénées. Tous les mois, les guides de montagne qui travaillent pour notre réseau aident plusieurs dizaines de pilotes de la Royal Air Force à trouver refuge en Espagne. Mais les Allemands ont renforcé leur dispositif frontalier depuis le débarquement de Dieppe. La mise en place de l'opération sera sans doute plus complexe qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi ne pas les embarquer à bord du *Madeleine II* ?

— Les traversées de la Manche sont de plus en plus délicates. Il est désormais impossible de s'approcher du Morbihan, à cause des défenses côtières. Le *Madeleine II* ne s'aventure plus guère qu'à la pointe occidentale de la Bretagne.

— Tu as des nouvelles des autres ? Sont-ils toujours à Lorient ?

— Aucune idée, répondit Maxine. D'ailleurs, je m'abstiens de poser des questions. Tout ce que je sais, c'est qu'Henderson est rentré en Angleterre sain et sauf.

— C'est tellement bon de penser que je vais peut-être revoir tous les copains...

Maxine déposa un baiser sur sa joue.

— Moi aussi, je suis contente de te retrouver. Maintenant, tu me pardonneras d'être un peu expéditive, mais je dois assister à une importante réunion dans moins d'une heure. Il est temps pour toi de rentrer à Beauvais. Dans quelques jours, l'un de nos hommes se rendra à l'orphelinat afin de prendre des photos des Canadiens. Nous en aurons besoin pour établir leurs fausses pièces d'identité. Il en profitera pour t'indiquer une cache où tu

pourras trouver refuge si les choses tournent au vinaigre.

— Et que ferai-je en attendant ?

— Les soldats seront sans doute réticents à mettre leur sort entre les mains de civils. Tu t'assureras qu'ils ne tentent rien de leur propre initiative. Je te charge de faire en sorte que leur séjour soit aussi agréable que possible. Il y a trois mois, deux aviateurs anglais ont violé nos consignes et se sont promenés dans un village en plein après-midi. Ils ne nous ont pas pris au sérieux. J'ai dû ordonner leur exécution.

— Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde. Ces imbéciles auraient pu être torturés par la Gestapo. Ils auraient alors dévoilé l'emplacement de leur cache et dénoncé les membres du réseau qui les y avaient conduits.

— Je raconterai cette anecdote à mes Canadiens, si nécessaire, soupira Marc.

Maxine jeta un œil au cadran de sa montre.

— Je dois me mettre en route, dit-elle.

— Et pour les informations concernant les soldats ?

— Oui, oui..., murmura Maxine, l'air un peu absent. Reste ici. Dans quelques minutes, tu recevras la visite d'un serveur prénommé Jean-Paul. Il se chargera de tout consigner. Ensuite, il t'emmènera déjeuner à l'office. Quand tu auras terminé, tu prendras le premier train pour Beauvais et tu reprendras ta petite vie tranquille à la ferme.

Sur ces mots, elle ouvrit la porte et se rua dans l'escalier.

— Sois prudente, Maxine ! lança Marc.

CHAPITRE TRENTE

HUIT JOURS PLUS TARD

Les sœurs avaient installé les Canadiens dans une pièce inoccupée située au premier étage du couvent, d'où ils pourraient sauter par la fenêtre et courir se réfugier dans les bois en cas d'intervention de la Gestapo. Marc n'eut même pas à leur donner de consignes. Ils gardaient toutes leurs possessions dans leurs sacs de façon à pouvoir déguerpir sans laisser derrière eux la moindre trace de leur présence.

Leur clairvoyance et leur réactivité confirmaient les soupçons de Marc : il n'avait pas affaire à de simples soldats, mais aux membres d'un commando. Ignorant la nature de leur mission, il s'abstint de les questionner.

Ce midi-là, conformément à la procédure mise en place, il frappa trois coups détachés à la porte avant d'entrer dans leur repaire. Noah était plongé dans l'un des livres ramenés de Paris. Joseph, lui, était en train de renforcer le cadre fendu d'un lit d'enfant à l'aide de planches et de clous. Chaque jour, les religieuses lui confiaient divers objets à réparer.

— Eh bien, tu t'es mis en grève ? lança Noah à l'adresse de Marc.

— C'est l'heure de la pause.

— D'habitude, tu en profites pour peloter la fille du fermier, gloussa Joseph.

— Il faut croire qu'elle adore le parfum de la bouse et de la sueur, ajouta son compagnon.

— Eh, comment êtes-vous au courant, pour Jade et moi ? En théorie, vous n'êtes même pas censés quitter cette pièce.

— Sœur Marie-Pierre a la langue bien pendue, expliqua Noah. On ne s'ennuie pas, avec elle. Et pour le reste, je dois avouer qu'elle est assez à mon goût...

Marc éclata de rire.

— Eh, pas touche ! Elle est mariée avec Jésus !

— Pardon ?

— Il a raison, expliqua Joseph. Selon la doctrine catholique, sœur Marie-Pierre est l'épouse du Christ. Alors si tu fricotes avec elle, tu devras te préparer à rendre des comptes, le jour où tu monteras au ciel.

Marc brandit une enveloppe de papier brun.

— Blague à part, je me suis privé de déjeuner pour vous apporter ça.

Noah déchira le rabat et découvrit des cartes nationales d'identité et des laissez-passer flambant neufs.

— Magnifique ! s'exclama-t-il. Je suis français ! Et la photo rend grâce à ma beauté dévastatrice.

— On dirait des vraies, dit Joseph en observant le filigrane à contre-jour.

— Je crois qu'elles sont authentiques, expliqua Marc. Au bout du compte, il est plus facile de voler des cartes vierges que d'en fabriquer des fausses. De toute façon, vos accents vous auront trahi bien avant que quelqu'un se mette en tête de vérifier la validité de ces documents.

— Eh, je ne savais pas que tu venais avec nous, s'étonna Joseph. Tu es un petit cachottier, mon garçon.

Il brandit un permis d'entrée en zone libre rédigé au nom de Marc.

— Je... je n'étais pas au courant, lâcha ce dernier, estomaqué. C'est un cycliste qui m'a jeté cette enveloppe sur le chemin de la ferme. Il n'a même pas ralenti.

Marc ignorait jusqu'alors que Maxine avait pris des dispositions pour le rapatrier en Angleterre. Aussitôt, l'idée d'être séparé de Jade lui fut insupportable.

— Qu'est-ce qui ne va pas, petit ? demanda Noah. On dirait que tu viens d'être frappé par la foudre.

— Tu te sens bien ? s'inquiéta Joseph.

Marc passa une main tremblante dans ses cheveux.

— Oui, oui... Bon, je vous laisse... il faut que je retourne à la ferme.



À bout de souffle, Marc atteignit l'endroit isolé où il avait pris l'habitude de retrouver Jade chaque midi, non loin de l'étang, au-delà de la propriété de M. Morel. Il la trouva en train de picorer des fraises, la mine boudeuse.

— Désolé, soupira-t-il. Les sœurs m'ont chargé d'une commission urgente. J'ai cherché à t'avertir, mais tu étais introuvable, ce matin.

Jade ignorait l'existence des Canadiens. Un baiser suffit à dissiper sa contrariété. Les deux amoureux chahutèrent joyeusement, engloutirent une quantité phénoménale de fraises et échangèrent des baisers langoureux.

— Je n'ai pas envie de retourner travailler, grommela Jade en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

À cet instant précis, Marc aperçut des soldats allemands qui couraient dans le champ voisin, en direction du silo à grains de M. Morel, précédant un camion qui couchait les épis de blé sur son passage. À la traîne de ce cortège, il reconnut le crâne dégarni de M. Thomas.

— Le service des réquisitions ! s'étrangla Jade. Il faut que je prévienne

mon père.

Sur ces mots, elle se mit à courir. Marc lui emboîta le pas sur une vingtaine de mètres puis se figea sur place : il venait de voir Lanier, son ennemi de toujours, sauter du camion.

Marc brûlait d'aller à sa rencontre et de lui demander à quoi il jouait. Après tout, n'était-il pas censé travailler dans une boulangerie de Beauvais ?

Cependant, se refusant à abandonner Jade, il se remit en route et refit rapidement son retard. Ils empruntèrent l'allée de gravier menant à l'écurie.

Ils trouvèrent Morel, Félix, trois domestiques et une dizaine d'ouvriers agricoles alignés devant la bâtisse sous la surveillance de deux soldats de la Wehrmacht.

Morel était en grande discussion avec l'officier qui commandait le détachement. Il clamait haut et fort que la région était placée sous l'autorité de la Luftwaffe et que l'armée de terre allemande outrepassait ses droits.

L'officier répondit qu'il ne faisait qu'obéir à l'ordre qui lui avait été donné de faciliter le travail du service des réquisitions.

Jade se jeta au cou de son père. Malgré la rage qui l'habitait, ce dernier trouva les mots propres à la rassurer.

— Ne te fais pas de souci, mon ange. Nous n'avons rien à craindre. Ce ne sont que des tracasseries bureaucratiques. Mais toi, dis-moi, où étais-tu ?

Morel n'avait pas vu Thomas, Lanier et deux individus aux mines sinistres déboucher à l'angle de l'étable.

— Où elle était ? ricana Lanier. Cher monsieur Morel, je crois que vous êtes le seul ici à ignorer que votre fille se livre à des séances de galipettes en compagnie de Kilgour tous les midis, près de l'étang, depuis plusieurs mois.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Félix et M. Morel durent monter à l'arrière du camion qui prit aussitôt la route de Beauvais. Les employés de l'exploitation furent interrogés à tour de rôle. Trois soldats ordonnèrent à Jade de les accompagner jusqu'au bureau de son père.

Marc fut l'un des derniers à se présenter devant le fonctionnaire chargé de procéder aux interrogatoires. L'homme scruta longuement sa carte d'identité.

— Depuis quand travaillez-vous chez monsieur Morel ?

— Environ deux mois.

Le bureaucrate, un individu au visage porcin, débita mécaniquement une formule légale.

— Si vous avez connaissance de faits relatifs à l'achat ou à la cession de produits illégaux, ou d'autres manœuvres contraires à la loi dont votre employeur se serait rendu coupable, vous êtes invité à en communiquer tous les détails. Si vous coopérez, vous ne serez pas considéré comme complice. Dans le cas contraire, vous risquez d'être accusé d'activités antiallemandes et puni en conséquence. Est-ce bien clair ?

— Je ne suis qu'un garçon de ferme, fit observer Marc.

Il n'était guère intimidé par son interlocuteur, mais il redoutait que ces menaces ne conduisent les ouvriers agricoles, des hommes simples soucieux de protéger leur famille, à se montrer plus bavards.

— Est-ce bien clair ? répéta le fonctionnaire.

Marc hocha la tête.

— Je n'ai jamais rien remarqué, monsieur. Je suis le plus jeune employé de cette exploitation. Je me contente de faire ce qu'on me demande.

— Vous serez sans doute convoqué ultérieurement. Jusqu'à nouvel ordre, vous n'êtes pas autorisé à vous éloigner de plus de cinq kilomètres de votre domicile. Et si quoi que ce soit vous revient en mémoire, ne tardez pas à nous en faire part. C'est dans votre intérêt, je vous l'assure.

L'interrogatoire achevé, Marc prit la direction de l'orphelinat.

Une foule de questions se bousculaient dans sa tête. Si Morel était jeté en prison, la ferme poursuivrait-elle ses activités ? Serait-il toujours autorisé à y travailler ? Et que deviendrait Jade ? Pourrait-il seulement la revoir, quel

que soit le sort réservé à son père ?



Marc regagna l'orphelinat peu avant trois heures. Redoutant que les sœurs ne le chargent de quelque corvée, il se précipita au grenier. Jacques et Victor lui proposèrent d'aller relever les collets, mais il souhaitait confronter Lanier dès son retour de Beauvais.

Les résidents les plus âgés ayant été assignés d'autorité à des travaux en usine, ce dernier avait régné en maître sur le dortoir jusqu'au retour de son ennemi juré, alternant brutalités et manœuvres de manipulation. Marc comptait bien exploiter son extrême vanité afin de se faire une idée précise de ce qui se tramait.

Lorsqu'il le vit franchir la grille de l'orphelinat depuis une lucarne du grenier, il se précipita sur un lit placé près de la porte du dortoir, et afficha une mine déconfitée.

— Quelque chose ne va pas, mon gars ? lança Lanier sur un ton joyeux en déboulant dans le dortoir. Tu as passé une bonne journée à la ferme ?

Marc brûlait de lui faire ravalier ses sarcasmes, mais l'heure de la revanche n'avait pas encore sonné.

— Je croyais que tu travaillais dans une boulangerie de Beauvais, grogna-t-il.

— C'était le cas, il y a encore deux jours. Mais je devais me lever à quatre heures du matin pour satisfaire ces esclavagistes. Le boulanger m'a envoyé paître lorsque j'ai réclamé une augmentation. Il a menacé de me mettre à la porte et d'informer les sœurs que je n'étais qu'un sale paresseux. Le pauvre imbécile ! Comme si je ne savais pas que la moitié de sa farine venait de chez Morel sans passer par le service des réquisitions ! Alors je suis allé offrir mes services à monsieur Thomas, et je l'ai appâté en dénonçant mon patron. Ah, je ne suis pas mécontent de mon coup. La paye est bien meilleure, les horaires plus tranquilles, et en tant que fonctionnaire, je suis à l'abri. Aucune chance qu'on m'envoie en Allemagne dans quelques mois, lorsque j'aurai fêté mes quinze ans.

— Et ça ne te fait rien de trahir ton pays ? cracha Marc. D'aider les nazis à piller toute sa production alors que les gens sont condamnés à faire la queue pendant des heures pour se procurer un minuscule morceau de pain rassis et de fromage rance ?

— Et qu'est-ce qu'elle a fait pour moi, la France ? lança Lanier en esquissant un sourire amer. La vérité, c'est que tu redoutes d'être séparé de ta petite copine.

— Au moins, moi, j'ai une petite copine, comme tu dis, répliqua Marc. Pourquoi cherches-tu à me faire du mal ? Qu'as-tu à y gagner ?

Lanier éclata de rire.

— Tu aurais dû voir ta tête, et celle de Morel ! C'était vraiment très divertissant. Il faut que tu comprennes que dans le monde, il y a des gagnants et des perdants. Je me sers de ma cervelle pour me faire une place au soleil. Toi, tu joues les héros, mais qu'est-ce que tu as récolté, au bout du compte ? Deux années à traîner dans Paris comme un clochard avant de revenir à la case départ, maigre comme un clou, au bras d'un policier.

Lanier se dirigea vers son lit et déboutonna sa chemise avant d'ajouter :

— Tu pourrais au moins reconnaître que je t'ai fait une faveur en te débarrassant de cette petite pimbêche de Jade...

— Oh, ferme-la ! lança Marc.

— Ma place à la boulangerie doit être disponible, si ça t'intéresse, ricana Lanier. Tu devras travailler dur, mais tu seras mieux payé qu'à la ferme.

Il s'assit sur le matelas, ôta son pantalon à pinces puis enfila une culotte courte. Constatant que Marc n'avait pas réagi à sa dernière pique, il décida d'enfoncer le clou.

— Jade et sa belle-mère ont été conduites dans nos bureaux, dit-il. Ah, il fallait les voir trépigner, ces deux bêcheuses !

À cet instant, une sœur se mit à hurler dans l'escalier :

— Combien de fois devrai-je répéter qu'il est interdit de jouer dans les marches ?

Aussitôt, deux petits garçons apeurés se réfugièrent dans le dortoir.

— Je ne comprends pas comment tu as réussi à embobiner une fille aussi jolie, poursuivit Lanier. Je pense que tu profites des circonstances. Qui s'intéressera à un garçon de ferme, quand la guerre sera terminée ?

— Je te conseille de la boucler, Lanier, gronda Marc.

— Oh, on dirait que j'ai touché un point sensible.

— Sache que tout le monde n'est pas aussi cupide que toi.

Lanier se dirigea vers la porte du dortoir.

— J'aimerais simplement que tu évites de chialer toute la nuit, quand elle t'aura quitté. Nous avons tous besoin de sommeil, tu comprends ?

La stratégie de Marc avait porté ses fruits : il savait désormais que Jade était retenue dans les locaux du service des réquisitions. Pourtant, contre toute attente, les provocations de son ennemi l'avaient réellement mis hors de lui.

Lorsque Lanier passa à sa hauteur, il le déséquilibra d'un croche-pied. Ce dernier tituba vers l'avant et se cogna le front contre le montant d'un lit superposé. Les deux enfants qui venaient de rejoindre le dortoir se tordirent de rire.

Marc et Lanier s'étaient bagarrés un nombre incalculable de fois, sans que l'un prenne nettement l'avantage sur l'autre. Marc essaya de se raisonner, mais une force primitive le poussait irrésistiblement à en venir aux mains.

— Tu veux te battre ? demanda Lanier, les poings serrés.

— Dans le pré, derrière la grange brûlée, si tu es un homme, répondit Marc.

C'est en ce lieu, à l'abri des regards, que les garçons avaient l'habitude

de régler leurs différends.

— Je n'ai pas peur de toi, répliqua Lanier.

Ils s'engagèrent aussitôt dans l'escalier. Lanier, qui ouvrait la marche et redoutait d'être poussé dans le dos, jeta de fréquents regards par-dessus son épaule. Avant même qu'ils n'aient franchi le mur d'enceinte de l'orphelinat, la nouvelle qu'un combat allait avoir lieu s'était répandue.

Alors que la lumière du jour déclinait, les deux adversaires se firent face, campés dans les hautes herbes jonchées des débris de la grange détruite deux années plus tôt par la chute d'un avion allemand.

Marc esquiva le premier coup de poing lancé par son adversaire. Tandis qu'une dizaine de gamins tentaient à leur tour d'escalader le mur afin de ne rien manquer du spectacle, Lanier enchaîna les attaques sans jamais toucher sa cible. Le public supposait que Marc avait peur d'affronter l'ennemi au corps à corps, mais il le laissait s'épuiser, appliquant à la lettre les consignes de Takada, l'instructeur de CHERUB.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? protesta Lanier. C'est une bagarre, pas un ballet de danse classique.

À cet instant, il baissa sa garde une fraction de seconde. Marc lui flanqua un direct en plein visage, enchaîna deux crochets puis l'envoya rouler sur le sol.

— Tu disais ? lança-t-il en reculant de trois pas.

Dès que Lanier se fut remis sur pied, il lui porta un coup de pied à l'estomac qui le força à se plier en deux puis lui brisa le nez d'un coup de genou.

Enfin, il le saisit par le cou, le traîna sur quelques mètres puis le colla au mur calciné de la grange. Lorsqu'il se décida à lâcher prise, Lanier plaça les mains devant son visage.

D'ordinaire, les bagarres qui opposaient deux orphelins étaient saluées par un concert d'exclamations enthousiastes, mais la brutalité dont Marc avait fait preuve avait glacé d'effroi la soixantaine de résidents qui avaient assisté à la scène.

Lanier était à la merci de Marc. Il aurait pu l'assommer, lui tordre un bras derrière le dos jusqu'à ce que l'articulation se rompe, lui fracasser la mâchoire ou le laisser paralysé.

Il réalisa alors qu'il n'avait pas agi sur une simple impulsion, mais par vanité, pour montrer à Lanier qu'il était désormais capable de le briser. Ce qu'il venait d'accomplir l'épouvantait.

Il avait accepté un combat déséquilibré : c'était comme s'il avait corrigé un enfant de huit ans. Le pire, c'est qu'il avait éprouvé un immense plaisir à faire souffrir son rival. Au fond, il ne valait pas mieux qu'Alain, Fischer et M. Thomas.

Au bord des larmes, il s'écarta de son rival. Sœur Marie-Pierre et sœur Madeleine, alertées par le flot de garçons qui s'étaient rués hors de l'orphelinat pour se diriger vers le pré, accoururent à leur tour. Craignant

d'être punis, les plus jeunes s'éparpillèrent comme une volée de moineaux.

— Doux Jésus, que s'est-il passé ? demanda sœur Madeleine en découvrant avec horreur Lanier adossé au mur de la grange, à demi conscient, le visage ensanglanté.

Incapable d'articuler un mot, Marc considéra ses mains tremblantes et éclata en sanglots.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Sœur Raphaëlle était de la vieille école. Elle consacrait chaque minute de sa vie à la bonne marche de l'orphelinat et veillait à ce que ses protégés soient toujours bien portants, propres et ordonnés, mais c'était une femme austère qui n'appréciait pas le laisser-aller. Lorsque Marc, en pleurs, entra dans son bureau, elle lui ordonna froidement de se reprendre et d'affronter courageusement le châtiment qu'il méritait.

Marc baissa son slip et son pantalon, posa les mains sur un pupitre puis se pencha en avant. Pour la première fois depuis sa fugue, il sentit la canne fouetter ses fesses à six reprises.

— Rhabille-toi, mon garçon, dit sœur Raphaëlle. Et cesse de renifler, pour l'amour de Dieu.

Au sortir du bureau, Marc franchit la porte de l'orphelinat, s'assit sur le perron et contempla le ciel étoilé. Les gémissements de Lanier lui parvenaient depuis l'infirmerie aménagée sous l'escalier. Son postérieur était horriblement douloureux, mais il estimait mériter la punition qui venait de lui être infligée.

Soudain, il vit une silhouette frêle perchée sur une bicyclette franchir le portail puis s'immobiliser à sa hauteur.

— Salut, lança Jade.

Elle avait troqué ses vêtements de travail pour une robe d'été, un gilet et d'élégantes sandales de cuir. Seule la terre accumulée sous ses ongles témoignait de sa condition de paysanne.

— Je pensais que j'aurais les pires difficultés à te trouver, dit-elle. Et te voilà, devant moi, comme par miracle.

Elle s'assit tout contre Marc et posa la tête sur son épaule.

— Qu'est-il arrivé à ton père ? demanda-t-il.

— Il est rentré à la maison. L'un de nos hôtes de la Luftwaffe est intervenu pour le faire libérer. Ces salauds ont vidé notre silo et ordonné la fermeture de la boulangerie de Beauvais. Mon père devra sans doute comparaître devant le tribunal. Il fait comme si de rien n'était, mais je peux te dire qu'il est drôlement inquiet.

— J'ai cassé la gueule de Lanier, confessa Marc.

— Très bien, dit Jade. J'espère que tu n'as pas retenu tes coups.

Marc secoua la tête.

— Je l’ai massacré, et j’ai adoré ça. Toute ma vie, des brutes m’ont collé des raclées. Je m’étais toujours juré de ne jamais devenir comme eux.

Jade passa un bras autour de son cou.

— Nous avons tous en nous une part de cruauté, murmura-t-elle. Quand j’étais petite, je jouais souvent près de l’étang, avec mes frères. Un jour, l’un d’eux a recueilli un caneton égaré. Il l’a ramené chez nous et s’en est occupé pendant quelques semaines. Puis j’ai perdu à un jeu de société, et j’étais tellement en colère que j’ai chassé le canard de la maison. Et le pire, c’est que j’ai accusé mon plus jeune frère.

Marc sourit. Toutes ses misères ne comptaient plus dès que Jade se trouvait à ses côtés.

— Ton père a-t-il parlé de moi ? demanda-t-il. Si je me présente à la ferme demain, dois-je m’attendre à recevoir un coup de fusil ?

— Il a d’autres chats à fouetter, répondit Jade. Mais je crois qu’il commence à comprendre que je ne suis plus une petite fille. De toute façon, il manque plus que jamais de personnel, alors ne t’inquiète pas, que ça lui plaise ou non, nous continuerons à nous voir.



À l’instant où il vit Jade disparaître au bout de l’allée menant au portail, Marc réalisa à quel point il en était amoureux. L’idée qu’une fille puisse exercer un tel pouvoir sur ses émotions lui donnait le vertige et lui causait quelque inquiétude.

C’était à cause d’elle qu’il avait perdu la tête. S’il s’était contenté de battre Lanier à la régulière, les garçons de l’orphelinat l’auraient considéré comme un héros ou, à défaut, auraient manifesté le respect qu’inspirait sa démonstration de force. Mais la violence aveugle dont il avait fait usage et la façon dont il avait pleurniché une fois son forfait accompli faisaient de lui, aux yeux de tous, un individu singulièrement dérangé.

Le lendemain, aux alentours de midi, Jade l’informa qu’il était invité à déjeuner à la maison des Morel.

— Ton père a décidé de m’empoisonner ?

— Certainement pas. C’est lui qui a insisté.

Après avoir ôté leurs bottes et s’être lavé les mains, ils s’installèrent à l’office. La cuisinière leur servit du coq au vin accompagné de cèpes. Ravi, Marc comprit que Jade avait renoncé à un festin comparable à chaque fois qu’elle l’avait retrouvé près de l’étang lors de la pause de midi. Pourtant, l’idée d’être confronté à son père lui ayant coupé l’appétit, il fut incapable de finir son assiette.

Aux alentours de treize heures, M. Morel fit son apparition. Ébranlé par l’incident de la veille, il avait beaucoup perdu de sa superbe. Avec ses cheveux ébouriffés, il n’avait plus cette autorité naturelle qui, d’ordinaire, le

rendait si intimidant.

— Sais-tu lire et écrire correctement, mon garçon ? demanda-t-il sans même prendre la peine de s'asseoir.

Marc trouvait cette entrée en matière plutôt discourtoise. Le soupçonnait-il d'être illettré au seul motif qu'il avait passé toute son enfance dans un orphelinat ?

— Oui monsieur. Je connais le français et l'allemand.

Morel esquissa un sourire.

— L'allemand ? Une langue d'avenir, je suppose...

— J'espère bien que non, répliqua Marc.

Il regretta aussitôt d'avoir lâché ces mots. En effet, même si M. Morel connaissait des démêlés avec le service des réquisitions, il hébergeait des officiers de la Luftwaffe avec qui il semblait entretenir d'excellentes relations.

— Moi aussi, j'aimerais bien voir les Boches retourner dans leur foutu pays, lança M. Morel. À ce propos, ces salauds t'ont laissé du travail. Suis-moi à l'étage, s'il te plaît. Jade, tu peux retourner aux champs. Je n'ai pas besoin de toi.

L'imagination de Marc s'emballa. Son patron avait-il l'intention de lui donner le fouet, comme il l'avait si souvent promis ?

Il le jugea d'un œil anxieux. L'homme était plutôt mince, comme sa fille, et de taille moyenne. Marc réalisa qu'il n'avait jamais été impressionné par son physique, mais par sa fortune et son statut social.

— Mes employés ne m'apprécient pas, déclara M. Morel en s'engageant dans l'escalier menant à l'étage. Penses-tu que l'un d'entre eux aurait pu me dénoncer à monsieur Thomas ?

Marc avait entendu les ouvriers agricoles se plaindre de la médiocrité de leur paye, de la rareté et de la mauvaise qualité des outils, jalouser le train de vie et la luxueuse demeure de leur patron. Cependant, il préféra arrondir les angles et ne pas dévoiler l'ampleur de ce ressentiment.

— Les gars râlent, évidemment, mais ça ne va pas plus loin, dit-il. Je crois qu'aucun d'eux ne porte les Allemands dans son cœur.

— Félix et moi, nous risquons d'être jetés en prison, annonça Morel. Nous y serions sans doute déjà, si je n'avais pas des amis haut placés. Ils font ce qu'ils peuvent, mais Thomas m'a toujours détesté. Je crois qu'il ne me laissera jamais tranquille.

Marc hocha la tête.

— Les Allemands et leurs complices ne connaissent pas la pitié. J'ai entendu parler d'une femme condamnée pour marché noir. En vérité, elle ne fumait pas. Elle avait simplement échangé ses tickets de tabac pour approvisionner ses proches.

— Oh, tu sais, selon mes hôtes de la Luftwaffe, les Allemands ne sont pas mieux lotis. Les hommes sont au front, les femmes travaillent à la chaîne, et les enfants vont à l'école, où on leur fourre dans le crâne le catéchisme nazi. L'Europe tout entière a été mise en coupe réglée par une bande de

voyous sans cœur ni cervelle.

Morel fit halte sur le palier du premier étage, se tourna vers Marc et le regarda droit dans les yeux. Ce dernier comprit que son interlocuteur cherchait à recueillir son assentiment. Prudent, il s'accorda quelques secondes de réflexion et déclara :

— J'espère simplement que les Russes tiendront jusqu'à l'hiver. Lorsque la neige commencera à tomber sur le front de l'Est, les opérations seront ralenties. Et au printemps, les Américains devraient être en ordre de bataille.

— Crois-tu vraiment qu'ils pourront renverser la situation ou est-ce juste ce que tu souhaites ? demanda Morel en s'approchant d'une double porte de bois ouvragé.

— J'en suis certain, répondit Marc sur un ton ferme. Ce qui m'inquiète, ce sont les destructions que notre pays risque d'endurer avant sa libération.

Morel semblait très satisfait de sa réponse. Il lâcha un éclat de rire et poussa les vantaux de la porte.

— Puisqu'on parle de destructions...

Marc ne connaissait de la maison que la salle à manger et les pièces réservées au personnel. Stupéfait, il découvrit une vaste bibliothèque aux murs tapissés de livres et de vitrines où étaient exposés fossiles, instruments scientifiques et autres curiosités. Un globe terrestre trônait près d'une large fenêtre.

Hélas ! les agents du service des réquisitions avaient procédé à une fouille des plus musclées. C'était comme si une tornade avait ravagé les lieux. De nombreux meubles étaient renversés. Le sol était jonché d'ouvrages, si bien qu'il était presque impossible de s'y mouvoir.

— Il te faudra sans doute deux ou trois jours pour tout remettre en ordre, dit Morel. Tâche de t'activer, si tu ne veux pas me mettre de mauvaise humeur.

— Oui monsieur, répondit Marc.

Son interlocuteur posa une main sur son épaule et ajouta d'une voix blanche :

— Quant à Jade...

À ces mots, Marc sentit son sang se figer.

— ... j'ai eu ton âge, aussi étonnant que cela puisse paraître. Un père a le devoir de veiller sur sa fille. Il sait ce que les garçons ont en tête. Voilà pourquoi je n'étais pas précisément ravi, quand je t'ai surpris à reluquer ses jambes.

Morel marqua une pause, le temps de prendre une profonde inspiration.

— Sache que je tiens à Jade plus que tout au monde. Je sais que tu lui plais, et je n'aurais rien à gagner à te séparer d'elle. Mais si jamais tu lui manques de respect, ne serait-ce qu'une seule fois, je te garantis que je te ferai regretter les coups de canne de ce salaud de Thomas.

— Je ne souhaite que son bonheur, monsieur, dit Marc, une main sur le cœur. Je le jure sur ma vie.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

DEUX JOURS PLUS TARD

— Mes frères lui manquent terriblement, expliqua Jade, lorsque Marc la retrouva dans le vestiaire réservé aux employés de maison. Au fond, je crois qu’il est heureux de t’avoir à ses côtés.

Ayant passé la journée aux champs et essuyé plusieurs averses, Jade était trempée jusqu’aux os. Marc, lui, n’avait fait qu’aligner des livres par ordre alphabétique dans les rayonnages de la bibliothèque.

— J’ai un peu honte d’avoir bénéficié d’un tel traitement de faveur, dit-il. De toute façon, je pense que j’en aurai terminé demain midi.

Affichant une moue qui la rendait plus adorable que jamais, Jade éprouvait des difficultés à ôter ses bottes en caoutchouc. Marc s’agenouilla pour lui prêter main-forte, puis posa la tête sur son ventre.

— Tu pourrais rester dîner, dit-elle.

— Désolé, mais c’est mon jour de vaisselle, à l’orphelinat. Et dans ma situation, mieux vaut ne pas désobéir...

Lorsqu’il quitta la maison des Morel, la pluie avait cessé.

L’odeur familière de la soupe embaumait tout l’orphelinat. Les nonnes gourmandaient des enfants surpris en train de jouer dans l’herbe humide. Sœur Marie-Pierre vint à sa rencontre et murmura sur un ton conspirateur :

— Une dame a demandé à s’entretenir avec toi. Elle t’attend au couvent.

Il courut jusqu’au bâtiment voisin et retrouva Maxine dans la chambre des Canadiens. L’un des lits avait été renversé contre un mur de façon à ménager sur le sol un espace où étaient disposées des cartes d’état-major et des photos aériennes.

— On se doutait bien que tu nous cachais quelque chose, lança Joseph, mais ça !

Marc comprit que Maxine avait informé les soldats qu’il faisait partie des services de renseignement britanniques.

— Puisque vous êtes au courant, sourit-il, je crois qu’il est temps qu’à votre tour vous me disiez toute la vérité.

— Nous faisons partie d’un commando d’élite, expliqua Noah. Notre mission consistait à profiter du débarquement pour nous infiltrer en territoire

français et faire sauter une usine de fabrication d'instruments de vol, près de Rouen.

Marc considéra les documents exposés sur le parquet. Il reconnut l'aérodrome de Tillé, situé au nord de Beauvais.

— Une nouvelle cible, je suppose ?

Maxine hocha la tête.

— Je crois que c'est le destin qui vous a réunis. Vous rendez-vous compte ? Un agent de renseignement et deux soldats spécialisés dans les missions de sabotage à quelques kilomètres du quartier général de la Luftwaffe ? Je ne pouvais pas laisser passer cette chance.

Elle se baissa pour ramasser l'un des clichés.

— Voici notre objectif : un chasseur de nuit Junkers 88 équipé du dernier radar Lichtenstein.

Marc étudia la photographie du bimoteur, noir du cockpit à l'empennage, au nez hérissé d'antennes.

— Si nous pouvions nous emparer d'un exemplaire de ce radar, nos spécialistes pourraient mettre en place des contre-mesures, expliqua Maxine. Pour l'instant, tout ce que nous savons, c'est que les signaux sont recueillis par des stations au sol, où un opérateur se charge de transmettre au pilote les informations concernant l'altitude et la vitesse des cibles. Il peut même lui indiquer à la seconde près le moment où le tireur doit ouvrir le feu.

Elle laissa Marc et les Canadiens digérer cette information avant de poursuivre son exposé.

— La Royal Air Force a bien essayé de brouiller leurs communications, mais le système mis en place s'est révélé totalement inefficace. Sur cent bombardiers quittant leur base, deux sont détruits par les chasseurs de nuit. Ça ne vous semble peut-être pas énorme, mais statistiquement, cela signifie qu'un appareil procédant à trois missions par semaine est assuré d'être abattu dans les quatre mois. Sans compter les pertes dues aux pannes mécaniques et aux défenses antiaériennes. Aujourd'hui, l'espérance de vie d'un équipage n'excède pas soixante jours.

— Aucun Junkers 88 équipé d'un radar n'a jamais été abattu par la DCA britannique ? s'étonna Marc.

— Dans la mesure où ses déplacements sont réglés depuis des stations au sol, le champ d'action de cet appareil est limité aux territoires contrôlés par les Allemands.

— Je vois. Donc, nous allons devoir nous introduire dans un atelier de maintenance et faucher un radar, c'est bien ça ?

À ces mots, les Canadiens éclatèrent de rire.

— Le Lichtenstein est beaucoup plus gros que tu ne l'imagines, expliqua Maxine, et la plupart de ses composants sont soudés au nez de l'avion. Le seul moyen de nous en procurer un exemplaire en état de marche, c'est de voler un Junkers.

— Et ils savent piloter ? s'étonna Marc en désignant les Canadiens d'un

hochement de tête.

— Non, mais les troupes anglaises en opération dans le désert libyen ont saisi plusieurs appareils du même modèle, dans sa configuration bombardier, ce qui a permis à nos pilotes d'essai de se familiariser avec ses commandes. L'un d'eux nous rejoindra dans les jours à venir. Par ailleurs, sachez qu'un groupe de partisans locaux surveille l'aérodrome où sont basés les chasseurs depuis plusieurs mois. Ils nous ont fourni des informations très précises sur les mesures de sécurité mises en place par les autorités de la Luftwaffe. Votre mission consistera à infiltrer les installations, embarquer à bord d'un avion, traverser la Manche puis vous poser en Angleterre. Par chance, le Junkers 88 peut embarquer un équipage de quatre personnes.

— Ne risque-t-on pas d'être abattus par la DCA anglaise ? s'inquiéta Noah.

— Ou par un chasseur de la RAF ? ajouta Joseph.

— Nous tâcherons d'éviter une telle méprise, dit Maxine. Je vous communiquerai tous les détails de l'opération dès qu'ils auront été fixés.

Saisi de vertige, Marc s'adossa au mur le plus proche.

— Je ne sais pas si... bredouilla-t-il.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Maxine.

— C'est juste que... j'ai l'impression d'être chez moi, ici. J'ai des amis, et...

— Je te rappelle que tu as aussi des amis en Angleterre : PT, Paul, Rosie, Joël... C'est pour accomplir de telles missions que tu as été formé. J'étais persuadée que tu étais impatient de regagner le quartier général de CHERUB, quand j'ai commencé à travailler sur cette opération.

Joseph posa une main sur l'épaule de Marc, puis s'adressa à Maxine.

— Tu ignores sans doute que ce petit gars est amoureux. L'autre jour, il a massacré un gamin qui avait manqué de respect à sa copine.

Maxine se trouvait confrontée à une difficulté inédite. En tant que chef de la Résistance, elle entendait bien que tous ceux qui, en connaissance de cause, avaient décidé de se battre contre les Allemands obéissent à ses ordres. Mais le cas de Marc était particulier. Il s'était engagé à l'âge de douze ans, avait fait preuve d'un courage exceptionnel lors de deux missions à haut risque et avait fui l'Allemagne au péril de sa vie.

— Eh bien... Si tu préfères renoncer, j' imagine que je pourrai faire venir quelqu'un de Paris pour te remplacer. Mais j'avoue que tu me prends un peu au dépourvu.

Marc se tordit nerveusement les mains. L'idée de laisser tomber Maxine, mais aussi les agents du groupe Henderson, lui flanquait la nausée. Rosie, Joël, Paul et PT étaient les amis les plus chers qu'il ait jamais eus. Cependant, il ne pouvait pas même imaginer être séparé de Jade.

Soudain, Noah se planta devant lui, gonfla le torse, glissa une main dans la poche de sa veste et en tira une photo.

— Je te présente ma femme et mes filles, dit-il. Ce cliché pourrait me

valoir la cour martiale, car il est interdit d'emporter le moindre objet personnel lors d'une mission commando. Seulement, je suis incapable de m'en séparer. Regarde, mes jumelles n'avaient que quelques mois. Eh bien c'est la dernière fois que je les ai vues.

Il marqua une pause puis déclara :

— Mais je me suis porté volontaire. Je suis ici pour me battre. Dans quel monde vivront celles qui me sont chères si personne ne se dresse contre les nazis ?

À l'instant où le soldat acheva sa tirade, Marc vit défiler devant ses yeux les actes de barbarie dont il avait été témoin au cours de sa captivité. Non, tout bien pesé, il ne pouvait pas laisser les autres se battre à sa place sous prétexte qu'il se consumait d'amour pour la fille d'un fermier.

— Très bien, dit-il. Vous pouvez compter sur moi. À quelle date passerons-nous à l'action ?

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Deux jours plus tard, à l'heure de la pause déjeuner, Marc retrouva Jade près de l'étang pour la dernière fois. S'il avait suivi la procédure réglementant les relations entre agents et civils, il aurait tout simplement disparu de la circulation. Seulement, il l'aimait trop pour la quitter sans un mot d'explication.

Il ne laissa rien dans l'ombre : ni l'entraînement qu'il avait reçu en Grande-Bretagne, ni son arrestation à Lorient, ni l'année terrible passée à Francfort. Il détailla les péripéties de son évasion, en insistant sur les innombrables coups de chance qui lui avaient permis de regagner l'orphelinat sain et sauf.

En dépit du caractère invraisemblable de ce récit, Jade se laissa convaincre par ses accents de sincérité. Elle resta muette, à la fois choquée et admirative.

— Je vais devoir partir, dit Marc.

— Quand ?

— Ce soir, après le travail, si le ciel est dégagé.

— Quel rapport avec le ciel ?

— Nous allons recevoir le matériel nécessaire à notre évasion, expliqua-t-il. Si le temps est couvert, le pilote ne pourra pas larguer son chargement à l'endroit prévu.

— C'est trop tôt, gémit Jade. J'aurais aimé avoir un peu de temps pour me faire à cette idée...

— Je sais que c'est un peu brutal, mais ce n'est qu'hier que j'ai été informé de l'opération. Les autorités de Londres agissent toujours ainsi. C'est le meilleur moyen d'éviter les fuites. Ils s'assurent que les agents n'aient pas d'informations à livrer sous la torture.

— Je veux partir avec toi, supplia Jade, les larmes aux yeux. Si mon père est jeté en prison, je resterai seule au monde.

— Tu le sous-estimes. Je suis convaincu qu'il trouvera un accord avec les Allemands, et je ne serais pas étonné qu'il en profite pour glisser quelques informations compromettantes concernant monsieur Thomas.

— Puisses-tu avoir raison, soupira Jade.

Elle observa quelques secondes de silence puis lâcha :

— Marc, es-tu vraiment obligé de partir ?

— J'aimerais pouvoir rester près de toi, mais j'ai pris des engagements, et je me dois de les tenir.

— Nous ne nous reverrons sans doute jamais, dit Jade d'une voix étranglée.

Les yeux de Marc se mirent à briller.

— Ne prononce pas ce mot. Nous nous retrouverons ici plus tôt que tu ne le crois.

Il sortit un couteau de sa musette et passa une main dans la chevelure de son amie.

— Je voudrais emporter un souvenir de toi, murmura-t-il.

Elle hocha la tête. Il détacha une mèche, la noua, la porta à ses lèvres puis la glissa dans sa poche.

— Et moi, qu'aurai-je en échange ? demanda Jade en caressant les cheveux courts de Marc. Ah, je sais. Donne-moi ta chemise.

Sur ces mots, elle en défit un bouton.

— Eh, tu es folle ! Elle sent mauvais.

— Tais-toi, j'adore ton odeur.

— Mais bon sang, je ne vais pas rentrer torse nu ! fit observer Marc.

— Dans ce cas, pose-la près du portail de l'orphelinat avant de t'en aller. J'irai la chercher au coucher du soleil.

C'était une idée folle, mais Marc était heureux de constater que Jade tenait réellement à lui.

— J'ai également l'intention de changer de chaussettes avant de me mettre en route, s'esclaffa-t-il. Tu es intéressée ?

— Très amusant, répliqua Jade, les lèvres pincées, avant de se pelotonner contre lui.

Lorsqu'ils se furent embrassés passionnément, elle fondit en larmes et le supplia de renoncer à tous ses projets.

— C'est l'heure, dit-il. Je t'en prie, ne rends pas les choses plus difficiles encore.



Deux ans plus tôt, Marc avait quitté l'orphelinat la peur au ventre, dans l'improvisation, en exploitant les moyens du bord. Cette fois, il était entraîné, amoureux et chargé d'une mission. Mais s'il n'était plus un petit garçon, il n'en était pas pour autant devenu un homme, si bien qu'il éprouvait de vives difficultés à suivre le pas des Canadiens.

Le couvre-feu étant en vigueur, ils parcoururent quatre kilomètres dans les bois, s'orientant à la boussole, avant d'atteindre leur point de rendez-vous avec la femme qui devait leur servir de guide.

— Belle nuit pour la chasse, dit-elle.

Joseph prononça la seconde partie du mot de passe prévu par l'ordre de mission.

— Tout ce que j'ai réussi à attraper, c'est un vilain rhume.

Par mesure de sécurité, ils n'échangèrent aucun nom et ne prononcèrent pas une parole en rapport avec l'opération.

À la lumière de la lune gibbeuse, les trois membres du commando remarquèrent que le ventre de la jeune femme était légèrement rebondi, signe qu'elle portait un enfant. Malgré son état, le rythme de la marche ne faiblissait pas.

Compte tenu de l'étendue de leurs conquêtes, les forces allemandes, faute de troupes, n'étaient plus en mesure de sécuriser l'ensemble du territoire français. La résistante conduisit ses complices par les champs et les bois, de telle sorte qu'ils ne traversèrent qu'une seule route et ne croisèrent pas le moindre véhicule.

Ils firent halte peu avant minuit aux abords d'un élégant manoir. Aussitôt, un homme vêtu à la façon d'un lord anglais surgit d'un bosquet.

— Je vous souhaite la bienvenue, lança-t-il sur un ton aristocratique avant de les inviter à descendre les échelons d'une courte échelle donnant accès à un abri souterrain de fortune.

Ils y découvrirent deux garçons à peine plus âgés que Marc. Ce dernier considéra leurs complets de laine taillés sur mesure et leurs bottes d'équitation, autant de signes qui trahissaient leur appartenance à la haute société. L'un d'eux tenait un panier d'osier contenant du pain, du fromage et une bouteille de vin.

— Profitez des trente prochaines minutes pour reprendre des forces et vous restaurer, dit le châtelain en jetant un œil à sa montre.

Une demi-heure plus tard, les membres du commando quittèrent l'abri puis gravirent la colline qui dominait le parc du manoir. En contrebas, Marc distingua une vingtaine de partisans postés sur la pelouse parfaitement entretenue, hommes et femmes de tous âges. À chaque angle du domaine se consumait une botte de paille. Bientôt, un lointain bourdonnement se fit entendre.

Tandis que ce son s'amplifiait, deux jeunes filles se précipitèrent vers le bassin situé à l'extrémité du domaine puis agitèrent des bâtons au phosphore qui produisaient un éclat intense.

Alors, les silhouettes de deux petits avions apparurent à l'horizon puis frôlèrent la cime des arbres.

— Ils volent trop bas, grogna Noah. À quoi jouent-ils ?

Marc avait effectué plusieurs sauts en parachute lors de sa formation d'agent opérationnel. Compte tenu de l'angle de descente des appareils, il était clair qu'ils n'avaient pas l'intention de procéder à un largage.

— Ils vont se poser, s'étrangla-t-il. Les bottes de paille et les bâtons lumineux indiquent le terrain d'atterrissage.

— N'est-ce pas magnifique ? lança le châtelain en se tournant vers les

Canadiens.

L'aspect des deux Lysander évoquait les vieux coucous d'avant-guerre, mais leurs ailes placées au sommet du fuselage et la robustesse de leurs trains d'atterrissage leur permettaient de décoller et d'atterrir sur des pistes à peine plus longues qu'un terrain de football.

Le premier se posa lourdement puis s'immobilisa si brutalement qu'il bascula nez en avant dans l'herbe rase. Les partisans se précipitèrent vers l'avion, se suspendirent à l'empennage afin de le redresser, puis débarrassèrent l'hélice d'épaisses mottes arrachées à la terre.

Deux passagers jaillirent de la minuscule cabine et débarquèrent à la hâte plusieurs caisses de matériel. Un homme et une femme prirent place à bord puis deux partisans leur confièrent des cartons contenant des documents administratifs.

Enfin, six résistants firent pivoter l'appareil afin de le replacer dans l'axe du terrain. Moins d'une minute après son atterrissage mouvementé, le pilote poussa la manette des gaz et reprit son envol.

— Nous commençons à avoir le coup de main, dit fièrement le plus jeune des fils du châtelain. L'un des premiers avions que nous avons réceptionnés a heurté une vache. Un vrai carnage.

Le second Lysander, qui avait décrit un cercle autour du parc pendant l'opération, se posa en douceur.

— Dire qu'on pourrait monter dans ce zinc et rentrer tranquillement en Angleterre, soupira Joseph.

— Les types dans notre genre n'ont pas le droit de voyager en première classe, sourit Marc.

L'unique passager mit pied à terre, puis les résistants débarquèrent une importante quantité d'armes et de munitions avant d'aider un aviateur blessé à se hisser péniblement dans la carlingue. Lorsque l'avion eut repris les airs, ils éteignirent les bottes de foin à grand renfort de seaux d'eau puis, pour la plupart, se dispersèrent dans les champs alentours.

Le nouvel arrivant rejoignit le sommet de la colline au pas de gymnastique. Avec son expression flegmatique, ses cheveux roux, son blouson de cuir doublé de peau de mouton et son écharpe de soie blanche, c'était l'image même du pilote britannique. La Royal Air Force avait manifestement ignoré les mesures de prudence élémentaires exigées lors des opérations en territoire ennemi. Marc estima qu'il était urgent de lui procurer des vêtements civils et de glisser un peu de terre sous ses ongles d'une propreté immaculée.

— Capitaine d'escadrille Davey, annonça l'inconnu en se tournant vers le chargement éparpillé sur la pelouse. J'espère que vous avez apprécié le spectacle. Notre matériel se trouve dans les caisses une, deux, cinq et six. Récupérons-le puis mettons-nous en route.

Ulcéré par le comportement hautain du pilote, Noah lui rappela sans ménagement qu'il ne commandait pas le détachement.

— Eh, une seconde, dit-il. Dès que nous aurons décollé, vous serez seul maître à bord du Junkers. Mais tant que vos pieds toucheront le sol, vous obéirez à nos ordres, compris ? Commencez par retirer ce blouson et cette écharpe. Si vous tenez absolument à nous faire repérer, pourquoi ne pas vous draper dans l'Union Jack, pendant que vous y êtes ?

— C'est vous qui allez m'écouter, répliqua Davey. Vous allez me faire le plaisir de...

— Mais tu vas te décider à la fermer, foutu rosbif ? gronda Noah.

À l'évidence, le capitaine Davey ne s'attendait pas à être envoyé sur les roses par deux fantassins canadiens. Un instant, Marc se réjouit de le voir perdre ses moyens, bredouiller des paroles inintelligibles et afficher une expression indignée. Cependant, il redoutait que la situation ne s'envenime et ne compromette la bonne marche de la mission. À son grand soulagement, la résistante qui avait conduit le commando jusqu'au manoir se décida à intervenir.

— Cessez de vous chamailler comme des enfants ! lança-t-elle dans un anglais irréprochable. Et si les Allemands avaient aperçu les avions, hein ? Ramassons le matériel et filons au plus vite.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Dix kilomètres séparaient les membres du commando de leur objectif. Dans les caisses déposées par les Lysander, ils avaient récupéré des armes, des munitions, des parachutes, des pinces coupantes et un dispositif permettant d'activer les moteurs du Junkers.

Ils placèrent cet équipement dans la charrette d'un fermier qui prit aussitôt la direction de l'écurie où ils avaient reçu l'ordre de patienter jusqu'à l'heure H. À l'aube, la résistante les conduisit à la lisière d'un bois d'où ils purent étudier leur objectif.

Étendu à plat ventre, Noah observa l'aérodrome à l'aide d'une paire de jumelles. Les hommes de la Luftwaffe avaient passé une nuit tranquille : une trentaine de Junkers 88 peints en noir mat et recouverts de filets de camouflage étaient alignés au bord de la piste.

— Apparemment, seuls trois appareils sont équipés du radar Lichtenstein, chuchota Davey.

Joseph et Noah restèrent muets. Ils ne s'intéressaient qu'aux deux portails et au périmètre de sécurité de la base.

— Il vaudrait mieux ne pas trop traîner, dit la résistante. Les Boches patrouillent régulièrement dans le coin.

Lorsque l'équipe eut regagné la voie ferrée, les Canadiens saluèrent leur guide.

— Vous ne continuez pas avec nous ? s'étonna Davey.

Marc resta saisi par la naïveté du pilote britannique.

— Elle ne fait pas vraiment partie de l'équipe, expliqua-t-il tandis qu'ils longeaient les rails. Elle ne sait sans doute pas où notre matériel a été déposé. Elle ne connaît même pas nos noms. C'est la règle, lors d'une telle opération.

À un kilomètre de la base, comme prévu par l'ordre de mission, un garçon d'une dizaine d'années vint à leur rencontre, un seau contenant des escargots sous le bras. Il les conduisit jusqu'à la ferme familiale, où ses parents les accueillirent chaleureusement. Ils vivaient dans une masure délabrée ceinte d'une clôture branlante et flanquée d'une étable au toit percé de trous qui abritait une vache squelettique. Dans le pré voisin, quelques moutons vaguaient en liberté.

En comparaison du châtelain qui avait permis aux Lysander d'atterrir

dans son domaine, ces hôtes vivaient dans la plus extrême pauvreté. Pourtant, les uns comme les autres semblaient prêts à risquer leur vie pour chasser l'ennemi du sol français.

Épuisé par une journée de travail à la ferme et une interminable marche dans la campagne picarde, Marc engloutit un bol de lait, du fromage et du pain sorti du four avant d'ôter ses bottes puis de s'étendre sur un lit de paille où il trouva aussitôt le sommeil.



Lorsqu'il s'éveilla, aux alentours d'une heure de l'après-midi, les Canadiens ronflaient à réveiller les morts. Davey, lui, était déjà debout. Attablé au soleil, devant l'étable, il disputait une partie de cartes avec le garçon aux escargots et ses sœurs jumelles âgées d'environ huit ans.

Marc rejeta sa couverture, enjamba Noah et se joignit à eux. Davey ne parlant que quelques mots de français, il lui servit d'interprète. Il constata avec étonnement que ce dernier avait informé ses jeunes adversaires de la nature de ses activités. Il lui fit part de sa désapprobation, mais le mal était fait.

Les enfants vivaient dans une exploitation isolée. Ils ne connaissaient de la vie que la monotonie des travaux agricoles. La présence d'un pilote dans leur maison les mettait dans tous leurs états. Davey décrivit dans le détail le fonctionnement d'un chasseur Typhoon, des commandes de direction au système permettant à la mitrailleuse placée derrière l'hélice de faire feu sans en pulvériser les pales.

Le pilote connaissait plusieurs tours de cartes. Marc en maîtrisait de plus habiles, mais il manquait d'exercice, si bien qu'il échoua à de nombreuses reprises, provoquant l'hilarité des enfants.

Ce divertissement innocent n'était pas qu'un moyen de passer le temps. Au fond, il lui permettait de détourner son attention de la dangereuse mission qu'il devrait accomplir moins de dix heures plus tard et d'oublier, quelques minutes durant, le visage de Jade.

Le soir venu, le couple de fermiers servit à ses invités un repas de fête composé de poulet rôti, de pommes de terre et de carottes, puis d'une tarte aux pêches nappée de crème fraîche.

Ce festin achevé, les jumelles se pendirent au cou de Davey avant de se retirer dans la maison. Le garçon et son père aidèrent les Canadiens à trier le matériel acheminé à bord de la charrette.

Déterminés à mettre les populations civiles hors de cause, les quatre membres du commando passèrent un uniforme réglementaire et chaussèrent des bottes de l'armée britannique. C'est en se livrant à de sévères repréailles que les nazis gardaient la Résistance sous contrôle. Pour chaque Allemand tué par des civils, un nombre significatif d'otages étaient fusillés sans jugement.

Marc mémorisa les informations figurant sur les nouveaux papiers d'identité livrés par le Lysander : né à Paris seize ans plus tôt, il s'était engagé comme mousse dans la Navy avant de rejoindre les Royal Marines où il exerçait désormais les fonctions d'interprète.

Les membres du commando se mirent en route peu après huit heures du soir. Équipé d'un casque lourd, d'un Colt 45, de grenades, de munitions et d'un couteau de jet, Marc se sentait invincible.

Mais au cours de sa progression à travers champs, le doute s'insinua dans son esprit. Il avait traversé de terribles épreuves au cours des deux dernières années, mais les heures à venir s'annonçaient comme les plus périlleuses de son existence.

Bientôt, dans son esprit, le visage de Jade s'estompa, cédant la place à l'image d'une pierre tombale portant l'inscription : TOMBÉ AU COMBAT À L'ÂGE DE QUATORZE ANS.

CHAPITRE TRENTE-SIX

La première phase de la mission consistait à parcourir quelques kilomètres au pas de course puis à dissimuler quatre parachutes déployés. Les Allemands tiendraient ainsi une preuve que l'opération avait été menée par des soldats de métier, et la population civile serait lavée de tout soupçon. Lors de la formation aux techniques d'infiltration, les instructeurs insistaient sur l'importance d'enterrer ou, si possible, d'immerger toile, sac et suspentes.

En réalité, sur le terrain, peu d'agents disposaient du temps nécessaire pour mettre en œuvre ces recommandations. Le commando avait reçu l'ordre de se débarrasser de leurs parachutes de façon à ce qu'ils ne puissent demeurer très longtemps inaperçus.

Alors que le soleil disparaissait derrière l'horizon, ils se dispersèrent dans un champ, propriété d'un sympathisant de la Résistance, dont les dimensions auraient fait une excellente zone de largage. Dès le lendemain, l'agriculteur découvrirait les toiles et en informerait les autorités.

Marc déposa la sienne dans un canal d'irrigation puis la lesta sommairement à l'aide de pierres. Pour parfaire cette mise en scène, il abandonna sur les lieux une pelle pliante et une boussole de l'armée britannique.

Le groupe reprit sa progression sous une pluie fine. Chemin faisant, Noah dut s'arrêter à plusieurs reprises pour baisser son pantalon sur ses chevilles et satisfaire à un besoin pressant à l'abri de la végétation. Marc était étonné de voir ce soldat aguerri perdre ainsi ses moyens.

— C'était la même chose avant de débarquer à Dieppe, expliqua Joseph. Et je ne te parle pas des moments précédant les sauts en parachute, pendant les classes...

Perplexe, Marc remarqua que les battements de son cœur ne s'étaient même pas accélérés. Depuis sa déportation en Allemagne, il avait affronté seul des épreuves terribles. Certes, l'opération Junkers comportait des risques considérables, mais les camarades qui marchaient à ses côtés lui insufflaient courage et optimisme.

Alors qu'ils se trouvaient à un kilomètre de la base, Noah se retira une nouvelle fois derrière une haie. Quelques secondes plus tard, un molosse aboya dans le lointain. Ils se trouvaient en terrain découvert, si bien qu'il était

impossible de déterminer de quelle direction provenait ce son inquiétant.

— Tout le monde à terre, chuchota Joseph.

Marc posa un genou à terre et défit l'attache de son étui de pistolet. Il perçut un halètement derrière la haie, puis le martèlement étouffé produit par les pattes d'un chien lancé à pleine vitesse.

— Une patrouille, lâcha Davey.

Un aboiement tout proche déchira le silence. Un Allemand lança une bordée d'injures à l'adresse de l'animal, puis un second soldat hurla :

— *Scheisse !*

Aussitôt, le faisceau d'une lampe balaya la haie.

— Les mains en l'air ! cria l'un des hommes en français. Vous vous trouvez dans une zone militaire ! Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Joseph vissa calmement un silencieux à l'extrémité du canon de son Colt 45, produisant un grincement discret. Marc dégaina son arme.

Davey n'ayant aucune expérience du combat au corps à corps, Joseph lui fit signe de se coucher. Enfin, il posa une main sur le torse de Marc puis désigna le flanc gauche de la haie.

Ce dernier se posta à l'endroit indiqué et jeta un coup d'œil rapide derrière l'obstacle. La scène était presque comique. Noah se tenait debout, fesses à l'air, le pantalon sur les chevilles. Devant lui étaient campés deux soldats allemands. L'un le braquait avec son fusil. L'autre tenait un doberman en laisse.

Marc se tourna vers Joseph. Ce dernier brandit son arme et bloqua sa respiration. Il n'avait pas le droit à l'erreur. S'il manquait son coup, Noah serait abattu sur-le-champ, et une fusillade éclaterait, alertant les troupes stationnées non loin de là.

Joseph fit un pas latéral sur la droite puis enfonça la détente à deux reprises, logeant toutes ses balles dans la tête de l'homme qui menaçait son camarade.

Le second Allemand tourna les talons et se mit à courir. Marc ouvrit le feu à deux reprises. Touché entre les omoplates et à la base de la nuque, sa victime roula dans l'herbe humide et lâcha la laisse qui retenait le doberman. Aussitôt, l'animal se rua sur Joseph, le renversa, enfonça ses crocs dans son bras droit et le contraignit à lâcher son arme.

Marc resta hésitant. Il redoutait qu'une balle tirée à si faible distance ne traverse le corps du molosse de part en part et n'atteigne son partenaire. Tandis que ce dernier tentait vainement de repousser son agresseur et que Noah remontait maladroitement son pantalon, il sortit son couteau et lui imprima une trajectoire tendue. La lame se ficha dans le dos du chien qui, une artère vitale sectionnée, fut saisi d'un spasme, lâcha prise, se coucha sur le flanc et expira en quelques secondes.

— Bon Dieu, soupira Marc. Il était moins une.

Le visage tordu par la douleur, Joseph se redressa péniblement. Son uniforme était maculé de sang.

— Toi et ton foutu système digestif !

— Je suis désolé, marmonna Noah.

Marc s'accroupit près de la dépouille du doberman, récupéra son couteau et l'essuya dans l'herbe.

— Il faut dissimuler les corps, dit-il en désignant un fossé de drainage, à quelques mètres de leur position. Ensuite, nous les piégerons à l'aide d'une grenade, puis nous approcherons de la base par le flanc opposé. Ainsi, si nous entendons une détonation, nous saurons à quoi nous en tenir.

Impressionné par le sang-froid et la clairvoyance de Marc, Noah hocha la tête en signe d'assentiment. Joseph consulta sa montre.

— Très bien. Si tout se passe comme prévu, dans une demi-heure, les bombardiers de la Royal Air Force devraient semer le chaos dans les installations au sol. Reste à espérer que nous ne croiserons pas une autre patrouille.

— Mais si un civil découvre les corps, il risque lui aussi d'être pulvérisé par l'explosion de la grenade, fit observer Davey.

— Possible, dit Marc. Cependant, je vous rappelle que nous nous trouvons dans une zone militaire. À part ça, je suis ouvert à toute autre suggestion.

Ses trois coéquipiers s'accordèrent quelques secondes de réflexion puis se décidèrent à traîner les corps des Allemands et du doberman vers le fossé.

Constatant que la blessure de Joseph saignait abondamment, Davey insista pour lui confectionner un bandage. Marc et Noah installèrent les cadavres dans la tranchée puis posèrent un piège constitué d'un fil de fer et d'une grenade destiné à exploser trois secondes après son activation.

Au prix d'un large détour, ils se repositionnèrent de l'autre côté de la base et attendirent l'intervention de la RAF. À minuit, constatant que les appareils restaient cloués au sol, le doute commença à s'insinuer dans leurs esprits, mais ce n'est qu'une heure plus tard que Davey se décida à exprimer son inquiétude.

— À partir de maintenant, tout bombardier qui se hasarderait à survoler la France serait condamné à mener une mission suicide : il lui serait impossible de traverser la Manche avant le lever du soleil.

— Pourquoi le bombardement aurait-il été annulé ? s'étonna Marc. Je croyais que la Royal Air Force était prête à tout pour mettre la main sur l'un de ces radars.

— Je ne sais pas, mon garçon. Une météo défavorable, un changement de priorité défini par l'état-major, ou l'anéantissement de l'escadrille lors d'une récente mission.

Joseph lâcha un grognement.

— Selon le plan, si le bombardement n'a pas lieu ce soir, nous devons récupérer les parachutes, retourner à la ferme et attendre de nouvelles consignes. Mais les corps des soldats que nous avons liquidés seront rapidement découverts. Toutes les maisons de la région seront fouillées. Les

Boches renforceront la sécurité de la base pendant des semaines, voire des mois.

— Sans parler des représailles qu'ils pourraient faire subir aux civils pour venger la mort de deux soldats allemands.

— Alors c'est foutu ? demanda Noah.

— Il y a une autre solution, dit Joseph. Le bombardement était censé faire diversion et nous permettre de pénétrer dans la base. Mais Noah et moi sommes des experts en démolition. Nous possédons toujours les explosifs qui devaient nous servir lors de notre mission initiale, après le débarquement de Dieppe.

Un sourire éclaira le visage de Noah.

— Nous pourrions nous glisser discrètement dans l'aérodrome et faire sauter les citernes de carburant, suggéra-t-il. Je suppose que ce serait amplement suffisant pour désorganiser la garnison.

Davey se frotta pensivement le menton.

— Le problème, c'est que nous nous retrouverions à bord du seul chasseur de nuit volant vers l'Angleterre. Les Allemands pourraient lancer toutes leurs escadrilles disponibles à nos trousses.

— Et si nous en profitons pour saboter leur système de communication ? proposa Marc. Il suffirait de couper les lignes téléphoniques et de faire sauter les antennes radio.

— C'est une possibilité, en effet. Si je garde l'appareil à basse altitude, il n'apparaîtra pas sur les radars ennemis. Oui, je crois que ça pourrait fonctionner, si seulement je parviens à décoller. De quel matériel disposez-vous ?

— De détonateurs, de grenades et de quelques pains de plastic, répondit Noah.

Joseph opina du chef.

— Une petite charge peut occasionner des dégâts considérables, pourvu qu'on sache où la poser.

— Des collègues de la Royal Air Force sont abattus chaque nuit à cause de ces foutus radars, gronda Davey. Alors si vous parvenez à faire diversion, je ferai de mon mieux pour vous ramener en Angleterre.

Pour la première fois depuis leur rencontre tumultueuse, le pilote et Joseph échangèrent un regard amical et déterminé.

— Noah, déplie le plan et tâchons de trouver le meilleur moyen de semer la pagaille dans cette saleté de base, conclut ce dernier.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Joseph étudia la configuration des installations, distribua les tâches, demanda à ses coéquipiers de synchroniser leurs montres puis décréta que l'opération débiterait à une heure trente-cinq du matin.

Au moment convenu, Marc s'accroupit derrière un tronc d'arbre situé à huit pas du périmètre puis garda les yeux fixés sur la trotteuse de sa montre. À une heure trente et une, il se redressa et sortit son couteau. La carte fournie par la Résistance indiquait l'emplacement d'un boîtier de raccordement téléphonique placé contre la clôture extérieure de l'enceinte.

Jambes fléchies, il parcourut la dizaine de mètres qui le séparaient du dispositif. À l'aide de sa lame, il en ôta le couvercle, saisit fermement une grappe de fils multicolores puis l'arracha d'un coup sec. Ayant privé les installations de toute liaison téléphonique, il se tourna vers son deuxième objectif, un bouquet d'antennes installé sur le toit de la tour de contrôle, un bâtiment comportant deux étages situé quelques mètres derrière la clôture. Il rangea son couteau, s'empara d'une grenade, s'accroupit au pied du grillage puis attendit les détonations qui devaient signaler le moment de passer à l'action.

À une heure trente-trois, une explosion retentit à l'extrémité opposée de la base : le capitaine Davey venait de déclencher le piège installé dans le fossé où reposaient les dépouilles des soldats allemands.

Selon Joseph, cette manœuvre devait inciter les gardes à se ruer à l'extérieur du périmètre et à s'écarter des Junkers stationnés en bord de piste. Davey avait prétendu être en mesure de courir cent mètres en onze secondes cinq dixièmes et de s'engouffrer dans la brèche pratiquée dans la clôture par Joseph et Noah avant même que les Allemands ne découvrent les corps de leurs camarades.

Sans savoir si cette stratégie avait été couronnée de succès, Marc enfonça des petits morceaux de tissu dans ses oreilles, escalada le grillage et se jeta courageusement sur les barbelés dont il était surmonté. Comme prévu, les deux vestes qu'il avait pris soin d'enfiler et les gants de cuir empruntés à Davey lui permirent de franchir l'obstacle sans se blesser et de se laisser tomber à l'intérieur de la base.

Il se réceptionna doucement puis se réfugia à la hâte derrière un large

pillier. À une vingtaine de mètres de sa position, un groupe de soldats de la Luftwaffe observait d'un œil anxieux les volutes de fumée qui s'élevaient dans la campagne, de l'autre côté de l'aérodrome. Conformément aux instructions de Joseph, il marcha droit vers la tour de contrôle tout en ôtant les goupilles de trois grenades, puis il entrebâilla brièvement la porte, le temps de lancer les engins explosifs. Enfin, il s'élança vers la piste le long de laquelle étaient alignés les chasseurs.

Quelques secondes plus tard, trois explosions rapprochées retentirent, provoquant un effet de souffle qui, se propageant par la cage d'escalier, souffla les vitres du rez-de-chaussée et de l'étage supérieur. Une pluie d'éclats de verre et de fragments de bois arrachés à l'encadrement des fenêtres s'abattit sur les Allemands qui se tenaient dans un rayon d'une dizaine de mètres autour de la tour.

Au moment où il croyait atteindre son but, Marc entra en collision avec un pilote de la Luftwaffe qui, alerté par la triple détonation, venait de débouler d'une baraque.

— Qui es-tu ? demanda ce dernier en allemand. Qu'est-ce que tu fais là ?

Marc essaya de forcer le passage, mais l'homme le saisit fermement par les épaules. Découvrant l'uniforme du jeune intrus, il ouvrit la bouche pour appeler à l'aide, mais un crochet porté à la tempe le réduisit au silence. Il sentit une lame plonger dans son torse et rendit l'âme sans avoir pu pousser un cri.

Le couteau serré contre sa poitrine, Marc se remit en route. Il déboucha sur le tarmac sillonné de lignes tracées à la peinture jaune et aperçut les Junkers stationnés sur sa gauche.

La plus complète désorganisation régnait dans la base. Des soldats couraient en tous sens en lançant des informations contradictoires. Ceux qui avaient été blessés par les éclats de verre poussaient des cris perçants. Marc passa inaperçu dans cette cohue. Il avait parcouru une soixantaine de mètres lorsqu'une série de fortes explosions se fit entendre. Il comprit que ses coéquipiers canadiens venaient de détruire le dépôt de carburant.

Quelques secondes plus tard, un détonateur actionné par l'onde de choc des précédentes charges activa un pain de plastic placé contre un mur du dépôt de munitions. En dépit des morceaux de tissu qu'il avait pris soin d'enfoncer dans ses oreilles, Marc ressentit une violente douleur aux tympans puis sentit la température s'élever brutalement d'une vingtaine de degrés. Le ciel s'embrasa. Des hurlements déchirants se firent entendre aux quatre coins de la base.

Cent mètres plus loin, il retrouva Davey. Profitant du chaos général, le pilote avait distribué des coups de poignard dans les pneus des avions stationnés le long de la piste. Un seul appareil restait en état de marche : un Junkers 88 équipé d'un radar Lichtenstein. Il était parvenu à en ôter la bâche, mais le dispositif permettant l'allumage des moteurs semblait lui causer

quelque difficulté. Compte tenu du vacarme ambiant, des débris qui s'abattaient sur l'aérodrome et de l'état de quasi-surdité dans lequel se trouvait désormais son coéquipier, il eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il devait monter dans le cockpit pour effectuer des réglages.

— Savez-vous où se trouvent Joseph et Noah ? hurla Marc.

Il ne reçut aucune réponse. Davey le laissa planté devant le moteur droit relié par un câble au système d'allumage et grimpa à bord de l'appareil. Pour alléger l'engin, les ingénieurs ne l'avaient pas équipé de batterie, un choix qui exigeait l'emploi d'un outil spécifique. Comme il doutait de pouvoir se procurer ce matériel dans la base, le pilote avait apporté d'Angleterre un boîtier saisi sur l'un des avions capturés quelques mois plus tôt dans le désert libyen.

— Vas-y ! cria-t-il.

Dès que Marc enfonça le bouton du dispositif, le moteur démarra au quart de tour, produisant un rugissement infernal. Il débrancha le câble puis se glissa sous le fuselage afin d'allumer le moteur gauche.

L'opération achevée, Marc récupéra le boîtier puis chercha en vain les Canadiens du regard.

— Monte, ordonna Davey. Notre mission consiste à récupérer cet appareil. Nous ne pouvons pas les attendre.

Au désespoir, Marc gravit les échelons de l'échelle mobile placée à la jonction de l'aile gauche et du fuselage.

— Je vais laisser le cockpit ouvert, au cas où, dit le pilote. Boucle ton harnais.

Sur ces mots, il poussa la manette des gaz et lança l'avion sur la voie qui menait à la piste de décollage. Ils longèrent le dépôt de carburant éventré, un trou béant d'où jaillissaient des flammes gigantesques. La chaleur extrême causée par ce brasier rendait l'atmosphère irrespirable à l'intérieur de la cabine.

En proie à la confusion la plus totale, les Allemands regardèrent passer l'appareil sans réagir. Le personnel de la tour de contrôle ayant été mis hors d'état de nuire, nul ne pouvait comprendre ce qui se tramait.

— Un Canadien, à trois heures, annonça Davey.

Sur ces mots, il actionna brutalement les freins, si bien que Marc, l'espace d'un instant, crut qu'il allait basculer sur le nez, comme le Lysander qu'il avait vu se poser la veille près du manoir. Dès que l'appareil se fut immobilisé, un individu portant l'uniforme des commandos britanniques grimpa sur l'une des roues, se hissa sur l'aile droite à la force des bras puis se glissa dans la cabine.

Ce n'est qu'à cet instant que Marc reconnut Noah. Il n'avait plus un seul cheveu. Son crâne n'était qu'une plaie noircie zébrée de rides sanglantes.

— Joseph est mort, lâcha-t-il. Tirons-nous d'ici.

Marc tira fermement la lanière de cuir permettant la fermeture de la verrière coulissante puis s'installa sur un siège pliant, à la droite de Davey. Ce

dernier effectua un virage serré et fila vers le seuil de la piste de décollage.

Hélas, si jusqu'alors nul n'avait tenté d'interrompre la progression de l'avion, la vue d'un inconnu vêtu d'un uniforme ennemi grimpant à son bord avait alerté la moitié de la garnison de la base. Aucune patrouille armée ne se trouvait à proximité, mais des membres de l'équipe anti-incendie, jusqu'alors concentrés sur un feu causé par les débris projetés lors de l'explosion du dépôt de munitions, tournèrent leurs lances en direction de l'avion à l'instant où Davey lançait les moteurs à plein régime.

Confronté à une situation à laquelle ne l'avait pas préparé sa formation de pilote, Davey était intimement persuadé que les forces exercées sur la queue du Junkers par des tonnes d'eau sous haute pression risquaient de modifier dangereusement sa trajectoire.

Comme il le redoutait, l'avion obliqua soudainement sur la droite et quitta la piste. Il envisagea de rétablir sa course, mais il se ravisa, par peur d'endommager les trains d'atterrissage dans la manœuvre.

— Cramponnez-vous ! lança-t-il.

Le pré qui s'ouvrait devant lui paraissait plat et dégagé, mais tout obstacle dissimulé par les hautes herbes mettrait un terme fatal à sa tentative de décollage.

Davey disposait de quelques secondes pour prendre une décision. Il n'avait qu'une alternative : abaisser la manette des gaz et laisser les Allemands capturer les membres du commando, ou s'en remettre au destin, en espérant que le Junkers aurait pris assez d'altitude pour ne pas s'écraser contre la clôture de la base ou un rocher masqué par la végétation.

Lorsque les moteurs atteignirent leur régime maximal, les vibrations dans la cabine se firent si violentes que Marc se cogna le crâne contre le tableau de bord.

— Désolé, les gars, cria Davey en tirant sur le manche à balai, mais ça risque de secouer. Je crois que nous n'avons pas pris assez de vitesse pour...

Mais les secousses s'interrompirent avant qu'il n'ait pu achever sa phrase. Marc réalisa que le sol avait disparu de son champ de vision. De la base, il ne voyait plus que les lueurs orangées qui se reflétaient sur la verrière.

Un son inquiétant se fit entendre lorsque les trains d'atterrissage emportèrent les branches les plus élevées d'un chêne situé au-delà du périmètre de l'aérodrome. Davey inclina l'avion sur la gauche si brutalement que les moteurs hoquetèrent, puis il rétablit doucement son assiette.

— Nos réservoirs sont pleins, annonça-t-il joyeusement après avoir contrôlé les cadrans du tableau de bord. Pression d'huile OK. Commandes OK.

Marc se tourna vers Noah, dont le visage ruisselait de sang.

— Et toi, tu es OK ?

— Ce ne sont que des brûlures, répondit le Canadien. Nous n'avons pas eu le temps de nous écarter des citernes avant l'explosion. J'ai reçu quelques éclats, mais Joseph a essuyé tout le souffle. Il a été projeté à une trentaine de

mètres. Je ne l'ai pas vu retomber, mais il est impossible qu'il ait survécu.

— Je suis désolé, lâcha Marc.

— On connaissait les risques.

Davey jeta un coup d'œil de part et d'autre de l'appareil puis se tourna vers ses coéquipiers.

— Mauvaise nouvelle, les gars. Le pneu droit a éclaté.

— Va-t-on pouvoir se poser ? s'étrangla Marc.

— Aucune idée, mais nous serons fixés à l'atterrissage.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Marc était sorti indemne de l'opération d'infiltration. Ironie du sort, assis sur le siège pliant à droite de Davey, il ne souffrait guère que des coups de canne que lui avait portés sœur Raphaëlle.

Davey avait reçu l'ordre de se poser près de Bexhill, sur la côte sud de l'Angleterre, à moins de deux cents kilomètres de Beauvais, soit à une quarantaine de minutes de vol. Il maintint l'appareil à deux cents mètres d'altitude, sous la zone de couverture des radars, mais à la merci du relief et de la moindre erreur de pilotage.

Lorsqu'il aperçut la Manche, il tira sur les commandes afin de se placer hors de portée des batteries antiaériennes.

Les avions à long rayon d'action disposaient d'un système de navigation exploitant des signaux radio, mais les chasseurs de nuit en étaient privés. Davey ne pouvait s'en remettre qu'aux instruments de bord et à l'observation de repères terrestres difficiles à identifier en pleine nuit, à près de deux cent quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Dès que le Junkers se trouva hors d'atteinte, au-dessus de la mer, Davey le stabilisa à cent vingt-cinq mètres d'altitude. Il n'avait pas rentré le train d'atterrissage de peur de ne pouvoir le redéployer.

À l'approche des côtes anglaises, trois Hurricane en patrouille de routine apparurent dans son champ de vision. Davey comprit que l'avion avait été repéré par une station radar et que les chasseurs avaient reçu l'ordre de se porter à sa rencontre.

Tous les membres de la Royal Air Force en mission cette nuit-là avaient sans doute été informés qu'un avion de la Luftwaffe manœuvré par un sujet britannique était susceptible de croiser l'espace aérien, mais le capitaine d'escadrille Davey savait que la plupart des pilotes, épuisés par d'innombrables opérations nocturnes, n'écoutaient les briefings d'avant vol que d'une oreille distraite.

Les avions de la RAF et de la Luftwaffe utilisant des fréquences radio différentes, il lui était impossible d'entrer en contact avec ses poursuivants. Il alluma ses feux d'atterrissage puis prit lentement de l'altitude. Par cette manœuvre, il exposait toute la surface de ses ailes et se mettait à la merci des mitrailleuses des Hurricane. Il pensait ainsi pouvoir persuader les pilotes de

ses intentions pacifiques.

— Nom de Dieu ! hurla Davey lorsque l'un des Hurricane brisa la formation, comme s'il s'apprêtait à passer à l'attaque.

Mais l'appareil se plaça à hauteur du cockpit du Junkers puis son pilote leva un pouce en l'air. Tandis que ses deux collègues poursuivaient leur patrouille, il se plaça derrière la queue du chasseur allemand de façon à prévenir tout autre malentendu.

Davey gardait un œil inquiet sur les instruments de vol. Les trains d'atterrissage déployés nuisaient considérablement à l'aérodynamisme du Junkers, mais ce phénomène ne pouvait expliquer à lui seul la baisse rapide du niveau de carburant.

— Bon sang, j'ai laissé le starter allumé ! s'exclama le pilote. Une erreur de débutant !

Comparable à celui qui équipait les véhicules terrestres, ce dispositif alimentait les moteurs en un mélange plus riche lors des premières minutes de vol. En omettant de le neutraliser, Davey avait brûlé des quantités phénoménales de kérosène.

— Mon Dieu, s'étrangla-t-il, j'aperçois la jetée sur pilotis de Worthing, ce qui signifie que nous nous trouvons à soixante kilomètres de Bexhill.

— Nous reste-t-il assez de carburant ?

— Je n'en sais foutrement rien. En tout cas, ce sera ric-rac.

Marc et Noah échangèrent un regard inquiet. Leurs maigres connaissances en aéronautique ne leur permettaient pas de déterminer si l'erreur commise par Davey était la conséquence de son incompetence ou de la tension propre aux circonstances. Préférant le laisser se concentrer, ils ne firent pas la moindre remarque et observèrent un silence tendu.

Davey obliqua vers l'est, le Hurricane dans son sillage. Soudain, le moteur droit se mit à tousser, puis l'hélice s'immobilisa.

— Nous sommes trop lents pour planer, annonça Davey en faisant basculer brièvement l'avion vers la gauche, dans l'espoir que les dernières gouttes de carburant affluerait vers le moteur toujours en fonctionnement. Je n'ai plus que quelques secondes pour poser ce zinc.

L'appareil tanguait dangereusement d'un bord sur l'autre. Lorsque de nouveaux ratés se firent entendre, Marc crut sa dernière heure arrivée.

— J'aperçois une zone dégagée, droit devant, s'exclama le pilote. Crampez-vous !

À l'instant où les roues touchèrent le sol, des pierres criblèrent le ventre du Junkers. Davey manœuvra les ailerons de façon à déporter tout le poids de l'avion sur le pneu intact. Cette opération fut couronnée de succès jusqu'à ce qu'un train se brise au contact d'une souche d'arbre. L'appareil se coucha sur le flanc et perdit son moteur gauche. La carlingue se déforma, produisant un grincement sinistre. Les boulons qui retenaient la verrière du cockpit se brisèrent. L'avion se mit à pirouetter dans un fracas assourdissant, puis un rocher éventa la carlingue. Le crâne de Marc battit violemment l'appui-tête

du siège pliant. Noah, victime de sa masse, se retrouva plaqué au fuselage.

Le Junkers perdit progressivement de la vitesse, se sépara de son aile gauche puis s'immobilisa en sens inverse de la marche, l'empennage plongé dans un étroit cours d'eau.

Noah, dont le front avait heurté un objet lourd, poussa une plainte à glacer le sang.

— Il faut qu'on sorte de là, le pressa Marc en tentant fébrilement de défaire la boucle de son harnais de sécurité.

Le Canadien était choqué mais conscient. À l'avant de l'appareil, Davey gisait sans connaissance, le nez brisé contre le tableau de bord et la joue droite barrée d'une large coupure.

Si le réservoir ne contenait plus une seule goutte de carburant, Marc redoutait que les vapeurs ne suffissent à causer une explosion. Lorsqu'il parvint enfin à s'arracher à son siège, il dégagea d'un coup de coude les derniers morceaux de verre demeurés solidaires de la verrière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? gémit Noah, qui peinait à recouvrer ses esprits.

— Tu dois te lever et sortir de cet avion, cria Marc, affolé. Tu comprends ce que je dis ?

Ce n'est que lorsqu'il se fut extrait du cockpit qu'il réalisa à quel point le Junkers était incliné. Il lui aurait suffi de se laisser glisser sur l'aile demeurée intacte pour se mettre à l'abri d'une éventuelle explosion, mais il se refusait à abandonner ses coéquipiers.

— Vas-tu enfin te décider à sortir de là ? dit-il en aidant Noah à se redresser.

L'épave de l'avion produisait des sifflements et des gargouillements inquiétants. Tandis que Noah glissait à plat ventre sur l'aile droite, Marc se pencha dans l'habitacle, détacha Davey de son siège puis, mobilisant toutes ses forces, parvint à hisser son torse à l'extérieur de la cabine. À cet instant, un hurlement lui vrilla les tympans.

— Les mains en l'air !

En levant la tête, il aperçut deux hommes et une femme qui se tenaient près du Junkers.

— Bon Dieu, vous ne voyez pas que j'essaye de sauver ce pilote ? répliqua-t-il. C'est un capitaine de la Royal Air Force !

Un coup de fusil de chasse retentit.

— Cette fois, j'ai tiré en l'air, lâcha l'un des inconnus. Si tu n'obéis pas, la prochaine cartouche sera pour toi, salaud de Boche.

Marc glissa le long de l'aile puis tomba à genoux devant le trio.

— Mais puisque je vous dis que le pilote est anglais ! plaida-t-il.

— Cause toujours. Vous avez été abattus par un chasseur de la RAF. Nous ne sommes pas aveugles.

Marc comprenait la réaction de son interlocuteur. Il avait vu le Hurricane voler dans le sillage du Junkers, avait assisté à l'atterrissage d'urgence puis

l'avait entendu parler anglais avec un accent étranger qu'il n'avait pas correctement identifié.

Noah, qui commençait à recouvrer un semblant de lucidité, considéra le canon du fusil braqué dans sa direction.

— Nous ferions mieux de nous écarter de l'avion pour discuter de tout ça, dit-il. À moins que vous ne préféreriez attendre qu'il n'explose, bien sûr. À vous de choisir...

Étendu à plat ventre sur le nez de l'appareil, Davey lâcha un gémissement. Marc se tourna vers l'épave et constata que la plupart des antennes du radar avaient été épargnées par le choc.

Mais les trois Anglais se montraient extrêmement nerveux. Ils n'appréciaient guère les ordres que Noah prétendait leur intimer.

— Enfoiré de nazi, gronda le plus jeune d'entre eux avant d'assommer Marc d'un violent coup de crosse à la tempe.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Marc trouva le quartier général de CHERUB profondément changé. La zone était ceinte d'un nouveau périmètre de sécurité. Un détachement de l'US Air Force montait la garde au poste de contrôle. Labouré par les roues des véhicules militaires, le chemin menant à l'ancienne école où vivaient les agents n'était qu'une longue bande de boue. À l'emplacement du champ de tir de l'armée britannique, des engins de chantier avaient arasé le sol de façon à aménager une piste d'aviation.

Marc avait passé deux nuits en observation. Un large pansement recouvrait sa tempe blessée. Il descendit de la petite Austin d'Eileen McAfferty et gravit les marches menant au portail de l'école. Dans le hall d'entrée, il trouva un tout jeune garçon qui jouait avec des douilles de calibre quarante-cinq, assis sur une table. À cet instant, Charles Henderson franchit la porte de son bureau. Dès qu'il aperçut son protégé, son visage s'illumina.

— Merde alors ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que je suis content de te revoir !

— Med'alors ! gloussa le petit garçon.

McAfferty fronça les sourcils.

— Terence, je t'ai interdit de répéter les gros mots de papa !

Elle lança à Henderson un regard réprobateur, prit l'enfant dans ses bras et déposa un baiser sur sa joue.

Marc et Henderson échangèrent une solide poignée de main à l'anglaise, puis s'étreignirent à la française.

— Le bâtiment est drôlement calme, remarqua Marc en jetant un œil à l'escalier menant aux dortoirs.

— Les agents qui ne se trouvent pas en mission sont à l'entraînement, expliqua Henderson. Je vais devoir te soumettre à l'interrogatoire réglementaire de fin de mission, mais si j'en crois ce qu'on m'a dit, tu as fait des merveilles. Les pontes de la RAF sont fous de joie d'avoir pu mettre la main sur ce radar. Les ingénieurs sont déjà au travail, à ce qu'il paraît.

— Marc a besoin de repos, capitaine, dit fermement McAfferty. Cet interrogatoire pourra attendre un jour ou deux.

— Mais bien sûr ! Prends ton temps, mon garçon. Allez, file dans ta chambre, et viens me trouver quand tu te sentiras prêt à témoigner.

Marc s'engagea dans l'escalier. Une odeur familière chatouillait ses narines, mélange d'encaustique et de vapeur parfumée de savon. Le dortoir qu'il partageait avec ses cinq camarades était aménagé dans une ancienne salle de classe, à l'extrémité du couloir du premier étage.

Étendu sur son lit, Paul Clarke gribouillait sur un petit carnet. Un épais bandage enserrait l'une de ses chevilles.

— Alors comme ça, tu as encore trouvé un moyen d'être dispensé d'entraînement ? s'exclama Marc.

Paul sourit, posa son calepin et se leva pour dégager les piles de livres et de vêtements qui, un an durant, s'étaient accumulées sur la couchette de son camarade.

— Nous ne t'attendions pas avant ce soir, expliqua-t-il. Alors, c'était comment, ces grandes vacances ?

Marc éclata de rire.

— Un temps superbe, des gens accueillants, ironisa-t-il. Je n'étais pas pressé de rentrer, tu peux me croire.

— Bon sang, mon pote, qu'est-ce que je suis content de te retrouver. J'ai longtemps cru que tu étais mort, tu sais.

— Comme tout le monde, soupira Marc. Qu'est-ce que tu étais en train de dessiner ?

Lorsque Paul lui présenta son carnet, il découvrit avec amusement deux femmes aux seins nus fuyant devant un serpent géant aux écailles ornées de swastikas.

— Magnifique, sourit-il. La dernière fois que je t'ai vu, tu trouvais les filles ennuyeuses et sans intérêt. J'ai l'impression que tu as radicalement changé de point de vue.

— C'est bien possible.

— Alors, que s'est-il passé en mon absence ?

— On a piqué du sucre et de la levure aux Américains. PT fabrique de la bière qu'il vend aux gens de la région. Les membres des groupes B et C ont terminé l'entraînement, mais Henderson et McAfferty ont décidé de limiter à vingt les effectifs de notre unité. Quelques agents sont partis en mission. Pour le moment, il n'y a ni morts ni blessés à déplorer.

— Excellentes nouvelles, dit Marc en s'asseyant sur son lit.

Il avait abandonné la plupart de ses effets en France. À l'exception de son uniforme et de ses bottes, tout le matériel qu'il avait emporté lors de l'opération avait rejoint un dépôt de l'armée britannique. La musette ramenée de l'hôpital ne contenait que trois objets.

Marc plaça le couteau de jet et la montre du jeune soldat allemand sur sa table de chevet, puis porta la mèche de cheveux volée à Jade à ses narines. Aussitôt, il se crut transporté au bord de l'étang, en compagnie de celle qu'il aimait.

Les larmes aux yeux, il détourna la tête, de façon à dissimuler son trouble. Il était de nouveau chez lui, mais ce retour n'avait rien de triomphal.

Il sentait un vide dans sa poitrine, une blessure qui ne se refermerait qu'au jour où il franchirait de nouveau le portail de la ferme des Morel et pourrait enfin serrer Jade dans ses bras.

Tome 1
L'ÉVASION



Été 1940.

L'armée d'Hitler fond sur Paris, mettant des millions de civils sur les routes.

Au milieu de ce chaos, l'espion britannique Charles Henderson cherche désespérément à retrouver deux jeunes Anglais traqués par les nazis. Sa seule chance d'y parvenir : accepter l'aide de Marc, 12 ans, un gamin débrouillard qui s'est enfui de son orphelinat. Les services de renseignement britanniques comprennent peu à peu que ces enfants constituent des alliés insoupçonnables. Une découverte qui pourrait bien changer le cours de la guerre...

Tome 2

LE JOUR DE L'AIGLE



Derniers jours de l'été 1940.

Un groupe d'adolescents mené par l'espion anglais Charles Henderson tente vainement de fuir la France occupée. Malgré les officiers nazis lancés à leurs trousses, ils se voient confier une mission d'une importance capitale : réduire à néant les projets allemands d'invasion de la Grande-Bretagne. L'avenir du monde libre est entre leurs mains...

Tome 3

L'ARMÉE SECRÈTE



Début 1941.

Fort de son succès en France occupée, Charles Henderson est de retour en Angleterre avec six orphelins prêts à se battre au service de Sa Majesté. Livrés à un instructeur intraitable, ces apprentis espions se préparent pour leur prochaine mission d'infiltration en territoire ennemi. Ils ignorent encore que leur chef, confronté au mépris de sa hiérarchie, se bat pour convaincre l'état-major britannique de ne pas dissoudre son unité...

Tome 4

OPÉRATION U-BOOT



Printemps 1941.

Assaillie par l'armée nazi, la Grande-Bretagne ne peut compter que sur ses alliés américains pour obtenir armes et vivres. Mais les cargos sont des proies faciles pour les sous-marins allemands, les terribles U-boots. Charles Henderson et ses jeunes recrues partent à Lorient avec l'objectif de détruire la principale base de sous-marins allemands. Si leur mission échoue, la résistance britannique vit sans doute ses dernières heures...

www.cherubcampus.fr
www.hendersonsboys.fr